

~~F~~
~~18~~

~~13~~

COLLECTION
COMPLÈTE

D E S

Œ U V R E S

D E

MR. de *VOLTAIRE*.

D E R N I E R E E D I T I O N .

TOME DIXIÈME,

Seconde partie.

~~13~~

840-2

49/60



OUVRAGES
DRAMATIQUES,
A V E C
LES PIÈCES RELATIVES
A CHACUN.
TOME CINQUIÈME.



M. DCC. LXX.

1770



7496
XIII

BIBLIOTEKA ŚWIĄTKO POWIATOWA

W JEDLICACH

WYDZIAŁ

WYDZIAŁ



WYDZIAŁ

TANCREDE,
TRAGÉDIE.

FÄNGERHÖH

FÄNGERHÖH



A M A D A M E
M A D A M E L A M A R Q U I S E
D E
P O M P A D O U R .

M A D A M E ,



TOUTES les Epîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries , toutes ne sont pas dictées par l'intérêt ; celle que vous reçutes de Mr. Crébillon , mon confrère à l'Académie , & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé , fut un monument de sa reconnaissance ; le mien durera moins , mais il est aussi juste.

J'ai vu dès votre enfance les graces & les talens se développer ; j'ai reçu de vous dans tous les temps des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends , ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, MADAME, & je dois le dire. J'ose encor plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais ; la Littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomnierà toujours les gens de lettres comme les gens en place ; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçutes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insollement. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même ; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne ren-

dît

dû justice à votre caractère , non - seulement en public , mais dans les conversations particulières , où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez , MADAME , que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France , l'art de la Tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique ; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se font le plus distingués. C'est , d'ailleurs , au théâtre seul que la nation se rassemble , c'est là que l'esprit & le goût de la jeunesse se forment : les étrangers y viennent apprendre notre langue ; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée , & nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi ; c'est une école toujours subsistante de poésie & de vertu.

La Tragédie n'est pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être ; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs choses , il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savaient lui donner.

Permettez-moi , MADAME , en vous dédiant une tragédie , de m'étendre sur cet art des Sophocles & des Euripides. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime ,

blime , ou un sentiment ; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux ; mais j'ose être sûr que le sublime & le touchant portent un coup beaucoup plus sensible , quand ils sont soutenus d'un appareil convenable , & qu'il faut fraper l'ame & les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit , MADAME , que je dessinai la faible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris était changé , & devenait un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit , les acteurs ne furent point gênés , tout fut exécuté facilement ; ces boucliers , ces devises , ces armes qu'on suspendait dans la lice , faisaient un effet qui redoublait l'intérêt , parce que cette décoration , cette action , devenait une partie de l'intrigue. Il eût falu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur , que j'eusse pû éviter les longs récits , que les vers eussent été faits avec plus de
soin.

join. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement , ne permettait pas de délai ; la pièce fut faite & apprise en deux mois.

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc falu la laisser paraître avec tous les défauts que je n'ai pû corriger. Mais ces défauts même instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encor dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée ; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime ; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux , car tout a son écueil. Ces grands tableaux que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la Tragédie , peuvent aisément nuire au théâtre de France en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration , & la sorte de vers que j'ai employés dans Tancrède , approche peut-être trop de la prose. Ainsi , il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène Française , on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque , il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose , c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense , la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène , ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples ; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques , en Allemagne , en Italie , qu'on les traduit même en Angleterre , tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques , comme on voyait des cirques dans toutes les provinces Romaines ; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous , & preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui au sortir d'un spectacle , dans un souper délicieux , dans le sein du luxe & des plaisirs , disent gaîment que tout est perdu ; je suis assez près d'une ville de province , aussi peuplée que Rome moderne , & beaucoup plus opulente , qui entretient plus de quarante mille ouvriers , & qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du Royaume , & le plus beau théâtre. De

bonne

bonne foi, tout cela existerait - il si les campagnes ne produisaient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France ; cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons, qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre, qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre ; cette petite province est devenue un jardin riant ; il vaut mieux sans doute fertiliser sa terre, que se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, MADAME, un peu loin de Tancrède ; j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos momens, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit ; mais je serais plus diffus, si je m'abandonnais aux sentimens de ma reconnaissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, MADAME, mon attachement & mon respect, que rien ne peut altérer jamais.



ACTEURS.

A C T E U R S.

ARGIRE,
TANCREDE, }
ORBASSAN, } Chevaliers.
LOREDAN, }
CATANE, }
ALDAMON, foldat.
AMENAIDE.
FANIE, fuiuante.
Plusieurs Cheualiers affiftans au Confeil.
Ecuyers, Soldats, Peuples.

La Scène eft à Syracufe , d'abord dans le palais d'Argire & dans une falle du Confeil , enfuite dans la place publique fur laquelle cette falle eft construite. L'époque de l'âction eft de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique auoient conquis toute la Sicile au neuvième fiècle ; Syracufe auoit fecoué leur joug. Des Gentilshommes Normans commençoient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les Empereurs Grecs poffédoient Meffine ; les Arabes tenoient Palerme & Agrigente.

TAN.



TANCREDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN
DEMI-CERCLE.

ARGUMENT.

Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un état triomphant & tranquille:
Syracuse en ses murs a gémi trop longtems
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est tems de marcher à ces fiers Musulmans;
Il est tems de sauver d'un naufrage funeste,
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste;
Le droit le plus sacré des mortels généreux,

La

La liberté ; c'est là que tendent tous nos vœux ;
 Deux puissans ennemis de notre République ,
 Des droits des nations , du bonheur des humains ;
 Les Césars de Bizance , & les fiers Sarrazins ,
 Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
 Ces despotes altiers partageant l'univers ,
 Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
 Le Grec a sous ses loix les peuples de Messine ;
 Le hardi Solanir insolemment domine
 Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna ,
 Dans les murs d'Agrigente , aux campagnes d'Erna ;
 Et tout de Syracuse annonçait la ruïne.
 Mais nos communs tyraus l'un de l'autre jaloux ,
 Armés pour nous détruire , ont combattu pour nous ;
 Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
 A notre liberté le ciel ouvre une voie ;
 Le moment est propice , il en faut profiter.
 La grandeur Musulmane est à son dernier âge ;
 On commence en Europe à la moins redouter.
 Dans la France un Martel , en Espagne un Pélage ,
 Le grand Léon * dans Rome , armé d'un saint courage ;
 Nous ont assez appris comme on peut la domter.
 Je fais qu'aux factions Syracuse livrée

N^a

* Léon IV. un des grands Papes que Rome ait jamais eu.
 Il chassa les Arabes , & sauva Rome en 849. Voici comme en
 parle l'Auteur de *l'Essai sur l'Histoire générale , & sur les*
mœurs des Nations. » Il était né Romain ; le courage des pre-
 » miers âges de la République revivait en lui dans un tems de
 » lâcheté & de corruption , tel qu'un des beaux monumens
 » de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les rui-
 » nes de la nouvelle.

N'a qu'une liberté faible & mal assurée.
 Je ne veux point ici vous rappeler ces tems
 Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
 Où l'Etat répandait le sang de ses enfans.
 Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
 Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous;
 Celui du bien public, & du salut de tous.
 Que de notre union l'Etat puisse renaitre;
 Et si de nos égaux nous fumes trop jaloux;
 Vivons & périssions sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
 Ont régné trop longtems entre nos deux maisons.
 L'Etat en fut troublé; Syracuse n'aspire
 Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
 Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
 En citoyen zélé j'accepte votre fille;
 Je servirai l'Etat, vous, & votre famille;
 Et du pied des autels où je vais m'engager,
 Je marche à Solamir, & je cours vous venger.

Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
 Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux.
 Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
 Que peut-être un vils peuple ose chérir encore.

De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
 Se font-ils établis dans nos riches climats?
 De quel droit un Coucy a vint-il dans Syracuse;

Des

^a Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve.

Théâtre. Tom. V.

B



Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse ?
 D'abord modeste & simple il voulut nous servir :
 Bientôt fier & superbe il se fit obéir.
 Sa race accumulant d'immenses héritages ,
 Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages ,
 Osa sur ma famille élever sa grandeur.
 Nous l'en avons punie , & malgré sa faveur
 Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
 Tancrède *b* , un rejetton de ce sang dangereux ,
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance ,
 A servi , nous dit-on , les Césars de Bizance ;
 Il est fier , outragé , sans doute valeureux ;
 Il doit haïr nos loix , il cherche la vengeance.
 Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours
 Trois simples écuyers *c* , sans biens & sans secours ,
 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie *d* ,
 Aux champs *e* Apuliens se faire une patrie ,
 Et n'ayant pour tout droit que celui des combats ,
 Chasser les possesseurs , & fonder des Etats.
 Grecs , Arabes , Français , Germains , tout nous dévore ;
 Et nos champs malheureux par leur fécondité
 Appellent l'avarice & la rapacité
 Des brigands du Midi , du Nord & de l'Aurore.
 Nous devons nous défendre ensemble & nous venger.

J'ai

b Ce n'est pas Tancrède, de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque tems après.

c Les premiers Normans qui passèrent dans la Pouille ; Drogon, Baticric & Repostel.

d La Normandie.

e Le pays de Naples.

J'ai vû plus d'une fois Syracuse trahie ;
 Maintenons notre loi, que rien ne doit changer ;
 Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
 Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
 Un commerce secret, fatal à son pays.
 A l'infidélité l'indulgence encourage.
 On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
 Venise ne fonda sa fière autorité
 Que sur la défiance & la sévérité.
 Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

L O R E D A N.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
 Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
 Dans la Sicile encor ait tant de partisans !
 Que partout dans cette isle & guerrière & Chrétienne,
 Que même parmi nous Solamir entretienne
 Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits !
 Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
 Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
 Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
 Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !
 Un sexe dangereux dont les faibles esprits
 D'un peuple encor plus faible at ire les hommages,
 Toujours des nouveautés & des héros épris,
 A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
 Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
 Pour ses arts séduisans * que l'Arabe cultive !

Acte

* * En ce tems les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, & ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive ;
 A nos vrais Chevaliers noblement inconnus.
 Que notre art soit de vaincre, & je n'en vetti point d'autre,
 J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre ;
 Et j'approuve surtout cette sévérité
 Vengeresse des loix & de la liberté.
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître † ;
 Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
 Mettons un frein terrible à l'infidélité :
 Au salut de l'Etat que toute pitié cède :
 Combattons Solamir, & proscrivons Tancrede.
 Tancrede né d'un sang parmi nous détesté
 Est plus à craindre encor pour notre liberté.
 Dans le dernier Conseil un décret juste & sage
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
 A ce nom de Tancrede en secret attachés ;
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
 Sa dot, sa récompense.

C A T A N E.

Oui, nous y soucrivons.
 Que Tancrede, s'il veut, soit puissant à Bizance ;
 Qu'une Cour odieuse honore sa vaillance ;
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
 Tancrede en se donnant un maître despotique,
 A renoncé lui-même à nos sacrés remparts.
 Plus de retour pour lui ; l'esclave des Césars
 Ne doit rien posséder dans une république.

Orbassan

† Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opas.

Orbaffan de nos loix est le plus ferme apui,
Et l'Etat qu'il soutient ne pouvait moins pour lui.
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre ;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous savez qu'à regret on m'y vit descendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur ;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre * ;
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez, -- dans tous les tems triomphez d'un rival :

Mes

* Il était très commun de marier les Chrétiennes à des Musulmans ; & Abdalife, le fils de Musa conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigues : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Mes amis -- foyons prêts -- ma faiblesse & mon âge
 Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
 A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder :
 Vous suivre est pour mes ains un assez beau partage ;
 Je serai près de vous , j'aurai cet avantage ;
 Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;
 Mes yeux feront témoins de votre fier courage ,
 Et vous auront vû vaincre avant de se fermer.

LORDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur, nous osons croire
 Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
 Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
 Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

S C E N E II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

EH bien, brave Orbassan, suis-je enfin votre père ?
 Tous vos ressentimens font-ils bien effacés ?
 Pourai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
 Dois-je compter sur vous ?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez :

J'aime l'Etat, Argire, il nous réconcilie.
 Cet hymen nous raproche, & la raison nous lie.
 Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
 Si dans notre querelle à jamais assoupie,
 Mon cœur qui vous hait, ne vous eût effimé.

L'amour

L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
 Mais un si noble hymen ne fera point le fruit
 D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
 Que fuit l'indifférence, & trop souvent la haine.
 Ce cœur que la patrie apelle aux champs de Mars,
 Ne fait point soupirer au milieu des hazards.
 Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
 Notre union naissante à tous deux nécessaire,
 La splendeur de l'État, votre intérêt, le mien ;
 Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
 Il pourra resserrer un si noble lien ;
 Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté :
 Mais la franchise plaît, & non l'austérité.
 J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
 Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
 C'est peu d'être un guerrier ; la modeste douceur
 Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
 Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
 Dans nos temps orageux de trouble & de malheur,
 Par sa mère élevée à la cour de Bizance,
 Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
 Qui tient de la rudesse, & ressemble à l'orgueil.
 Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur austère :
 Elevé dans nos camps, je préférerai toujours
 A ce mérite faux des politesses vaines,
 A cet art de flatter, à cet esprit des cours ;

La grossière vertu des mœurs républicaines.
 Mais je fais respecter la naissance & le rang
 D'un estimable objet formé de votre sang.
 Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
 Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

S C E N E III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAÏDE.

ARGIRE.

LE bien de cet Etat, les voix de Syracuse,
 Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
 Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
 Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
 Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
 Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée:
 Puissant dans Syracuse, il commande l'armée:
 Tous les droits de Tancrede entre ses mains remis.....

AMENAÏDE à part.

De Tancrede!

ARGIRE.

..A mes yeux font le moins digne prix
 Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur, & sa présence
 Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
 Puissai-je en méritant vos bontés & son choix,

Du

Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !

A M E N A I D E.

Mon père, en tous les tems, je fais que votre cœur
 Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
 Votre choix me destine un héros en partage ;
 Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
 Grace à votre sagesse ont terminé leurs cours,
 Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage ;
 D'une telle union je conçois l'avantage.
 Orbassan permettra que ce cœur étonné,
 Qu'oprima dès l'enfance un fort toujours contraire,
 Par ce changement même au trouble abandonné,
 Se recueille un moment dans le sein de son père.

O R B A S S A N.

Vous le devez, Madame ; & loin de m'oposer
 A de tels sentimens, dignes de mon estime,
 Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
 Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
 J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête ;
 C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
 La victoire en rend digne, & j'ose me flatter
 Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

S C E N E I V.

A R G I R E, A M E N A I D E.

A R G I R E.

VOus semblez interdite : & vos yeux pleins d'effroi,
 De larmes obscurcis, se détournent de moi.

Vos

Vos foupirs étouffés femblent me faire injure.
La bouche obéit mal, lorsque le cœur murmure.

A M E N A Ï D E.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre,
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublirai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asyle ;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Bizance attachée,
J'ai partagé longtems les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
J'apris sous une mère abandonnée, errante,
A supporter l'exil & le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié pire que les mépris.
Dans un fort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible & tremblant, n'ayant d'apui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en allarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rapellée ;
Un malheur inouï m'en avait exilée.

Peut-

Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
 Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
 Je fais quel intérêt, quel espoir vous anime ;
 Mais de vos ennemis je me vis la victime.
 Je suis enfin la vôtre ; & ce jour dangereux
 Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il fera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
 Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.
 On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
 Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
 Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;
 Je vous donne au héros qui marche contre lui,
 Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
 Autrefois mon émule, à présent notre apui.

AMÉNAÏDE.

Quel apui ! vous vantez sa superbe fortune ;
 Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
 Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
 N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent. *

ARGIRE.

Du Conseil, il est vrai, la prudence sévère
 Veut punir dans Tancrede une race étrangère.
 Elle abusa longtems de son autorité.
 Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,

Ou

* Si on joue cette tragédie dans les provinces, l'actrice représentant Aménaïde doit savoir que ces vers marqués * doivent être récités avec l'air & le ton d'une froideur contrainte.

Ou Tancrede est encor aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté ;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Ilirie ;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais ! lui Tancrede ? *

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence,
Et si vous l'avez vû dans les murs de Bizance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas. *

Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'apui de Syracuse, & le vainqueur du Maure :
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animerent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent,
Tancrede aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai sù.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde.

Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide.
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir & Tancrede, & la cour de Bizance,
Sont tous également en horreur en ces lieux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat.

Je

Je le fervis injuste, & le chéris ingrat.
 Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
 Prenez mes sentimens : & devant que je meure,
 Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'espoir.
 Je suis prêt à finir une vie orageuse :
 La vôtre doit couler sous les loix du devoir ;
 Et je mourrai content, si vous vivez heureuse.

A M E N A Ï D E.

Ah Seigneur ! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
 Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
 Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie ;
 Mais pour en disposer attendez quelques jours.
 Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie ;
 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours ?
 Il peut tomber ; tout change : & ce héros peut-être
 S'est trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

A R G I R E.

Comment ? que dites-vous ?

A M E N A Ï D E.

Cette témérité

Est peu respectueuse, & vous semble une injure.
 Je fais que dans les cours mon sexe plus flatté,
 Dans votre République a moins de liberté :
 A Bizance on le sert ; ici la loi plus dure
 Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
 Les Musulmans altiers, trop longtems vos vainqueurs ;
 Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
 Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

A R G I R E.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.

De

De tout ce que j'entends mon esprit est confus.
 J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
 La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime ;
 La parole est donnée, y manquer est un crime.
 Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
 Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
 Tous les jours de ma vie ont été des orages.
 Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;
 Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
 Se préparer des jours moins tristes que les miens !

S C E N E V.

A M E N A I D E *seule.*

T Ancrede, cher amant ! moi j'aurais la faiblesse
 De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
 Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
 Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
 Je pourrais . . .

S C E N E VI.

A M E N A I D E , F A N I E .

A M E N A I D E .

Viens, approche, ô ma chère Fanie :
 Voi le trait détesté qui m'arrache la vie.
 Orbassan par mon père est nommé mon époux !

F A N I E .

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
 J'ai vû vos sentimens, j'en ai connu la force.
 Le fort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
 Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
 Quand la route par vous fut une fois choisie.
 Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
 Tancrède & Solamir touchés de vos apas,
 Dans la cour des Césars en secret soupirèrent ;
 Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
 Qui seul obtient vos vœux, qui fut les mériter,
 En fera toujours digne ; & puisque dans Bizance
 Sur le fier Solamir il eut la préférence,
 Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter ;
 Votre ame est trop constante.

A M E N A Ï D E.

Ah! tu n'en peux douter ;
 On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ;
 C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
 Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
 Ecoute ; dans ces murs Tancrède est regretté,
 Le peuple le chérit ?

FANIE.

Banni dans son enfance ;
 De son père oublié, les fastueux amis
 Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
 Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence,
 A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
 Le peuple est plus sensible.

A M E.

TANCRÈDE,

AMENAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés ;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMENAÏDE.

Oui, je fais qu'il peut tout, quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore :
Mais il est loin de vous.

AMENAÏDE.

Juste ciel, je t'implore !

(à Fanie.)

Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est tems qu'il paraisse, & qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai ? justes cieux !

Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

AMENAÏDE.

Il ne fera pas, -- non, Fanie ; & peut-être
Mes oppresseurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître :
Vien, -- je t'apprendrai tout ; -- mais il faut tout oser.
Le joug est trop honteux, ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse ;
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, & je l'ai mérité :

Et

Et moi timide esclave à son tyran promise ;
Victime malheureuse indignement soumise ,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non , l'amour à mon sexe inspire le courage ;
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage ,
Ces dangers me sont chers , ils naissent de l'amour.

Fin du premier acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

A M E N A I D E *seule.*

O U portai-je mes pas? -- d'où vient que je frissonne?
 Moi des remors? -- qui! moi? le crime seul les donne.--
 Ma cause est juste. -- O cieux! protégez mes desseins! --

(à Fanie qui entre.)

Allons, rassurons-nous. -- Suis-je en tout obéie?

F A N I E.

Votre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

A M E N A I D E.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie; --
 Mais je connais son zèle: il m'a toujours servi.
 On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
 Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains,
 Instruit dans les deux loix, & dans les deux langages;
 Du camp des Sarrazins il connaît les passages,
 Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins;
 C'est lui qui découvrit, par une course utile,
 Que Tancrède en secret a revû la Sicile;
 C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
 Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un Maure,
 Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
 Des Maures & des Grecs les besoins mutuels
 Ont toujours conservé, dans cette longue guerre;
 Une correspondance à tous deux nécessaire;

Tant

Tant la nature unit les malheureux mortels !

F A N I E.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrede ,
 Ce nom si redoutable à qui tout autre cède ,
 Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur ,
 Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur ,
 N'est point dans cette lettre à Tancrede adressée :
 Si vous l'avez toujours présent à la pensée ,
 Vous avez su , du moins , le taire en écrivant.
 Au camp des Sarrazins votre lettre portée ,
 Vainement serait lue , ou serait arrêtée.
 Enfin , jamais l'amour ne fut moins imprudent ,
 Ne fut mieux se voiler dans l'ombre du mystère ,
 Et ne fut plus hardi , sans être téméraire.
 Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

A M E N A Ï D E.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi ;
 Il ramène Tancrede , & tu veux que je tremble ?

F A N I E.

Hélas ! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
 La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui ;
 Tout son parti se tait ; qui sera son apui ?

A M E N A Ï D E.

Sa gloire. Qu'il se montre , il deviendra le maître.
 Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
 Il les anime tous , quand il vient à paraître.

F A N I E.

Son rival est à craindre.

A M E N A Ï D E.

Ah ! combats ces terreurs ,
 Et ne m'en donne point. Souvien-toi que ma nièce

Nous unit l'un & l'autre à ses derniers momens ;
 Que Tancrede est à moi ; qu'aucune loi contraire
 Ne peut rien sur nos vœux , & sur nos sentimens.
 Hélas ! nous regrettions cette île si funeste ,
 Dans le sein de la gloire & des murs des Césars.
 Vers ces champs trop aimés , qu'aujourd'hui je déteste ,
 Nous tournions tristement nos avides regards.
 J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
 Me gardât pour époux l'opresseur de Tancrede ,
 Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
 Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
 Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;
 Qu'il apprenne de moi sa perte & mon supplice ;
 Qu'il hâte son retour & défende ses droits.
 Pour venger un héros je fais ce que je dois.
 Ah ! si je le pouvais , j'en ferais davantage.
 J'aime , je crains un père , & respecte son âge ;
 Mais je voudrais armer nos peuples soulevés ,
 Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
 D'un brave Chevalier sa conduite est indigne.
 Intéressé , cruel , il prétend à l'honneur !
 Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
 Il ordonne ma honte , & mon père la signe !
 Et je dois la subir , & je dois me livrer
 Au maître impérieux qui pense m'honorer !
 Hélas ! dans Syracuse on hait la tyrannie ;
 Mais la plus exécrable , & la plus impunie ,
 Est celle qui commande & la haine & l'amour ,
 Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
 Le sort en est jetté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté

Contre Tancrède même est aujourd'hui porté ;

Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAÏDE.

Je le fais, mon esprit en fut épouvanté ;

Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.

J'adore, tu le fais, un héros intrépide ;

Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur

Contre vous, après tout, serait-elle écoutée ?

Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMENAÏDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.

Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !

Ce n'était point ainsi que ces braves ancêtres,

Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,

Subjuguèrent l'Italie, & conquéraient des cœurs.

On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes ;

Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.

L'honneur avait uni tous ces grands Chevaliers ;

Chez les seuls ennemis ils portaient les allarmes ;

Et le peuple amoureux de leur autorité,

Combattait pour leur gloire & pour sa liberté.

Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.

Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,

C.3

Tou-

Toujours en défiance, & toujours orageux,
 Qui lui-même se craint, & que le peuple abhorre.
 Je ne fais si mon cœur est trop plein de ses feux,
 Trop de prévention peut-être me possède;
 Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrede.
 La foule des humains n'existe point pour moi;
 Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
 Et tous ses ennemis irritent ma colère.

S C E N E I I.

AMENAÏDE, FANIE, *sur le devant.* ARGIRE,
 les Chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

Chevaliers, — je succombe à cet excès d'horreur,
 Ah! j'espérais du moins mourir sans deshonneur.
 (*à sa fille avec des sanglots mêlés de colère.*)
 Retirez-vous, — sortez.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je! vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père! — est-ce à toi de prononcer ce nom,
 Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMENAÏDE (*faisant un pas appuyée sur Fanie.*)

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête.... ah! trop chère victime,
 Qu'as-tu fait?...

AME-

AMENAÏDE (*pleurant.*)

Nos malheurs....

ARGIRE,

Pleures-tu sur ton crime?

AMENAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton feing?

AMENAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
 Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
 Ma fille! -- il est donc vrai? -- tu n'oses me répondre!
 Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
 J'ai vécu trop longtems. -- Qu'as-tu fait?....

AMENAÏDE.

Mon devoir.

Aviez-vous fait le vôtre?

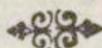
ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle!

Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
 Laisse-moi, malheureuse! ôte-toi de ces lieux:
 Va, fors, -- une autre main saura fermer mes yeux.

AMENAÏDE *sort, presque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs!



S C E N E III.

A R G I R E , les Chevaliers.

A R G I R E .

MES amis , dans une telle injure , --
 Après son aveu même , -- après ce crime affreux , --
 Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux. --
 Je dois tout à l'Etat , -- mais tout à la nature.
 Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
 A vos sévères voix mêle la voix tremblante.
 Aménaïde , hélas ! ne peut être innocente ;
 Mais signer à la fois mon opprobre & sa mort ,
 Vous ne le voulez pas , -- c'est un barbare effort ;
 La nature en frémit , & j'en suis incapable.

L O R E D A N .

Nous plaignons tous , Seigneur , un père respectable ;
 Nous sentons sa blessure , & craignons de l'aigrir ;
 Mais vous-même avez vu cette lettre coupable ;
 L'esclaye la portait au camp de Solamir ;
 Auprès de ce camp même on a surpris le traître ,
 Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
 Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
 L'Etat était perdu. Nos dangers , nos sermens
 Ne souffrent point de nous de vains ménagemens.
 Les loix n'écoutent point la pitié paternelle ;
 L'Etat parle , il suffit.

A R G I R E .

Seigneur , je vous entens.

Je

Je fais ce qu'on prépare à cette criminelle ;
 Mais elle était ma fille, -- & voilà son époux. --
 Je cède à ma douleur, -- je m'abandonne à vous. --
 Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEja de la saisir l'ordre est donné par nous.
 Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
 Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
 L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
 Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
 Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée ;
 C'est la religion lâchement profanée,
 C'est la patrie enfin que nous devons venger.
 L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !
 La Grèce & la Sicile ont vû des citoyennes
 Renonçant à leur gloire, au titre de Chrétiennes,
 Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,
 Vainqueurs de tous côtés, & partout nos tyrans ;
 Mais que d'un chevalier la fille respectée,

(*à Orbassan.*)

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
 Exécute un complot si lâche & si cruel !
 De ce crime nouveau Syracuse infectée,
 Veut de notre justice un exemple éternel.

LORE;

L O R E D A N .

Je l'avoue en tremblant : sa mort est légitime.
 Plus sa race est illustre , & plus grand est le crime.
 On fait de Solamir l'espoir ambitieux ;
 On connaît ses desseins , son amour téméraire ,
 Ce malheureux talent de tromper & de plaire ,
 D'imposer aux esprits , & d'éblouir les yeux.
 C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste ,
Régnez dans nos Etats ; Ces mots trop odieux
 Nous révèlent assez un complot manifeste.
 Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;
 Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
 Qui daignera jamais , suivant l'antique usage ,
 Pour ce coupable objet signaler son courage ,
 Et hazarder sa gloire à le justifier ?

C A T A N E .

Orbassan , comme vous nous sentons votre injure ,
 Nous allons l'effacer au milieu des combats.
 Le crime rompt l'hymen. Oubliez la parjure.
 Son supplice vous venge , & ne vous flétrit pas.

O R B A S S A N .

Il me consterne , au moins : -- on approche , -- c'est elle ,
 Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats. --
 Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense ;
 Laissez-moi lui parler.



S C E N E

SCÈNE V.

Les Chevaliers sur le devant, AMENAÏDE au fond
entourée de gardes.

AMENAÏDE dans le fond.

O Céléste puissance !

Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu ! vous connaissez l'objet de tous mes vœux ;
Vous connaissez mon cœur ; est-il donc si coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux. —

CATANE.

Sortons, parlez-lui, mais songez
Que les loix, les autels, l'honneur sont outragés ;
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le fais comme vous : un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI.

AMENAÏDE, ORBASSAN.

AMENAÏDE.

Qu'osez-vous attenter ?

A

A mes derniers momens venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusques-là ne peut être avilie.

— Je vous donnais ma main ; je vous avais choisie ;

Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.

Je ne fais si mon cœur s'en souviendrait encore ,

Ou s'il est indigné d'avoir connu des loix ;

Mais il ne peut souffrir ce qui le deshonore.

Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi

Pour un chef étranger , pour un chef ennemi ,

Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre ;

Ce crime est trop indigne , il est trop inouï ;

Et pour vous , pour l'Etat , & surtout pour ma gloire ;

Je veux fermer les yeux , & prétends ne rien croire.

Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux ,

Ce titre me suffit , je me respecte en vous ;

Ma gloire est offensée , & je prends sa défense.

Les loix des Chevaliers ordonnent ces combats ;

Le jugement de Dieu * dépend de notre bras ;

C'est le glaive qui juge & qui fait l'innocence.

Je suis prêt.

AMENAÏDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi seul : & j'ose me flatter

Qu'après cette démarche , après cette entreprise ,

(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)

Un cœur qui m'était dû , me saura mériter.

Je

* On fait sassez qu'on apellait ces combats le jugement de Dieu.

Je n'examine point si votre ame surprise
 Ou par mes ennemis, ou par un séducteur ;
 Un moment aveuglée eut un moment d'erreur ,
 Si votre aversion fuyait mon hyménée.
 Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née ;
 La vertu s'affermit par un remors heureux.
 Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
 Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
 (Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
 Les loix veulent ici des sermens solennels ;
 J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
 En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
 Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels ;
 A ma franchise altière il faut parler sans feinte :
 Prononcez. Mon cœur s'ouvre & mon bras est armé ;
 Je peux mourir pour vous ; -- mais je dois être aimé.

A M E N A Ï D E.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue ,
 A peine avec horreur à moi-même rendue ,
 Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
 Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
 Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous mes pas.
 Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance,
 Et tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
 Mon dernier sentiment est de vous estimer.

Connaissez-moi, sachez que mon cœur vous offense ;
 Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays ;
 Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
 Mon ame envers la vôtre est assez criminelle ;
 Sachez qu'elle est ingrate, & non pas infidelle..

Je

Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
 Accepter un combat pour ma cause entrepris.
 Je fais de votre loi la dureté barbare,
 Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
 Je ne me vante point du fastueux effort,
 De voir sans m'allarmer les apprêts de ma mort ; —
 Je regrette la vie, — elle dut m'être chère.
 Je pleure mon destin, je gémiss sur mon père.
 Mais, malgré ma faiblesse, & malgré mon effroi,
 Je ne peux vous tromper ; n'attendez rien de moi.
 Je vous parais coupable après un tel outrage ;
 Mais ce cœur, croyez-moi, le ferait davantage,
 Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
 Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
 De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
 J'ai prononcé ; jugez, & vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
 A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
 A l'oublier. Mon bras prenait votre défense,
 Mais quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
 Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidelle,
 Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
 Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.



SCENE

S C E N E V I I.

AMENAÏDE, — Soldats dans l'enfoncement.

J'ai donc dicté l'arrêt, — & je me sacrifie! —
 O toi seul des humains qui méritas ma foi,
 Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
 Je suis donc condamnée! — Oui, je le suis pour toi;
 Allons, — je l'ai voulu; — mais tant d'ignominie,
 Mais un père accablé dont les jours vont finir!
 Des liens, des bourreaux; — ces apprêts d'infamie!
 O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
 Tourmens, trépas honteux, — tout mon courage cède.
 — Non, il n'est point de honte en mourant pour Tan-
 crède.

On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
 Quoi! je meurs en coupable! — un père! une patrie!
 Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
 Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
 Que mon seul témoignage, & la voix de mon cœur!

(à Fanie, qui entre.)

Quels momens pour Tancrede! O ma chère Fanie!
 (Fanie lui baise la main en pleurant, & Aménaïde l'em-
 brasse.)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

F A N I E.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

A M E N A Ï D E.

Ah! — je vois s'avancer ces monstres odieux.....

(Les

(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
Mes derniers sentimens, & mes derniers adieux,
Fanie, -- il apprendra si je mourus fidelle;
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux:
Il pourra me venger: -- ma mort est moins cruelle.

Fin du second acte.



ACTE

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

TANCREDE *suit de deux écuyers qui portent sa lance & son écu &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
 Qu'avec ravissement je revois ce séjour !
 Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
 C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
 Que Tancrede est heureux ! que ce jour m'est prospère !
 Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
 Plus que je n'ose dire -- & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
 Et c'est trop relever un fort tel que le mien ;
 Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen....

TANCREDE.

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu ;
 Je vous vis effacer l'éclat de vos aïeux ;
 J'admire d'assez près votre haute vertu ;
 C'est là mon seul mérite : élevé par mes maîtres,
 Né dans votre maison, je vous suis asservi.
 Je dois....

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.

-- Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre;
Ces murs qui m'ont vû naître, & dont je suis banni!
-- Apren-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les loix du peuple & combattent pour lui;
Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand apui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puis qu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

(à ses écuyers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en bute;
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(*Les écuyers suspendent ses armes aux places vuides, au milieu des autres trophées.*)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur ;
 Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance ;
 Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
 Les mots en sont sacrés ; c'est, l'amour & l'honneur :

Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
 Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
 Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
 Et qu'à les imiter il borne son audace.

(à Aldamon.)

Quel est leur chef, ami ?

A L D A M O N.

Ce fut depuis trois ans,
 Comme vous l'avez sù, le respectable Argire.

T A N C R E D E à part.

Père d'Aménaïde !..

A L D A M O N.

On le vit trop longtems
 Succomber au parti dont nous craignons l'empire ;
 Il reprit à la fin sa juste autorité :
 On respecte son rang, son nom, sa probité :
 Mais l'âge l'affaiblit ; Orbassan lui succède.

T A N C R E D E.

Orbassan ! l'ennemi, l'oppresser de Tancrede !
 Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?
 Ah ! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
 D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
 Que de son alliance il ait eu la promesse,
 Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
 Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
 Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
 Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux fort,
 A mon poste attaché, j'avoûrai que j'ignore
 Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre ;
 On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi ;
 Cours chez Aménaïde, & parais devant elle :
 Di-lui qu'un inconnu brulant du plus beau zèle,
 Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
 Pour les prospérités de sa noble maison,
 Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
 D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès ;
 On y voit avec joie, on accueille, on honore
 Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
 Plût au ciel qu'on eût vû le pur sang des Français
 Unî dans la Sicile au noble sang d'Argire !
 Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire ;
 Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

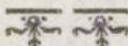
S C E N E I I.

TANCREDE, Ses écuyers *au fond.*

IL fera favorable : & ce ciel qui me guide,
 Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,

Et

Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, & son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront:
Loin des camps des Césars, & loin de l'Ilirie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de son père!
Et sa fille à ce point aurait pû me trahir!
Quel est cet Orjassan? quel est ce téméraire?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ferait la récompense,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidelle.
L'opresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu; je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance.



S C E N E III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

AH! trop heureux ami, tu fors de sa présence;
Tu vois tous mes transports; allons, condui mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime;
La gloire vous attend aux tentes des Césars;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts.
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vû? que t'a dit? que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vû vos desseins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, & mon persécuteur!

ALDA-

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée,
Et la pompe fatale en était ordonnée....

TANCREDE.

Et je ferais témoin de cet excès d'horreur?

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. -- Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

TANCREDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCREDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève, -- parle, -- hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux;
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie;
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux;
L'infidèle, Seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'opresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O ciel ! ô trop funeste nom !

Solamir ! Dans Bizance il soupira pour elle ,
 Mais il fut dédaigné , mais je fus son vainqueur ;
 Elle n'a pû trahir ses sermens & mon cœur .
 Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle ,
 Elle en est incapable .

ALDAMON.

A regret j'ai parlé :

Mais ce secret horrible est partout révélé .

TANCREDE.

Ecoute , je connais l'envie & l'imposture :
 Eh ! quel cœur généreux échape à leur injure !
 Proscrit dès mon berceau , nourri dans le malheur ,
 Moi toujours éprouvé , moi qui suis mon ouvrage ,
 Qui d'états en états ai porté mon courage ,
 Qui partout de l'envie ai senti la fureur ,
 Depuis que je suis né , j'ai vû la calomnie
 Exhaler les venins de sa bouche impunie ,
 Chez les Républicains , comme à la cour des Rois .
 Argire fut longtems accusé par sa voix ;
 Il souffrit comme moi ; cher ami , je m'abuse ,
 Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse .
 Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons ,
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions .
 De l'esprit de parti je fais quelle est la rage ;
 L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage .
 Entrons : je veux la voir , l'entendre , & m'éclairer .

ALDAMON.

Ah ! Seigneur , arrêtez ; il faut donc tout vous dire :

On

On l'arrache des bras du malheureux Argire ;
Elle est aux fers.

TANCREDE.

Qu'entens-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCREDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse ; on ose en murmurer ;
On pleure ; mais , Seigneur , on se borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde ! ô cieux !.... croi-moi , ce sacrifice ,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas ;
Il la plaint , il gémit , en la nommant perfide ;
Et d'un cruel spectacle indignement avide ,
Turbulent , curieux avec compassion ,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Etrange empressement de voir des misérables !
On hâte en gémissant ces momens formidables.
Ces portiques , ces lieux que vous voyez déserts ,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Eloignez-vous , venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant , les yeux baignés de pleurs ?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDA-

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur, c'est ce malheureux père...

TANCREDE.

Retire-toi, -- surtout ne me découvre pas.

Que je le plains!

S C E N E I V.

ARGIRE *dans un des côtés de la scène*, TANCREDE
sur le devant, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement*.

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas.

O mort! vien me fraper, c'est ma seule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
 Qui contre le Croissant déployant leur bannière,
 Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
 Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
 Je venais, -- pardonnez -- dans l'état où vous êtes,
 Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrettes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
 Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
 Vous-même, pardonnez à mon désordre extrême.
 A qui parlai-je? hélas!

TANCREDE.

Je suis un étranger,
 Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
 Hon-

Honteux & frémissant de vous interroger ,
 Malheureux comme vous. — Ah ! par pitié , — de grace ,
 Une seconde fois excusez tant d'audace.
 Est-il vrai ? — votre fille ! — est-il possible ? —

ARGIRE.

Hélas !

Il est trop vrai , bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

Elle est coupable ?

ARGIRE (avec des soupirs & des pleurs.)

Elle est la honte de son père !

TANCREDE.

Votre fille ! Seigneur , nourri loin de ces lieux ,
 Je pensais , sur le bruit de son nom glorieux ,
 Que si la vertu même habitait sur la terre ,
 Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
 Elle est coupable ! ô jour ! ô détestables bords !
 Jours à jamais affreux !

ARGIRE.

Ce qui me désespère ,
 Ce qui creuse ma tombe , & ce qui chez les morts
 Avec plus d'amertume encor me fait descendre ,
 C'est qu'elle aime son crime , & qu'elle est sans remors.
 Aussi , nul chevalier ne cherche à la défendre ;
 Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel ;
 Et malgré notre usage antique & solennel ,
 Si vanté dans l'Europe & si cher au courage ,
 De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage ,
 Celle qui fut ma fille , à mes yeux va périr ,
 Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
 Ma douleur s'en accroit , ma honte s'en augmente :

Tout

Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

T A N C R E D E .

Il s'en présentera : gardez-vous d'en douter.

A R G I R E .

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter ?

T A N C R E D E .

Il s'en présentera, -- non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter, --
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

A R G I R E .

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh ! qui pour nous défendre entrera dans la lice ?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi ;
Qui daignera me tendre une main protectrice ?
Je n'ose m'en flatter : -- qui combattra ?

T A N C R E D E .

Qui ? moi,

Moi, dis-je ; & si le ciel féconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

A R G I R E .

Ah ! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie :
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah ! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance ?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance :
Hélas ! qui vois-je en vous ?

T A N -

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

S C E N E V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE,
Chevaliers, Suite.

ORBASSAN (à Argire.)
L'Etat est en danger, songeons à lui, Seigneur.
 Nous prétendions demain fortir de nos murailles ;
 Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
 Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
 Solamir veut tenter le destin des batailles ;
 Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez ;
 Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
 Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan ; tout l'espoir qui me reste,
 C'est d'aller expirer au milieu des combats.

(montrant Tancrede.)

Ce brave chevalier y guidera mes pas ;
 Et malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
 Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentimens si grands font bien dignes de vous.
 Allez, aux Musulmans portez vos derniers coups.
 Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
 Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare ;
 On approche.

ARGIRE.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels

Doivent se détourner de ces objets cruels.
 Ma place me retient, & mon devoir sévère
 Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;
 L'inexorable loi ne fait rien ménager :
 Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger.
 Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère,
 Qui peut vous retenir ? & qui peut vous forcer
 A voir couler le sang que la loi va verser ?
 On vient, éloignez-vous.

TANCREDE (à Argire.)

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous ?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
 L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
 Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

S C E N E VI.

La Scène s'ouvre : on voit AMENAIDE au milieu des Gardes ; les Chevaliers, le peuple remplissant la place.

ARGIRE (à Tancrede.)

Généreux inconnu, daignez me soutenir ;
 Cachez-moi ces objets, — c'est ma fille elle-même.

TAN-

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois !

AMENAÏDE.

O justice suprême !

Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
 Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable.
 Des profanes humains la foule impitoyable
 Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.

Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
 Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
 Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
 Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous & moi,
 Organes odieux d'un jugement inique,
 Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi ;
 Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
 Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux.
 J'offensais Orbassan, qui fier & rigoureux,
 Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
 Citoyens, si la mort est dûe à mon offense,
 Frappez ; mais écoutez ; sachez tout mon malheur.
 Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes sans peur.
 Et vous, mon père, & vous, témoin de mon suplice,
 Qui ne deviez pas l'être, & de qui la justice

(apercevant Tancrede.)

Aurait pu... Ciel ! ô ciel ! qui vois-je à ses côtés ?
 Est-ce lui ? ... je me meurs.

(elle tombe évanouie entre les gardes.)

TANCREDE.

Ah ! ma seule présence
 Est pour elle un reproche ! il n'importe, -- arrêtez,

Mi-

Ministres de la mort, suspendez la vengeance ;
 Arrêtez , citoyens , j'entreprends sa défense ,
 Je suis son chevalier. Ce père infortuné ,
 Prêt à mourir comme elle , & non moins condamné ,
 Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
 Que la seule valeur rende ici des arrêts ,
 Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
 Que l'on ouvre la lice à l'honneur , au courage ;
 Que les juges du camp fassent tous les apprêts. --
 Toi , superbe Orbassan , c'est toi que je défie ;
 Vien mourir de mes mains , ou m'arracher la vie.
 Tes exploits & ton nom ne font pas sans éclat ;
 Tu commandes ici , je veux t'en croire digne :
 Je jette devant toi le gage du combat.

(il jette son gantelet sur la scène.)

L'oses-tu relever ?

O R B A S S A N.

Ton arrogance infigne

Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur :

(il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.)

Je le fais à moi-même , & consultant mon cœur ,
 Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre ,
 Je veux bien avec toi descendre à me commettre ,
 Et daigner te punir de m'oser défier.
 Quel est ton rang , ton nom ? ce simple bouclier
 Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

T A N C R E D E.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
 Pour mon nom , je le tais , & tel est mon dessein ;
 Mais je te l'apprendrai les armes à la main.

Mar-

Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;
 Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière ,
 Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
 Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière ;
 Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.
 D'un combat singulier la gloire est périssable ,
 Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens : & vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
 L'État sera sauvé par d'autres que par lui.

S C E N E V I I .

ARRGIRE sur le devant. AMENAÏDE au fond, à qui
 l'on a ôté les fers.

AMENAÏDE (revenant à elle.)
 Quel ! que deviendra-t-il ? Si l'on fait sa naissance ,
 Il est perdu.

ARRGIRE.

Ma fille....

AMMENAÏDE appuyée sur Fanie, & se retournant vers
 son père.

Ah ! que me voulez-vous ?

Vous m'avez condamnée.

ARRGIRE.

O destins en courroux !

Vous voulez-vous, ô mon Dieu ! qui prenez sa défense ,

Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
 Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
 Est-ce justice ou grace? Ah! je tremble & j'espère,
 Qu'as-tu fait? & comment dois-je te regarder?
 Avec quels yeux, hélas!

A M E N A Ï D E.

Avec les yeux d'un père.---

Votre fille est encor au bord de son tombeau.
 Je ne fais si le ciel me fera favorable,
 Rien n'est changé: je suis encor sous le couteau.
 Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
 Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
 Dérobez votre fille accablée, expirante,
 A tout cet appareil, à la foule insultante,
 Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
 Observe mes affronts, & contemple des larmes,
 Dont la cause est si belle, --- & qu'on ne connaît pas.

A R G I R E.

Vien, mes tremblantes mains rassureront tes pas.
 Ciel! de son défenseur favorisez les armes,
 Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troisième acte.



ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers. *Marche guerrière: on porte les armes de Tancrede devant lui.*

LOREDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre & fatale;
 Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
 Dont le cœur à l'État se livrait tout entier,
 Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
 Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre fort?

TANCREDE.

Orbassan ne l'a sù qu'en recevant la mort;
 Il emporte au tombeau mon secret & ma haine.
 De mon sort malheureux ne foyez point en peine,
 Si je peux vous servir, qu'importe qui je sois?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être;
 Mais que votre vertu se fasse ici connaître,
 Par un courage utile & de dignes exploits;
 Les drapeaux du Croissant dans nos champs vont paraître.
 Défendez avec nous notre culte & nos loix.
 Voyez dans Solamir un plus grand adversaire.
 Nous perdons notre apui, mais vous le remplacez.
 Rendez-nous le héros que vous nous ravissez;
 Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
 Solamir vous attend.

E 2

TAN-

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole ; & Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat ;
Je le hais plus que vous ; -- mais quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCREDE.

Il n'en est point pour moi , je n'en exige pas ;
Je n'en veux point , Seigneur , & cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je peux vous servir , si je meurs malheureux ,
Je ne prétends ici récompense ni plainte ,
Ni gloire , ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra ; c'est là tout mon espoir.

LOREDAN.

C'est celui de l'Etat ; déjà le temps nous presse,
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse ;
A la victoire ; & vous qui l'allez partager ,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang Musulman tout prêts à nous plonger ;
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons , croyez-moi , qu'à servir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne , ou non , je lui donne ma vie.

(Les Chevaliers sortent.)

SCENE

S C E N E II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne connaissaient pas quel trait envenimé
EEst caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
MMais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage ;
NNe remplirez-vous pas l'indispensable usage
DDe paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
QQui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
EEt de lui présenter, de vos mains triomphantes,
D'D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes ?

TANCREDE.

NNon, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

EEh ! quoi, pour la servir vous cherchiez le trépas ;
EEt vous fuyez loin d'elle ?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

JeJe vois trop à quel point son crime vous irrite.
MMais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

OOui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai ; je l'ai dû.
JeJe n'ai pû, cher ami, malgré sa perfidie,
SSupporter ni sa mort, ni son ignominie.
EEt l'eussai-je aimé moins, comment l'abandonner ?

E 3

J'ai

J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
 Qu'elle vive, il suffit, & que Tancrede expire.
 Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
 Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire....
 A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
 Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
 Je pensais adorer la vertu la plus pure;
 Je croyais les fermens, les autels moins sacrés,
 Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
 A la proscription vos jours furent livrés;
 Sa loi vous persécute & l'amour vous outrage.
 Eh bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
 Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
 Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime à mes esprits rappelle
 L'image des vertus que je crus voir en elle!
 Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
 Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
 Odieuse coupable... & peut-être adorée!
 Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment,
 Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
 Ce que mes yeux trompés t'ont vû toujours paraître!
 Non ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier;
 Ma faiblesse est affreuse: — il la faut expier,
 Il faut périr, — mourais, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.

L'uni-

L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré ;
La calomnie y règne.

T A N C R E D E.

Ah ! tout est avéré ;
Tout est approfondi dans cet affreux mystère.
Solamir en ces lieux adora ses attraits.
Il demanda sa main pour le prix de la paix :
Hélas ! l'eût-il osé, s'il n'avait pas sù plaire ?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur.
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père.
Le père le plus tendre est son accusateur ;
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;
Enfin mes yeux l'ont vû ce billet plein d'horreur :
Puissiez vous vivre en maître aux murs de Syracuse ,
Et régner dans nos murs , ainsi que dans mon cœur !
Mon malheur est certain.

A L D A M O N.

Que ce grand cœur l'oublie ;
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

T A N C R E D E.

Et pour comble d'horreur elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru se livrer !
Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
Frapé de ce respect que des vainqueurs impriment ;
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
Il nous trahit pour eux , nous , son servile apui,
Qui vivons à ses piés, & qui mourons pour lui !

Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.

S C E N E I I I.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs Chevaliers.

CATANE.

NOs Chevaliers sont prêts ; le tems est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux :
Je vous suis, c'en est fait.

S C E N E I V.

TANCREDE, AMENAÏDE, ALDAMON ;
FANIE, Chevaliers.

AMENAÏDE (*arrivant avec précipitation.*)

O Mon Dieu tutélaire !

Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.

(*Tancrede la relève, mais en se détournant.*)

Ce n'est point m'abaïffer ; & mon malheureux père

A vos piés comme moi va tomber devant vous.

Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?

Qui pourra condamner ma juste impatience ?

Je m'arrache à ses bras : -- mais ne puis-je, Seigneur ;

Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur ?

Je

Je n'ose vous nommer, --- & vous baïffez la vôte. --
 N Ne puis-je vous revoir en cet affreux séjour,
 Q Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
 V Vous êtes consterné, --- mon ame est confondue ;
 Je crains de vous parler ; --- quelle contrainte, hélas !
 V Vous détournez les yeux, --- vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE (d'une voix entrecoupée.)

R Retournez, --- consolez ce vieillard que j'honore ;
 E D'autres soins plus pressans me rapellent encore.
 E Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
 J J'en ai reçu le prix, --- je n'ai point d'autre espoir ;
 T Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être,
 M Mon cœur vous en dégage, --- & le vôtre est le maître
 E De pouvoir à son gré disposer de son sort.
 V Vivez heureuse... & moi je vais chercher la mort.

S C E N E V.

AMENAÏDE, FANIE.

AMENAÏDE.

V Eillai-je ? & du tombeau suis-je en effet sortie ?
 I Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie ?
 (Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux ?
 (Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie !
 I Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
 I Plus affreux que les loix qui m'avaient condamnée.

FANIE.

I L'un & l'autre est horrible à mon ame étonnée.

AME-

A M E N A Ï D E.

Est-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler ?
 As-tu vû sa froideur altière, avilissante,
 Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler ?
 Fanie, avec horreur il voyait son amante !
 Il m'arrache à la mort, & c'est pour m'immoler !
 Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? ai-je pû vous déplaire ?

F A N I E.

Il est vrai que son front respirait la colère.
 Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
 Il détournait les yeux ; mais il cachait ses pleurs.

A M E N A Ï D E.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage !
 Quel changement affreux a formé cet orage ?
 Que veut-il ? quelle offense excite son courroux ?
 De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
 Oui, je lui dois la vie, & c'est toute ma gloire.
 Seul objet de mes vœux il est mon seul apui.
 Je mourais, je le fais, sans lui, sans sa victoire :
 Mais s'il fauva mes jours, je les perdais pour lui.

F A N I E.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne ;
 Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
 Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
 Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
 L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
 Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
 Ce silence si fier, si grand, si généreux,
 Qui dérobaît Tancrède à l'injuste vengeance
 De vos communs tyrans armés contre vous deux.

Quels

Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
 Les préjugé l'emporte , & l'en croit l'apparence.

A M E N A Ï D E.

Lui me croire coupable ?

F A N I E.

Ah ! s'il peut s'abuser ,
 Excusez un amant.

A M E N A Ï D E (*reprenant sa fierté & ses forces.*)

Rien ne peut l'excuser.

--- Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime ,

Sur son jugement seul un grand homme appuyé ,

A l'univers séduit oppose son estime.

Il aura donc pour moi combattu par pitié !

Cet opprobre est affreux , & j'en suis accablée.

Heélas mourant pour lui , je mourais consolée ;

Et c'est lui qui m'outrage & m'ose soupçonner !

C'en est fait , je ne veux jamais lui pardonner.

Sees bienfaits sont toujours présens à ma pensée ;

Ils resteront gravés dans mon ame offensée ;

Mais s'il a pû me croire indigne de sa foi ,

C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.

Ah ! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

F A N I E.

Mais il ne connaît pas.....

A M E N A Ï D E.

Il devait me connaître ;

Il devait respecter un cœur tel que le mien ;

Il devait présumer qu'il était impossible

Que jamais je trahisse un si noble lien.

Ce cœur est aussi fier que son bras invincible ;

Ce cœur était en tout aussi grand que le sien ,

Moins

Moins soupçonneux sans doute, & surtout plus sensible.
 Je renonce à Tancrède, au reste des mortels ;
 Ils sont faux ou méchans, ils sont faibles, cruels,
 Ou trompeurs, ou trompés ; & ma douleur profonde ;
 En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

S C E N E V I.

ARGIRE, AMENAÏDE, Suite.

M ARGIRE (*soutenu par ses écuyers.*)
 Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens :
 On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
 Ne pourai-je embrasser ce héros tutélaire ?
 Ah ! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?
 AMENAÏDE (*plongée dans sa douleur, appuyée d'une main
 sur Fanie, & se tournant à moitié vers son père.*)
 Un mortel autrefois digne de mon amour,
 Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
 Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit ;
 Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
 Le dernier rejetton d'une famille auguste,
 Le plus grand des humains, hélas ! le plus injuste !
 En un mot c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel ! que m'as-tu dit ?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égaré,
 Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui ! Tancrède !

AME-

A M E N A Ï D E.

Et quel autre eût été mon apui ?

A R G I R E.

Tamcrède qu'oprima notre Sénat barbare ?

A M E N A Ï D E.

Oui, lui-même.

A R G I R E.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui !

Nous lui ravissions tout, biens, dignité, patrie,

Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie !

O juges malheureux ! qui dans nos faibles mains,

Temons aveuglément le glaive & la balance,

Combien nos jugemens sont injustes & vains !

Et combien nous égare une fausse prudence !

Quee nous étions ingrats ! que nous étions tyrans !

A M E N A Ï D E.

Je peux me plaindre à vous, je le fais, — mais, mon
père,

Vobtre vertu se fait des reproches si grands,

Quee mon cœur désolé tremble de vous en faire,

Je l'les dois à Tamcrède.

A R G I R E.

A lui par qui je vis ?

A qui je dois tes jours ?

A M E N A Ï D E.

Ils sont trop avilis,

Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère.

Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté ;

Ah ! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.

Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie.

Veillez, que votre voix parle & me justifie.

A R G I R E.

A R G I R E.

Sans doute , je le dois.

A M E N A Ï D E.

Je vole sur vos pas.

A R G I R E.

Demeure.

A M E N A Ï D E.

Moi rester ! je vous suis aux combats.

J'ai vû la mort de près, & je l'ai vûe horrible ;

Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins
terrible

Qu'à l'indigne échaffaut où vous me conduisiez.

Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez ;

J'ai quelques droits sur vous ; mon malheur me les donne.

Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne ?

A R G I R E.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi ;

J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.

Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi ?

Crain les égaremens de ton ame éperdue ;

Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,

Où le sexe élevé loin d'une triste gêne,

Marche avec les héros, & s'en distingue à peine ;

Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

A M E N A Ï D E.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles !

Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles ;

Sachez que dans ce jour d'injustice & d'horreur,

Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.

Quoi, ces affreuses loix dont le poids vous oprime,

Auront pris dans vos bras votre sang pour victime !

Elles

Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
 Votre fille ait paru dans d'infames liens ;
 Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
 J'accompagne mon père & défende ma gloire ?
 Et le sexe en ces lieux conduit aux échaffauts ,
 Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux !
 L'injustice à la fin produit l'indépendance.
 Vous frémissiez , mon père ; ah ! vous deviez frémir ,
 Quand de vos ennemis caressant l'insolence ,
 Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
 Contre le seul mortel qui prend votre défense ,
 Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

A R G I R E.

Va , c'est trop accabler un père déplorable ;
 N'abuse point du droit de me trouver coupable ;
 Je le suis , je le sens , je me suis condamné.
 Ménage ma douleur , & si ton cœur encore
 D'un père au désespoir ne s'est point détourné ,
 Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
 Je vais joindre Tancrède , & tu n'en peux douter.
 Vous, observez ses pas.

S C E N E V I I.

A M E N A I D E *seule.*

Q U I pourra m'arrêter ?
 Tancrède , qui me hais , & qui m'as outragée ,
 Qui m'oses mépriser , après m'avoir vengée ,

O u i ,

Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups, en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injustice en expirant pour toi,
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, & laisser à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.



ACTE

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, l'épée à la main. Des
Soldats portant des trophées. Le Peuple dans le fond.

L'ORDAN.

Allez & préparez les chants de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissans.
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges,
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos piés leurs fureurs étouffées,
Des trésors du Croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Égypte terrassée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire.
Que le bonheur public apaise ses douleurs!
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'état heureux, quand le père soupire!

Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,

Avec nos chevaliers n'est-il point revenu ?
 Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?
 Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
 Nous sommes assez grands pour être sans envie.
 Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?

(à Catane.)

Seigneur, il a longtems combattu près de vous ;
 D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
 Il ne partage point l'allégresse commune ?

C A T A N E.

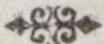
Aprenez-en la cause, & daignez m'écouter.
 Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
 Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage ;
 Où nos fiers ennemis osaient nous résister,
 Je l'ai vû courir seul, & se précipiter.
 Nous étions étouffés qu'il n'eût point ce courage
 Inaltérable & calme au milieu du carnage,
 Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur.
 Un desespoir affreux égarait sa valeur ;
 Sa voix entrecoupée & son regard farouche
 Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
 Il apellait souvent Solapir à grands cris ;
 Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche ;
 Il la nommait parjure, & malgré ses fureurs,
 De ses yeux enflammés j'ai vû tomber des pleurs ;
 Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
 Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
 Tout cédaît à nos coups, & sur-tout à son bras.
 Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;
 Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,

Morne ;

Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
 Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
 Il l'embrasse, il lui parle, & loin de nous s'élançe;
 Aussi rapidement qu'il avait combattu.
 C'est pour jamais, dit-il : ces mots nous laissent croire
 Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
 Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
 Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
 Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
 Je la vois éperdue au milieu des soldats,
 La mort dans les regards, pâle, défigurée;
 Elle appelle Tancredi, elle voit égarée;
 Son père en gémissant fuit à peine ses pas.
 Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
 C'est Tancredi, dit-il, ce héros dont les armes
 Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
 Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde,
 C'est lui que ce matin d'une commune voix
 Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide;
 C'est ce même Tancredi exilé par nos loix.
 Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reste ?

L O R E D A N.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
 Persister dans sa faute est horrible & funeste;
 Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
 On condamna souvent la vertu, le mérite :
 Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.



S C E N E II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAÏDE dans
l'enfoncement soutenue par ses femmes.

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)
IL les faut secourir, il les faut délivrer ;
 Tancrede est en péril, trop de zèle l'excite ;
 Tancrede s'est lancé parmi les ennemis,
 Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
 Hélas ! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
 Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
 Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
 Courez, rendez Tancrede à ma fille innocente.

L O R E D A N.

C'est nous en dire trop, le temps est cher, volons ;
 Secourons sa valeur qui devient imprudente,
 Et cet emportement que nous désapprouvons.

S C E N E III.

ARGIRE, AMENAÏDE.

ARGIRE.

O Ciel ! tu prens pitié d'un père qui t'adore ;
 Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
 L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.

(*Aménaïde entre.*)

Ma

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaitre.
 J'ai causé tes malheurs ; je les ai partagés ;
 Je les termine enfin. Tancrède va paraître.
 Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

A M E N A Ï D E.

Je me consolerai quand je verrai Tancrède ,
 Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède ,
 Aura plus de justice , & sera sans danger ;
 Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager ;
 Et lorsque ses remords expiront mes injures.

A R G I R E.

Je ressens ton état : sans doute il doit t'aigrir.
 On n'effuya jamais des épreuves plus dures.
 Je fais ce qu'il en coûte , & qu'il est des blessures
 Dont un cœur généreux peut rarement guérir.
 La cicatrice en reste , il est vrai ; mais , ma fille ,
 Nous avons vû Tancrède en ces lieux abhorré ,
 Apren qu'il est chéri , glorieux , honoré ;
 Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
 Après ce qu'il a fait , il veut nous faire voir ,
 Par l'excès de sa gloire , & de tant de services ,
 L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
 Le vulgaire est content s'il remplit son devoir.
 Il faut plus au héros , il faut que sa vaillance
 Aille au-delà du terme & de notre espérance.
 C'est ce que fait Tancrède : — il passe notre espoir.
 Il te verra constante , il te fera fidelle.
 Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
 Tancrède va sortir de son erreur cruelle.
 Pour éclairer ses yeux , pour calmer son esprit ,

Il ne faudra qu'un mot.

A M E N A Ï D E.

Et ce mot n'est pas dit.

Que n'importe à présent ce peuple & son outrage,
 Et sa faveur crédule & sa pitié volage,
 Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
 D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
 Sachez que votre fille aime mieux le trépas
 Que de vivre un moment sans en être estimée.
 Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
 Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
 Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;
 Sa dernière prière a béni nos tendresses ;
 Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux ;
 Nous jurames par elle, à la face des Cieux,
 Par ses Manes, par vous, vous trop malheureux père,
 De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
 De former nos liens dans vos bras paternels.
 Seigneur, les échaffauts ont été nos autels.
 Mon amant, mon époux cherche un trépas fineste,
 Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
 Voilà mon sort.

A R G I R E.

Eh bien ! ce sort est réparé ;
 Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

A M E N A Ï D E.

Je crains tout.



SCENE

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMENAÏDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique.
Jouïſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu : Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échapé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible ;
Victime dévouée à notre Etat vengé ,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible ,
Sur-tout à votre nom qu'on avoit outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple yvre de joye , & volant après lui ,
Le nomme ſon héros , ſa gloire , ſon apui ,
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers , Seigneur , l'avoit ſuivi ;
C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables ;
Et quand nos Chevaliers , dans un danger ſi grand ;
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables ,
Tancrède avoit tout fait ; il étoit triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance ?
On l'éleve au-deſſus des héros de la France ,
Des Rolands , des Lyſois , dont il eſt deſcendu.
Venez voir mille mains couronner ſa vertu.
Venez voir ce triomphe , & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtems attendu.

Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage ;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

A M E N A I D E.

Ah ! je respire enfin ; mon cœur connaît la joye.
Ah ! mon père, adorons le Ciel qui me renvoye,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté me délivre !
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble, hélas ! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier ; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Opreffeurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

A R G I R E.

Oui, le Ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, & fécondait ses armes :
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine ?
Est-il blessé ? ses yeux annoncent la douleur.

S C E N E V.

ARGIRE, AMENAÏDE, ALDAMON, FANIE.

A M E N A I D E.

Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur ?

A L D A M O N.

Sans doute, il l'est, Madame.

A M E

A M E N A Ï D E.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

A L D A M O N.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

A M E N A Ï D E.

Qu'entens-je ? Ah malheureuse !

A L D A M O N.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidelle.

A M E N A Ï D E.

Il est mort !

A L D A M O N.

La lumière éclaire encor ses yeux ;
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle ;
Je vous aporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, & de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas ! sa dernière pensée.
Jje m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

A R G I R E.

O jour de l'infortune ! ô jour du desespoir !

A M E N A Ï D E (revenant à elle.)

! Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre ;
! Il m'est cher.... ô Tancrède ! ô maître de mon sort !
! Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te fuivre ;
! Jobéirai.... Donnez votre lettre, & la mort.

A L D A M O N.

! Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

A M E N A Ï D E.

O mes yeux ! lirez-vous ce sanglant caractère ?

Le

Le pourai-je? il le faut, — c'est mon dernier effort.

(elle lit.)

- » Je ne pouvais survivre à votre perfidie ;
 - » Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
 - » J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
 - » Vous avoir conservé & la gloire & la vie.
- Eh bien, mon père ! (elle se rejette dans les bras de Fanie.)

A R G I R E.

Enfin, les destins déformais

Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
 Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte.
 Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
 Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
 Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
 Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
 Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
 Que dans l'horrible excès de ma confusion,
 J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

A M E N A Ï D E.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde ?
 Que me fait ma patrie & le reste du monde ?
 Tancrede meurt.

A R G I R E.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

A M E N A Ï D E.

Tancrede meurt, ô ciel ! sans être détrompé !
 Vous en êtes la cause, — Ah ! devant qu'il expire....
 Que vois-je ? mes tyrans !

SCÈNE

SCÈNE DERNIÈRE.

LOBREDAN, Chevaliers, Suite, AMÉNAÏDE,
 ARGIRE, FANIE, ALDAMON,
 TANCREDE dans le fond porté par des soldats.

LOBREDAN.

O Malheureux Argire!

O fillille infortunée! on conduit devant vous,
 Ce brave Chevalier percé de nobles coups,
 Il a trop écouté son aveugle furie;
 Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
 De ce sang précieux versé pour la patrie
 Nos secours empressez ont suspendu les flots;
 Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
 Semblable encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
 Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
 Et d'un juste remors je ne puis me défendre.

*(Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrede vers
 Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes;
 elle le se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutien-
 nent, & se retournant avec horreur vers Lorédan,
 dit :)*

Barbares, laissez là vos remords odieux :

(p(puis courant à Tancrede & se jettant à ses piés,)

Tancrede, cher amant, trop cruel & trop tendre,
 Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
 Tes yeux apefantis peuvent-ils me revoir?

Hélas!

Hélas ! reconnai-moi , connai mon desespoir.
 Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse ;
 C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
 Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis ;
 Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
 Honore d'un regard ton épouse fidelle.

(il la regarde.)

— C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle ! —
 De ton cœur généreux son cœur est-il haï ?
 Peux-tu me soupçonner ?

T A N C R E D E (se levant un peu.)

Ah ! vous m'aviez trahi !

A M E N A Ï D E.

Qui ! moi ? Tancrède !

A R G I R E (se jettant aussi à genoux de l'autre côté , &
 embrassant Tancrède , puis se relevant.)

Hélas ! ma fille infortunée ,
 Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée ,
 Et nous la punissions de te garder sa foi.
 Nous fumes tous cruels , envers elle , envers toi.
 Nos loix , nos Chevaliers , un tribunal auguste ;
 Nous avons failli tous ; elle seule était juste.
 Son écrit malheureux qui nous avait armés ,
 Cet écrit fut pour toi , pour le héros qu'elle aime.
 Cruellement trompé , je t'ai trompé moi-même.

T A N C R E D E.

Aménaïde ! — ô ciel ! est-il vrai ? vous m'aimez !

A M E N A Ï D E.

Va , j'aurais en effet mérité mon supplice ,
 Ce supplice honteux dont tu m'as sù tirer ,

Si j'aavais un moment cessé de t'adorer ,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

T A N C R E D E.

(en reprenant un peu de force, & élevant la voix.)

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort , j'ai crû la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! & je la perds ,
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

A M E N A Ï D E.

Ce m'est donc , juste Dieu ! que dans cette heure affreuse,
Ce m'est qu'en le perdant que j'ai pû lui parler !
Ah , , Tancrede !

T A N C R E D E.

Vos pleurs devraient me consoler.
Mais il faut vous quitter , ma mort est douloureuse !
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi.
Voilà le digne objet qui me donna sa foi ;
Voilà de nos soupçons la victime innocente.
A si sa tremblante main joignez ma main sanglante.
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

A R G I R E *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils , puissiez-vous
Vivre encor adoré d'une épouse chérie !

T A N C R E D E.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie ;
J'expire entre leurs bras , digne de toutes deux ,
De toutes deux aimé , — j'ai rempli tous mes vœux. —
— Ma chère Aménaïde ! —

A M E —

AMENAÏDE.

Eh bien!

TANCRÈDE.

Gardez de fuivre

Ce malheureux amant, — & jurez-moi de vivre....

(il retombe.)

CATANE.

Il expire.... & nos cœurs de regrets pénétrés...

Qui l'ont connu trop tard....

AMENAÏDE *(se jettant sur le corps de Tancrède.)*

Il meurt, & vous pleurez...

Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie!

(elle se relève & marche.)

Que l'enfer engloutisse & vous & ma patrie!

Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits

D'égorger l'innocence avec le fer des loix!

Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre;

Sur vos corps tout sanglans écrasés par la foudre!

*(elle se rejette sur le corps de Tancrède.)*Tancrède, cher Tancrède! *(elle se relève en fureur.)*

Il meurt, & vous vivez?

Vous vivez; je le suis, — je l'entends, il m'appelle, —

Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.

Je vous laisse aux tourmens qui vous sont réservés.

(elle tombe dans les bras de Fanie.)

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMENAÏDE *égagée & le repoussant.*

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père;

Votre cœur n'en eut point le sacré caractère.

Vous futes leur complice; — Ah! pardonnez, hélas!

Je

Je meurs en vous aimant, — j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède.

(elle tombe à côté de lui.)

ARGIRE.

O! ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort hélas! on la rende à la vie.

Fin du cinquième & dernier acte.





A MR. LE MARQUIS
ALBERGATI CAPACELLI
SENATEUR DE BOLOGNE.

*Au Château de Ferney en Bourgogne ,
23 Décembre 1760.*

MONSIEUR.



NOUS sommes unis par les mêmes goûts , nous cultivons les mêmes arts ; & ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez ; ce sont eux qui lient les ames bien nées , quand tout divise le reste des hommes.

J'ai sù dès longtems que les principaux Seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter sur des théâtres élevés avec goût , tantôt des ouvrages dramatiques Italiens , tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les Princes des maisons les plus augustes , & les plus puissantes ; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble

noble & de plus utile pour former les mœurs & pour les polir ; c'est là le chef-d'œuvre de la société ; car , Monsieur , pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques , & que leur temps est heureusement occupé , les grands & les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes , à l'ennui inséparable de l'oïveté , au jeu plus funeste que l'ennui , aux petites factions plus dangereuses que le jeu & que l'oïveté.

Vous êtes , Monsieur , un de ceux qui ont rendu le plus de service à l'esprit humain dans votre ville de Bologne , cette mère des sciences ; vous avez représenté à la campagne sur le théâtre de votre palais , plus d'une de nos pièces Françaises , élégamment traduites en vers Italiens : vous daignez traduire actuellement la Tragédie de *Tancrède* ; & moi qui vous imite de loin , j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez-moi , la traduction d'une pièce de votre célèbre *Goldoni* , que j'ai nommé , & que je nommerai toujours le peintre de la nature ; digne réformateur de la Comédie Italienne , il en a banni les farces insipides , les sottises grossières , lorsque nous les avons adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond , c'est qu'elles finissent toutes par une moralité , qui rapelle le sujet & l'intrigue de la pièce , & qui prouve que ce sujet & cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages & plus gens de bien.

Qu'est-ce , en effet , que la vraie Comédie ?

Théâtre. Tom. V.

G

C'est

C'est l'art d'enseigner la vertu & les bienféances en action & en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison ! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux ? & ne fait-on pas par cœur , ces sentences admirables , placées avec art dans des dialogues intéressans ?

*Homo sum , humani nihil à me alienum puto.
 Apprime in vita est utile , ut ne quid nimis.
 Natura tu illi pater es , consiliis ego. &c.*

C'est ce qui fait un des grands mérites de *Térence* ; c'est celui de nos bonnes tragédies , de nos bonnes comédies ; elles n'ont pas produit une admiration stérile : elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vû un Prince pardonner une injure après une représentation de la clémence d'*Auguste*. Une Princesse qui avait méprisé sa mère , alla se jeter à ses pieds en sortant de la scène où *Rodope* demande pardon à sa mère. Un homme connu se raccommoda avec sa femme , en voyant *le Préjugé à la mode*. J'ai vû l'homme du monde le plus fier , devenir modeste après la comédie du *Glorieux* : & je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de *l'Enfant Prodigue* a corrigés. Si les financiers ne sont plus grossiers , si les gens de cour ne sont plus de vains petits-maîtres , si les médecins ont abjuré la robe , le bonnet , & les consultations en Latin , si quelques pédants sont devenus hommes , à qui en a-t-on l'obligation ? au théâtre , au seul théâtre.

Quels

Quelle pitié ne doit-on donc pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos siècles d'ignorance, & qui confondent les *Sophocles* & les *Ménandres*, les *Varius* & les *Térences*, avec les *Tabarins* & les *Polichinelles* !

Mais que ceux-là sont encor plus à plaindre, qui admettent les *Polichinelles* & les *Tabarins*, & qui rejettent les *Polyeuctes*, les *Athalies*, les *Zaires* & les *Alzires* ! Ce sont là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté ; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation & le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

Nos verò dulces teneant ante omnia muse.

J'ai eu le plaisir de voir chez moi à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le Christianisme & les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vû dans *Méropé* l'amour maternel faire répandre des larmes sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'ame la plus grossière, comme la plus délicate ; & si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'ames grossières & dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles ; mais les Magistrats appellaient

dans des fêtes célèbres la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu & l'amour de la patrie ; les spectacles que nous donnons chez nous , sont une bien faible imitation de cette magnificence ; mais enfin , elles en retracent quelque idée ; c'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse , le plus noble délassément du travail , la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens. C'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

Emollit mores , nec finit esse feros.

Aussi , je ne me laisserai point de répéter que parmi vous le Pape *Léon dix* , l'Archevêque *Trifino* , le Cardinal *Bibiena* , & parmi nous les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin* , ressuscitèrent la scène ; ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Oedipe* de *Sophocle* , que de perdre au jeu la nourriture de ses enfans , son temps dans un café , sa raison dans un cabaret , sa santé dans des réduits de débauche , & toute la douceur de sa vie dans le besoin & dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il ferait à souhaiter , Monsieur , que les spectacles fussent dans les grandes villes , ce qu'ils sont dans vos terres & dans les miennes , & dans celles de tant d'amateurs ; qu'ils ne fussent point mercénaires ; que ceux qui sont à la tête des gouvernemens , fissent ce que nous faisons , & ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux Édiles à donner les jeux publics ; s'ils deviennent une marchandise , ils risquent d'être avilis.

Les

Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils payent. Alors l'intérêt plus fort encor que la jalousie , enfante les cabales. Les *Claverets* cherchent à perdre les *Cornailles* ; les *Pradons* veulent écraser les *Racines*.

C'est une guerre toujours renaissante , dans laquelle la méchanceté , le ridicule & la bassesse font sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la foire , tâche à Paris de miner les Comédiens qu'on nomme Italiens : ceux-ci veulent anéantir les Comédiens Français par des parodies ; les Comédiens Français se défendent comme ils peuvent. L'Opéra est jaloux d'eux tous ; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs & leurs protecteurs , & les maîtresses des protecteurs.

Souvent pour empêcher une pièce nouvelle de paraître , pour la faire tomber au théâtre , & si elle réussit , pour la décrier à la lecture , & pour abîmer l'auteur , on employe plus d'intrigues que les *Wighs* n'en ont tramé contre les *Toris* , les *Guelfes* contre les *Gibelins* , les *Molinistes* contre les *Jansénistes* , les *Cocceiens* contre les *Voetiens*. &c. &c. &c. &c.

Je fais de science certaine , qu'on accusa *Phèdre* d'être Janséniste. Comment (disaient les ennemis de l'auteur) fera-t-il permis de débiter à une nation Chrétienne ces maximes diaboliques ?

*Vous aimez , on ne peut vaincre sa destinée ;
Par un charme fatal vous futes entraînée.*

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grace a manqué ? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance , non pas une fois , mais trente. On a vû une cabale de canailles , & un Abbé *Des Fontaines* à la tête de cette cabale , au sortir de Biffêtre , forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet* , joué par ordre du gouvernement ; ils avaient pris pour prétexte que dans cette tragédie de *Mahomet* il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète , qui pouvaient rejaillir sur les convulsionnaires ; ainsi , ils eurent l'insolence d'empêcher pour quelque tems les représentations d'un ouvrage dédié à un Pape , approuvé par un Pape.

Si Mr. de l'*Empiree* , auteur de province , est jaloux de quelques autres auteurs , il ne manque pas d'assurer dans un long discours public , que Messieurs ses rivaux sont tous des ennemis de l'État , & de l'Église Gallicane. Bientôt *Arlequin* accusera *Polichinelle* d'être Janséniste , Moliériste , Calviniste , Athée , Déiste , collectivement.

Je ne fais quels écrivains subalternes se sont avisés , dit-on , de faire un Journal Chrétien , comme si les autres journaux de l'Europe étaient idolâtres. Mr. de *Ste Foix* , gentilhomme Breton , célèbre par la charmante comédie de l'*Oracle* , avait fait un livre très utile & très agréable sur plusieurs points curieux de notre histoire de France. La plupart de ces petits Dictionnaires ne sont que des extraits des savans ouvrages du siècle passé. Celui-ci est d'un homme d'esprit qui a vû & pensé. Mais qu'est-il arrivé ? Sa comédie de l'*Oracle* , & ses recherches sur l'histoire,

re ,

re , étaient si bonnes , que Mrs. du Journal Chrétien l'ont accusé de n'être pas Chrétien. Il est vrai qu'ils ont essuyé un procès criminel , & qu'ils ont été obligés de demander pardon ; mais rien ne rebute ces honnêtes gens.

La France fournissait à l'Europe un Dictionnaire encyclopédique dont l'utilité était reconnue. Une foule d'articles excellens rachetaient bien quelques endroits qui n'étaient pas des mains des maîtres. On le traduisait dans votre langue ; c'était un des plus grands monumens des progrès de l'esprit humain. Un convulsionnaire s'avise d'écrire contre ce vaste dépôt des sciences. Vous ignorez peut-être , Monsieur , ce que c'est qu'un convulsionnaire ; c'est un de ces énergiemens de la lie du peuple , qui pour prouver qu'une certaine bulle d'un Pape est erronée , vont faire des miracles de grenier en grenier , rotissant des petites filles sans leur faire de mal , leur donnant des coups de buche & de fouët pour l'amour de Dieu , & criant contre le Pape. Ce Monsieur convulsionnaire se croit prédestiné , par la grace de Dieu , à détruire l'Encyclopédie ; il accuse , selon l'usage , les auteurs de n'être pas Chrétiens ; il fait un inlisible libelle en forme de dénonciation ; il attaque à tort & à travers tout ce qu'il est incapable d'entendre. Ce pauvre homme s'imaginant que l'article *Ame* de ce Dictionnaire n'a pû être composé que par un homme d'esprit , & n'écoutant que sa juste aversion pour les gens d'esprit , se persuade que cet article doit absolument prouver le matérialisme de son ame ; il dénonce donc cet article comme impie , com-

me Epicurien , enfin , comme l'ouvrage d'un philosophe.

Il se trouve que l'article , loin d'être d'un philosophe , est d'un docteur en Théologie , qui établit l'immatérialité , la spiritualité , l'immortalité de l'ame de toutes les forces ; il est vrai que ce docteur encyclopédiste ajoutait aux bonnes preuves que les philosophes en ont apportées , de très-mauvaises qui sont de lui ; mais enfin la cause est si bonne qu'il ne pouvait l'affaiblir ; il combat le matérialisme tant qu'il peut ; il attaque même le système de *Loke* , suposant que ce système peut favoriser le matérialisme ; il n'entend pas un mot des opinions de *Loke* ; cet article , enfin , est l'ouvrage d'un écolier orthodoxe , dont on peut plaindre l'ignorance , mais dont on doit estimer le zèle , & approuver la saine doctrine. Notre convulsionnaire défere donc cet article de l'*Ame* , & probablement sans l'avoir lû. Un Magistrat accablé d'affaires sérieuses , & trompé par ce malheureux , le croit sur sa parole ; on demande la suppression du livre ; on l'obtient , c'est-à-dire , on trompe mille souscripteurs qui ont avancé leur argent , on ruine cinq ou six libraires considérables qui travaillaient sur la foi d'un privilège du Roi , on détruit un objet de commerce de trois cent mille écus. Et d'où est venu tout ce grand bruit , & cette persécution ? de ce qu'il s'est trouvé un homme ignorant , orgueilleux & passionné.

Voilà , Monsieur , ce qui s'est passé , je ne dis pas aux yeux de l'univers , mais , au moins , aux yeux de tout Paris. Plusieurs aventures pareilles

reilles que nous voyons assez souvent , nous rendraient les plus méprisables de tous les peuples policés , si d'ailleurs nous n'étions pas assez aimables. Et dans ces belles querelles , les partis se cantonnent , les factions se heurtent , chaque parti a pour lui un folliculaire * ; maître *Aliboron* , par exemple , est le folliculaire de Mr. de l'*Empirée* ; ce maître *Aliboron* ne manque pas de décrier tous ses camarades folliculaires , pour mieux débiter ses feuilles ; l'un gagne à ce métier cent écus par an , l'autre mille , l'autre deux mille ; ainsi l'on combat *pro focis*. Il faut bien que je vive , disait l'Abbé *Des Fontaines* à un Ministre d'État ; le Ministre eut beau lui dire qu'il n'en voyait pas la nécessité ; *Des Fontaines* vécut ; & tant qu'il y aura une pistole à gagner dans ce métier , il y aura des *Frérons* qui décrieront les beaux arts & les bons artistes.

L'envie veut mordre , l'intérêt veut gagner ; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le *Tasse* , contre le *Guarini* en Italie , contre *Driden* , & contre *Pope* en Angleterre ; contre *Corneille* , *Racine* , *Molière* , *Quinault* , en France. Que n'a point essuié de nos jours votre célèbre *Goldoni* ! & si vous remontez aux Romains & aux Grecs , voyez les prologues de *Térence* , dans lesquels il apprend à la postérité , que les hommes de son temps étaient faits comme celui du nôtre : -- *tutto l' mondo è fatto com' è la nostra famiglia*. Mais remarquez , Monsieur , pour la consolation des grands artistes , que les per-

* Faiseur de feuilles.

persecuteurs font assurés du mépris & de l'horreur du genre humain, & que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de *Térence*, & les feuilles des *Bavius* qui insultèrent *Virgile*? où sont les impertinences des rivaux du *Tasse*, & des rivaux de *Corneille* & de *Molière*?

Qu'on est heureux, Monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, & de cultiver en paix les arts d'*Apollon*, loin des *Marsias* & des *Midas*! Qu'il est doux de lire *Virgile* & *Homère*, en foulant à ses pieds les *Bavius* & les *Zoïles*; & de se nourrir d'ambrosie, quand l'envie mange des couleuvres!

Despréaux disait autrefois en parlant de la rage des cabales:

*Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.*

Le grand *Corneille*, c'est-à-dire, le premier homme par qui la France littéraire commença à être estimée en Europe, fut obligé de répondre ainsi à ses ennemis littéraires, (car les auteurs n'en ont point d'autres: *Je déclare que je soumets tous mes écrits au jugement de l'Eglise, je doute fort qu'ils en fassent autant.*

On pourrait prendre la liberté de dire ici la même chose que le grand *Corneille*, & il ferait agréable de le dire à un Sénateur de la seconde ville de l'État du St. Père; il ferait doux encore de le dire dans des terres aussi voisines des hérétiques que les miennes.

Quant à quelques Messieurs, qui sans être
Chrés-

Chrétiens , inondent le public depuis quelques années de satyres Chrétiennes , qui nuiraient , s'il était possible , à notre religion , par les ridicules apuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable , enfin , qui la deshonnorent par leurs impostures : si on faisait jamais quelque attention aux libelles de ces nouveaux *Garasfes* ; on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux , mais beaucoup meilleur Chrétien qu'eux.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques barbouilleurs de notre siècle , de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas Chrétiens ! Pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion ? Quoi ! la saine doctrine , c'est-à-dire , comme vous croyez bien , la doctrine Apostolique & Romaine , ne serait-elle , selon eux , que le partage des fots ? *Sans penser être quelque chose* , je ne pense pas être un sot ; mais il me semble que si je me trouvais jamais avec l'Abbé *Guyon* dans la rue , (car je ne peux le rencontrer que là) * je lui dirais , Mon ami , de quel droit prétends-tu être meilleur Chrétien que moi ? est-ce parce que tu affirmes dans un livre aussi plat que calomnieux , que je t'ai fait bonne chère , quoique tu n'ayes jamais dîné chez moi ? est-ce parce que tu as révélé au public , c'est-à-dire à quinze ou seize lecteurs oisifs , tout ce que je t'ai dit du Roi de Prusse ,
 quoi-

* L'Abbé *Guyon* auteur d'un libelle détestable , intitulé *l'Oracle des Philosophes*.

quoique je ne t'aye jamais parlé , & que je ne t'aye jamais vû ? ne fais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit , ainsi que ceux qui mentent avec esprit , n'entreront jamais dans le royaume des Cieux ?

Je te prie d'exprimer l'unité de l'Eglise , & l'invocation des Saints mieux que moi :

*L'Eglise toujours une , & partout étendue ,
Libre , mais sous un chef , adorant en tout lieu ,
Dans le bonheur des Saints , la grandeur de son Dieu.*

Tu me feras encor plaisir de donner une idée plus juste de la Transsubstantion que celle que j'en ai donnée.

*Le Christ , de nos péchés victime renaissante ,
De ses élus chéris nourriture vivante ,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus ,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.*

Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'est dans ces vers :

*La puissance , l'amour , avec l'intelligence ,
Unis & divisés , composent son essence ?*

Je t'exhorte toi & tes semblables , non-seulement à croire les dogmes que j'ai chantés en vers , mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose. Mais ce n'est pas assez de croire : il faut faire : il faut être soumis dans le spirituel à son Evêque , entendre la Messe de son Curé , communier à sa paroisse , procurer
du

du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, & je conseille à tous les polissons qui crient, d'être Chrétiens, & de ne point crier. Ce n'est pas encor assez; je suis en droit de te citer *Corneille*.

Servez bien votre Dieu, servez votre Monarque.

Il faut pour être bon Chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen; or, pour être tel, il faut n'être ni Janséniste, ni Moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son Prince; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous: il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de soixante & sept ans, qu'un Conseiller de grand-chambre; il faut donc que je paye sans la moindre difficulté ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon Roi, & pour ma sûreté particulière.

J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries; je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué.

Voilà, Monsieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin, qui écrivent contre le Roi, contre le Pape, & qui daignent quelquefois écrire contre moi & contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des pères de l'Eglise, ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux convulsions, & qu'on ne peut gagner le Ciel qu'en avalant
des

des cendres du cimetièrre de *St. Médard*, en se faisant donner des coups de buche dans le ventre, & des claques sur les fesses. * Pour moi, je crois que si on gagne le Ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, & en faisant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, & que je me moquais souvent de tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladresse; ne soyons ni à *Apollo*, ni à *Paul*, mais à Dieu seul, & au Roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose, il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, Monsieur: je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, & je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la Messe de minuit avec ma famille & la petite-fille du grand *Corneille*. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas; je travaille à les ramener au giron, & si Dieu veut que je vive encor deux ans, j'espère aller baiser les pieds du St. Père avec les Huguenots que j'aurai convertis, & gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch'io le reco nella congiuntura delle prossime sante feste natalizie; e viva.

* Ce sont les mystères des Jansénistes convulsionnaires.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE;

Suivie de Remarques historiques.

A C T E U R S.

CASSANDRE , fils d'Antipatre , Roi de Macédoine.

ANTIGONE , Roi d'une partie de l'Asie.

STATIRA , veuve d'Alexandre.

OLIMPIE , fille d'Alexandre & de Statira.

L'HIEROPHANTE , ou Grand - Prêtre , qui préside à la célébration des grands mystères.

SOSTENE , Officier de Cassandre.

HERMAS , Officier d'Antigone.

Prêtres.

Initiés.

Prêtresses.

Soldats.

Peuple.

La Scène est dans le temple d'Ephèse , où l'on célèbre les grands mystères. Le Théâtre représente le temple , la péristyle , & la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,



OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre représente un temple dont les trois portes formées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristyle. SOSTENE est dans le péristyle ; la grande porte s'ouvre ; CASSANDRE troublé & agité vient à lui. La grande porte se referme.

CASSANDRE.

SOSTENE, on va finir ces mystères terribles.
Cassandre espère enfin des Dieux moins inflexibles.
Mes jours seront plus purs, & mes sens moins troublés.
Je respire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèse assemblés,

Théâtre. Tom. V.

H

Les

Les guerriers qui servaient sous le Roi votre père,
 Ont fait entre mes mains le serment ordinaire.
 Déjà la Macédoine a reconnu vos loix.
 De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.
 Cet honneur qu'avec vous Antigone partage,
 Est de vos grands destins un auguste présage.
 Ce règne qui commence à l'ombre des autels,
 Sera béni des Dieux & chéri des mortels.
 Ce nom d'Initié, qu'on révère & qu'on aime,
 Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
 Paraissez.

C A S S A N D R E .

Je ne puis : tes yeux seront témoins
 De mes premiers devoirs & de mes premiers soins.
 Demeure en ces parvis. — Nos augustes prêtresses
 Présentent Olimpie aux autels des Déeses.
 Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
 Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas,
 D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
 Puisses-tu pour jamais, chère & tendre Olimpie,
 Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
 Et quel sang t'a fait naître, & quel sang j'ai versé !

S O S T E N E .

Quoi ! Seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée,
 Jadis par votre père à servir réservée,
 Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
 Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux !

C A S S A N D R E .

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage,
 Du fort qui l'avilit je répare l'outrage.
 Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang.

Que

Que devait lui donner la splendeur de son sang. —
 Que dis-je ? ô souvenir ! ô tems ! ô jour de crimes !
 Il la comptait , Sostène , au nombre des victimes
 Qu'il immolait alors à notre sûreté. —
 Nourri dans le carnage & dans la cruauté,
 Seul je pris pitié d'elle , & je fléchis mon père :
 Seul je sauvai la fille , ayant frappé la mère.
 Elle ignora toujours mon crime & ma fureur.
 Olimpie ! à jamais conserve ton erreur !
 Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur , un maître.
 Tu me détesteras , si tu peux te connaître.

S O S T È N E.

Je ne pénètre point ces étonnans secrets ,
 Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
 Seigneur , de tous ces Rois que nous voyons prétendre
 Avec tant de fureurs au trône d'Alexandre ,
 L'inflexible Antigone est seul votre allié....

C A S S A N D R E.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié ;
 Je lui serai fidèle.

S O S T È N E.

Il doit aussi vous l'être.
 Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître ,
 Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
 Ait altéré son cœur , & l'éloigne de vous.

C A S S A N D R E.

(à part.)

Et qu'importe Antigone ?... O mânes d'Alexandre !
 Mânes de Statira ! grande ombre ! auguste cendre !
 Restes d'un demi-Dieu justement courroucés ,

Mes remords & mes feux vous vengent-ils assez ?
 Olimpie ! obtenez de leur ombre apaisée
 Cette paix à mon cœur si longtems refusée ;
 Et que votre vertu dissipant mon effroi ,
 Soit ici ma défense , & parle aux Dieux pour moi. —
 Eh quoi ! vers ces parvis à peine ouverts encore ,
 Antigone s'approche , & devance l'aurore !

S C E N E II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE,
 HERMAS.

ANTIGONE (*à Hermas au fond du théâtre.*)

C E secret m'importune, il le faut arracher.
 Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher,
 Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE (*à Antigone.*)

Quand le jour luit à peine,
 Quel sujet si pressant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
 Vos expiations ont satisfait les Dieux,
 Il est tems de songer à partager la Terre.
 D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre.
 Vos mystères secrets des peuples respectés,
 Suspendent la discorde & les calamités ;
 C'est un tems de repos pour les fureurs des Princes,
 Mais ce repos est court, & bientôt nos provinces

Re-

Retourneront en proie aux flammes, aux combats
 Que ces Dieux arrêtaient, & qu'ils n'éteignent pas.
 Antipatre n'est plus. Vos soins, votre courage
 Sans doute achèveront son important ouvrage.
 Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
 Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
 D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
 Osassent nous braver, & marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux Dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
 Fit du haut de son trône encor baisser les yeux !
 Plût aux Dieux qu'il vécût !

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
 Est-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre ?
 Qui peut vous inspirer un remords si pressant ?
 De sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah ! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime.

Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
 L'Univers était las de son ambition.
 Athène, Athène même, envoya le poison,
 Perdicas le reçut, on en chargea Cratère ;
 Il fut mis dans vos mains des mains de votre père ;
 Sans qu'il vous confiât cet important dessein.
 Vous étiez jeune encor ; vous serviez au festin ;
 A ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilège impie,

A N T I G O N E .

Ce sacrilège ! — Eh quoi ! vos esprits abattus
 Erigent-ils en Dieu l'assassin de Clitus,
 Du grand Parménion le bourreau fanguinaire,
 Ce superbe insensé qui flétrissant sa mère,
 Au rang du fils des Dieux osa bien aspirer,
 Et se deshonorera pour se faire adorer ?
 Seul il fut sacrilège. Et lorsqu'à Babilone
 Nous avons renversé ses autels & son trône,
 Quand la coupe fatale a fini son destin,
 On a vengé les Dieux, comme le genre humain.

C A S S A N D R E .

J'avouérai ses défauts : mais quoi qu'il en puisse être,
 Il était un grand homme, — & c'était notre maître.

A N T I G O N E .

Un grand homme !

C A S S A N D R E .

Oui sans doute.

A N T I G O N E .

Ah ! c'est notre valeur,
 Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur ;
 Il ne fut qu'un ingrat.

C A S S A N D R E .

O mes Dieux tutélaires !

Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?
 Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
 Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
 Sa femme ! — ses enfans ! — Ah ! quel jour, Antigone !

A N T I G O N E .

Après quinze ans entiers ce scrupule m'étonne.
 Jaloux de ses amis, gendre de Darius,

Il devenait Persan, nous étions les vaincus,
 Auriez-vous donc voulu que vengeant Alexandre,
 La fière Statira dans Babilone en cendre,
 Soulevant ses sujets nous eût immolé tous
 Au sang de sa famille, au sang de son époux?
 Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
 Echapa dans ce jour aux fureurs de la Reine.
 Vous sauvates un père.

CASSANDRE.

Il est vrai : mais enfin
 La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats. Le succès de nos armes
 Ne doit point nous coûter de regrets & de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux ;
 Et couvert de ce sang auguste & malheureux,
 Etonné de moi-même, & confus de la rage
 Où mon père emporta mon aveugle courage,
 J'en ai longtems gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
 Redoublent aujourd'hui de si cuisans regrets ?
 Dans le cœur d'un ami j'ai quelques droit de lire ;
 Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami — que puis-je dire ?
 Croyez... qu'il est des tems où le cœur combattu
 Par un instinct secret revole à la vertu,
 Où de nos attentats la mémoire passée
 Revient avec horreur effrayer la pensée.

H 4

ANS

Oubliez , croyez-moi , des meurtres expiés ;
 Mais que nos intérêts ne soient point oubliés.
 Si quelque repentir trouble encor votre vie ,
 Repentez vous surtout d'abandonner l'Asie
 A l'insolente loi du traître Antiachus.
 Que mes braves guerriers , & vos Grecs invaincus ,
 Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate.
 De tous ces nouveaux Rois dont la grandeur éclate ,
 Nul n'est digne de l'être , & dans ses premiers ans
 N'a servi , comme nous , le vainqueur des Persans.
 Tous nos chefs ont péri.

C A S S A N D R E .

Je le fais , & peut-être
 Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

A N T I G O N E .

Nous restons , nous vivons , nous devons rétablir
 Ces débris tout sanglans qu'il nous faut recueillir.
 Alexandre en mourant les laissait au plus digne.
 Si j'ose les saisir , son ordre me désigne.
 Affurez ma fortune , ainsi que votre sort.
 Le plus digne de tous sans doute est le plus fort.
 Relevons de nos Grecs la puissance détruite :
 Que jamais parmi nous la discorde introduite
 Ne nous expose en proye à ces tyrans nouveaux ,
 Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
 Me le promettez-vous ?

C A S S A N D R E .

Ami , je vous le jure ;
 Je suis prêt à venger notre commune injure.
 Le sceptre de l'Asie est dans d'indignes mains.

Et

Et l'Euphrate, & le Nil ont trop de Souverains.
Je combattrai pour moi, pour vous, & pour la Grèce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promesse ;
Et surtout je me fie à la noble-amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage,
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage.
Ce que vous demandez, est-il en mon pouvoir ?
C'est un ordre pour moi, vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise.
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils font tous à vos pieds ; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (*)
Qu'aux murs de Babilone enleva votre père.
Elle est votre partage ; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée :
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée :
Son nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie !

ANTI-

(*) L'Acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE à part.

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur ! —
Que je livre Olimpie ?

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte

Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate;
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser ?

CASSANDRE.

Non ; vous verrez bientôt cette jeune captive ;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple est interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des Dieux & des Déeses,
Olimpie est gardée au milieu des prêtresses.
Les portes s'ouvriront quand il en sera tems.
Dans ce parvis ouvert au reste des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des mystères nouveaux pouront vous y surprendre ;
Et vous déciderez si la terre a des Rois
Qui puissent asservir Olimpie à leurs loix.

(Il rentre dans le temple , & Sostène sort.)



SCÈNE

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS (*dans le péristyle.*)

HERMAS.

SEigneur, vous m'étonnez : quand l'Asie en allarmes
 Voit cent trônes sanglans disputés par les armes,
 Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau
 La fortune prépare un partage nouveau,
 Lorsque vous prétendez au souverain empire,
 Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire !

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
 Que je n'ose encor dire, & qu'on ne connaît pas.
 Le sort de cette esclave est important peut-être
 A tous les Rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
 A quiconque en son sein porte un assez grand cœur,
 Pour oser d'Alexandre être le successeur.
 Sur le nom de l'esclave, & sur ses aventures,
 J'ai formé dès longtems d'étranges conjectures.
 J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
 Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards.
 Ses traits, les lieux, le temps où le Ciel la fit naître,
 Les respects étonnans que lui prodigue un maître,
 Les remords de Cassandre, & ses obscurs discours,
 A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
 Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, & qu'il l'élève en père.

ANTI-

Nous verrons . . . Mais on ouvre , & ce temple sacré
 Nous découvre un autel de guirlandes paré.
 Je vois des deux côtés les prêtresses paraître.
 Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
 Olimpie & Cassandre arrivent à l'autel !

S C E N E I V .

*Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tous
 l'intérieur. Les prêtres d'un côté & les prêtresses de l'autre ,
 s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blan-
 ches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre.
 CASSANDRE & OLIMPIE mettent la main
 sur l'autel. ANTIGONE & HERMAS restent dans le
 péristyle avec une partie du peuple qui entre par les côtés.*

C A S S A N D R E .

Dieu des Rois & des Dieux , Etre unique , éternel !
 Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes ,
 Qui punis les pervers , & qui soutiens les justes ,
 Près de qui les remords effacent les forfaits ,
 Confirmez , Dieu clément , les sermens que je fais . —
 Recevez ces sermens , adorable Olimpie ;
 Je soumetts à vos loix & mon trône & ma vie ;
 Je vous jure un amour aussi pur , aussi saint ,
 Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint . —
 Et vous , filles des Cieux , vous augustes prêtresses ,
 Portez avec l'encens mes vœux & mes promesses
 Au trône de ces Dieux qui daignent m'écouter ,

Et

Et détournez les traits que je peux mériter.

O L I M P I E.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,
 Le maître généreux qui m'a servi de père,
 Mon amant adoré, mon respectable époux.
 Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!
 Mon cœur vous est connu. Son rang & sa couronne
 Sont les moindres des biens que son amour me donne.
 Témoin des tendres feux à mon cœur inspirés,
 Soyez-en les garants, vous qui les consacrez.
 Qu'il m'apprenne à vous plaire, & que votre justice
 Me prépare aux enfers un éternel supplice,
 Si j'oublie un moment, infidèle à vos loix,
 Et l'état où je fus, & ce que je lui dois.

C A S S A N D R E.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle.
 Prêtresses, disposez la pompe solennelle,
 Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
 Sanctifiez ma vie, & nos chastes amours.
 J'ai vu les Dieux au temple, & je les vois en elle;
 Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidèle! —
 Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu;
 Aux vœux que vous formiez, ai-je assez répondu?
 Vous-même prononcez, si vous deviez prétendre
 A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre.
 Sachez que ma couronne, & toute ma grandeur,
 Sont de faibles présens indignes de son cœur.
 Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
 Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(Ils rentrent dans le temple , les portes se ferment , le peuple sort du parvis.)

S C E N E V.

ANTIGONE , HERMAS (dans le pèristyle.)

A N T I G O N E.

V A , je n'en doute plus , & tout m'est découvert.
 Il m'a voulu braver , mais sois sûr qu'il se perd.
 Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
 Qui tantôt sert les Dieux , & tantôt les offense ;
 Ce caractère ardent qui joint la passion
 Avec la politique & la religion ;
 Prompt , facile , superbe , impétueux & tendre ,
 Prêt à se repentir , prêt à tout entreprendre.
 Il épouse une esclave ! Ah ! tu peux bien penser
 Que l'amour à ce point ne saurait s'abaisser.
 Cette esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
 De ses desseins cachés la trame est trop suspecte.
 Il se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
 Qui pourront l'élever au rang de Roi des Rois.
 S'il n'était qu'un amant , il m'eût fait confidence
 D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
 Va , tu verras bientôt succéder sans pitié
 Une haine implacable à la faible amitié.

H E R M A S.

A son cœur égaré vous imputez peut-être
 Des desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
 Dans nos grands intérêts souvent nos actions

Sont

Sont, vous le savez trop, l'effet des passions.
 On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;
 Le faible quelquefois passe pour politique :
 Et Cassandre n'est pas le premier Souverain
 Qui chérit une esclave & lui donna la main.
 J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme,
 Superbe avec les Rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai. Je pèse tes raisons.
 Mais tout ce que j'ai vû, confirme mes soupçons.
 Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olimpie
 Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
 Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets.
 L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts.
 Plus que je ne pensais leur union me blesse.
 Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
 Ne pourront-ils jamais unir les Souverains ?
 L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
 Vos périls partagés, vos communes allarmes,
 Vos sermens redoublés, tant de soins, tant de vœux,
 N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux ?
 De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

ANTIGONE.

L'amitié, je le fais, dans la Grèce a des temples ;
 L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
 D'ambition sans doute, & d'amour enyvré,
 Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olimpie.
 De mes yeux éclairés Cassandre se défie.

Il n'a que trop raison. Va , peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'est pas encor à lui.

H E R M A S .

Il a reçu sa main. — Cette enceinte sacrée
(*Les Initiés , les Prêtres , & les Prêtresses traversent le
fond de la Scène , ayant des palmes ornées de fleurs dans
les mains.*)

Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis ;
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

A N T I G O N E .

Non , te dis-je , on pourra lui ravir sa conquête. —
Vien , je confirmerai tout à ton zèle , à ta foi ;
J'aurai les loix , les Dieux , & les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent ,
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagent ,
Arrosons , s'il le faut , ces asyles si saints ,
Moins du sang des taureaux , que du sang des humains.

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HIEROPHANTE, LES PRÊTRES,
LES PRÊTESSES.

Les trois portes du temple sont ouvertes. Quoique cette scène & beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristyle; mais les trois portes du temple ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

Quoi ! dans ces jours sacrés ! quoi ! dans ce temple
auguste,

Où Dieu pardonne au crime, & console le juste,

Une seule prêtresse oserait nous priver

Des expiations qu'elle doit achever !

Quoi ! d'un si saint devoir Arzane se dispense !

UNE PRÊTESSE. (*)

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,

Arrosant de ses pleurs les images des Dieux,

Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux

En

(*) Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure qui est attachée à Statira.

En proie à ses chagrins , de langueurs affaiblie ;
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L' H I E R O P H A N T E .

Nous plaignons son état , mais il faut obéir ;
Un moment aux autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée ,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée.
Qu'on la fasse venir. (*) La volonté du Ciel
Demande sa présence , & l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée ,
Olimpie en triomphe aux Dieux sera menée.
Cassandre initié dans nos secrets divins ,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites , nos mystères ;
Ces ordres que les Dieux ont donnés à nos pères ,
Ne peuvent point changer , ne sont point incertains ,
Comme ces faibles loix qu'inventent les humains.

S C E N E I I .

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRE-
TRESSES, STATIRA.

L' H I E R O P H A N T E à Statira.
Venez ; vous ne pouvez , à vous-même contraire ,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet aïyle heureux

Vous

(*) La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

Vous avez prononcé d'irrévocables vœux ;
Ce grand jour est le seul où Dieu vous a choisie ;
Pour annoncer ses loix aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du Dieu que vous représentez.

STATIRA.

(couverte d'un voile qui accompagne son visage sans le cacher , & vêtue comme les autres prêtresses.)

O Ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés ,
Dans l'ombre du silence au monde inaccessible ,
J'avais enseveli ma destinée horrible ,
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité ?
Tu veux me rendre au jour , à la calamité. —

(à l'Hiérophante.)

Ah ! Seigneur , en ces lieux lorsque je suis venue ;
C'était pour y pleurer , pour mourir inconnue.
Vous le savez.

L'HIEROPHANTE.

Le Ciel vous prescrit d'autres loix ;
Et quand vous présidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen , à notre grand mystère ;
Votre nom , votre rang ne peuvent plus se taire ;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur , qu'importe qui je sois ?
Le sang le plus abject , le sang des plus grands Rois ;
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême ?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pû me flatter ;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil , à la gloire ;
 Nous pensons comme vous : mais la Divinité
 Exige un aveu simple , & veut la vérité.
 Parlez ... Vous frémissez !

S T A T I R A.

Vous frémirez vous-même. —

(Aux Prêtres & aux Prêtresses.)

— Vous qui servez d'un Dieu la majesté suprême ,
 Qui partagez mon sort , à son culte attachés ,
 Qu'entre vous & ce Dieu mes secrets soient cachés.

L' H I E R O P H A N T E.

Nous vous le jurons tous

S T A T I R A.

Avant que de m'entendre ;

Dites - moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
 Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui , Madame.

S T A T I R A.

Il a vû ses forfaits expiés ! ...

L' H I E R O P H A N T E.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
 Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence ;
 Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
 Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
 Tel est l'ordre éternel à qui je m'abandonne ,
 Que la terre est coupable , & que le ciel pardonne.

S T A T I R A.

Eh bien , si vous avez pour quel excès d'horreur ,
 Il demande sa grace , & craint un Dieu vengeur ,

Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
 (Et quel maître, grands Dieux !) si vous pouvez con-
 naître,

Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
 Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés,
 Ayant osé percer sa veuve gémissante,
 Sur le corps d'un époux il la jetta mourante;
 Vous serez plus surpris, lorsque vous apprendrez
 Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
 Cette femme élevée au comble de la gloire,
 Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
 Veuve d'un demi-Dieu, fille de Darius —
 Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.

*(Les prêtres & les prêtresses élèvent les mains, & s'in-
 clinent.)*

L'HIÉROPHANTE.

O Dieux ! qu'ai-je entendu ? Dieux que le crime outrage
 De quels coups vous frapez ceux qui font votre image !
 Statira dans ce temple ! Ah ! souffrez qu'à genoux
 Dans mes profonds respects

STATIRA.

Grand-Prêtre, levez-vous.

Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde,
 Ne respectez ici que ma douleur profonde.
 Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
 Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort ;
 Dans Babilone en sang je l'éprouvai de même.
 Darius, Roi des Rois, privé du diadème,
 Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
 Par ses propres amis se vit assassiné.

Un étranger , un pauvre , un rebut de la terre ;
De ses derniers momens foulagea la misère.

(*Montrant la prêtresse inférieure.*)

Voyez-vous cette femme , étrangère en ma cour ?
Sa main , sa seule main m'a conservé le jour.
Seule elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Ephésienne ; elle guida mes pas
Dans cet auguste asyle au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée ,
De mourans & de morts la campagne jonchée ,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en Rois ,
Et les larcins publics appellés grands exploits.
J'eus en horreur le monde , & les maux qu'il enfante.
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure , je l'avoue , une fille , une enfant
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius , Alexandre & ma fille ;
Dieu seul me reste.

L' H I E R O P H A N T E .

Hélas ! qu'il soit donc votre apui !
Du trône où vous étiez , vous montez jusqu'à lui.
Son temple est votre cour. Soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste & dangereuse ,
Sur ce trône terrible , & par vous oublié ,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

S T A T I R A .

Ce temple quelquefois , Seigneur , m'a consolée ;
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée ,

En

En voyant que Cassandre y parle aux mêmes Dieux
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L' H I E R O P H A N T E.

Le sacrifice est grand , je sens trop ce qu'il coûte ;
Mais notre loi vous parle , & votre cœur l'écoute,
Vous l'avez embrassée.

S T A T I R A.

Aurais-je pû prévoir,
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir ?
Je sens que de mes jours , usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlisant s'éteint & se consume ;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils servir ?

L' H I E R O P H A N T E.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière ;
Marchez - y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes affranchis d'un corps vil & mortel
Goûtent sans passions un repos éternel.
Un nouveau jour leur luit , ce jour est sans nuage ;
Ils vivent pour les Dieux , tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis , & l'oubli des malheurs.

S T A T I R A.

Il est vrai ; je fus Reine , & ne suis que prêtresse.
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L' H I E R O P H A N T E.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous :
C'est à vous à bénir cet illustre hyménée.

S T A T I R A .

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'est le sort des humains.

L' H I E R O P H A N T E .

Le feu sacré , l'encens ,
L'eau lustrale , les dons offerts aux Dieux puissans ,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

S T A T I R A .

Et pour qui , malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur !
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur est partout ; je m'étais abusée.
Allons , suivons la loi par moi-même imposée.

L' H I E R O P H A N T E .

Adieu , je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous. (Il sort.)

S C E N E I V .

S T A T I R A , O L I M P I E . (*Le Théâtre tremble.*)

S T A T I R A .

Lieux funèbres & saints ,
Vous frémissez ! — J'entends un horrible murmure ;
Le Temple est ébranlé ! — Quoi ! toute la nature
S'émut à son aspect ! Et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble & restent confondus !

O L I M P I E *effrayée.*

Ah ! Madame ! . . .

S T A -

STATIRA.

Approchez , jeune & tendre victime ;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime.
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes ! soutenez mon courage abattu ! —
Et vous , de leurs décrets auguste confidente ,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente.
Je suis entre vos mains , dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah ! j'en ai plus que vous. — Ma fille , embrassez-moi. —
Du sort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel est votre país ? quel sang vous a formée ?

OLIMPIE.

Humble dans mon état , je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève , & qui ne m'est pas dû.
Cassandre est Roi , Madame ; il daigna dans la Grèce ;
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains ,
J'ai vû toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux , & je révère un maître ;
Voilà mes sentimens , & voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément , juste Ciel , on trompe un jeune cœur !
De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
Cassandre a donc pris soin de votre destinée ?
Quoi ! d'un Prince ou d'un Roi vous ne seriez pas née !

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu , pour en suivre les loix ,
Faut-il donc être né dans la pourpre des Rois ?

STA

S T A T I R A .

Non , je ne vois que trop le crime sur le trône.

O L I M P I E .

Je n'étais qu'une esclave.

S T A T I R A .

Un tel destin m'étonne.

Les Dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
Vous esclave !

O L I M P I E .

Antipatre en ma première enfance
Par le sort des combats me tint sous sa puissance ;
Je dois tout à son fils.

S T A T I R A .

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune , & vû finir son cours !
Et la mienne a duré tout le tems de ma vie. —
En quel tems , en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers ?

O L I M P I E .

On dit que d'un grand Roi , maître de l'univers ,
On termina la vie , on disputa le trône ,
On déchira l'empire , & que dans Babilone
Cassandre conserva mes jours infortunés
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

S T A T I R A .

Quoi ! dans ces tems marqués par la mort d'Alexandre ,
Captive d'Antipatre , & soumise à Cassandre !

O L I M P I E .

C'est tout ce que j'ai fû. Tant de malheurs passés ,
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

S T A .

STATIRA.

Captive à Babilone ! — O puissance éternelle !
 Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
 Le ~~liu~~ , le temps , son âge ont excité dans moi
 La joie & les douleurs , la tendresse & l'effroi.
 Ne me trompé-~~e~~ point ? Le ciel sur son visage ,
 Du héros mon époux semble imprimer l'image....

OLIMPIE.

Que dites-vous ?

STATIRA.

Hélas ! tels étaient ses regards ,
 Quand moins fier & plus doux, loin des sanglans hazards,
 Relevant ma famille au glaive dérobée ,
 Il la remit au rang dont elle était tombée ,
 Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
 Illusion trop chère , espoir flatteur & vain !
 Serait-il bien possible ! — Ecoutez-moi , Princesse ;
 Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
 N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir ?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pû m'entretenir ,
 M'ont tous dit , qu'en ce tems de trouble & de carnage ;
 Au sortir du berceau , je fus en esclavage.
 D'une mère jamais je n'ai connu l'amour.
 J'ignore qui je suis , & qui m'a mise au jour. —
 Hélas ! vous soupirez , vous pleurez , & mes larmes
 Se mêlent à vos pleurs , & j'y trouve des charmes. —
 Eh quoi ! vous me ferrez dans vos bras languissans !
 Vous faites pour parler des efforts impuissans !
 Parlez-moi.

STA.

S T A T I R A .

Je ne puis. — Je succombe — Olympie !
Le trouble que je sens me va coûter la vie.

S C E N E IV.

S T A T I R A , O L I M P I E , L' H I E R O P H A N T E .

L' H I E R O P H A N T E .

O Prêtresse des dieux ! ô Reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos tristes destins !
Que nous faudra-t-il faire ? & qu'allez-vous entendre ?

S T A T I R A .

Des malheurs ; je suis prête , & je dois tout attendre.

L' H I E R O P H A N T E .

C'est le plus grand des biens , d'amertume mêlé ;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé ,
Antigone , les siens , le peuple , les armées ,
Toutes les voix enfin , par le zèle animées ,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté ,
Qui longtems comme vous fut dans l'obscurité ,
Que vos roïales mains vont unir à Cassandre ,
Qu'Olympie...

S T A T I R A .

Achez.

L' H I E R O P H A N T E .

Est fille d'Alexandre.

S T A T I R A (*courant embrasser Olympie.*)

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille ! ô mon sang ! ô mon fatal & doux !

De

De vos embrassemens faut-il que je jouisse,
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice!

O L I M P I E.

Quoi ! vous seriez ma mère, & vous en gémissiez !

S T A T I R A.

Non, je bénis les Dieux trop longtems courroucés;
Je sens trop la nature & l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie;
Il te donne à Cassandre !

O L I M P I E.

Ah ! si dans votre flanc

Olimpie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pû vous déplaire ?

L' H I E R O P H A N T E.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter;
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Pourez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies ?

O L I M P I E.

Qui ? lui ? votre ennemi ! tel sera mon malheur !

S T A T I R A.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance;
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plonge le couteau dont il frapa les Rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Ephèse;
Il y brave les Dieux, & feint qu'il les apaise;
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr !

O L I M P I E.

O L I M P I E.

Quoi ! d'Alexandre ici le Ciel voit la famille !
 Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !
 Et votre meurtrier , ma mère , est mon époux !
 Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux !
 Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L' H I E R O P H A N T E.

Espérez dans le Ciel.

O L I M P I E.

Ah ! sa haine inflexible

D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;
 Il m'ouvrait un abîme en éclairant mes yeux.
 Je vois ce que je suis , & ce que je dois être.
 Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
 Je devais à l'autel où vous nous unissiez ,
 Expirer en victime , & tomber à vos pieds.

S C E N E V.

STATIRA , OLIMPIE , L'HIEROPHANTE ,
 U N P R E T R E .

L E P R E T R E .

ON menace le temple ; & les divins mystères
 Sont bientôt profanés par des mains téméraires.
 Les deux Rois défunis disputent à nos yeux
 Le droit de commander où commandent les dieux.
 Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes ,
 Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
 Il semble que le ciel veuille nous informer

Que

Que la terre l'offense , & qu'il faut le calmer.
 Tout un peuple éperdu , que la discorde excite ,
 Vers les parvis sacrés vole & se précipite.
 Ephèse est divisée entre deux factions.
 Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
 La sainteté , la paix , les mœurs vont disparaître ;
 Les rois l'emporteront , & nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !
 Qu'ils laissent sur la terre un asyle de paix !
 Leur intérêt l'exige. — O mère auguste & tendre ,
 Et vous — dirai-je , hélas ! l'épouse de Cassandre ?
 Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
 Aux Rois audacieux je vais me présenter.
 Je connais le respect qu'on doit à leur couronne ;
 Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
 S'ils prétendent régner , qu'ils ne l'irritent pas.
 Nous sommes , je le fais , sans armes , sans soldats.
 Nous n'avons que nos loix , voilà notre puissance.
 Dieu seul est mon apui , son temple est ma défense ;
 Et si la tyrannie osait en aprocher ,
 C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(L'Hiérophante sort avec le prêtre inférieur.)

S C E N E I V.

STATIRA , OLIMPIE.

STATIRA.

O Destinée ! ô Dieu des autels & du trône !

Com.

Contre Cassandre au moins favorise Antigone. —
 Il me faut donc , ma fille , au déclin de mes jours ;
 De nos seuls ennemis attendre des secours ,
 Rechercher un vengeur au sein de ma misère ,
 Chez les usurpateurs du trône de ton père !
 Chez nos propres sujets , dont les efforts jaloux
 Disputent cent Etats , que j'ai possédés tous !
 Ils rampaient à mes pieds , ils font ici mes maîtres.
 O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
 Dans quel profond abîme êtes-vous descendus !
 Vanité des grandeurs , je ne vous connais plus.

O L I M P I È .

Ma mère , je vous suis. — Ah ! dans ce jour funeste ;
 Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste.
 Le devoir qu'il prescrit , est mon unique espoir.

S T A T I R A .

Fille du Roi des Rois , — remplissez ce devoir.

Fin du second acte.



ACTE

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

*(Le temple est fermé.)*CASSANDRE, SOSTÈNE *(dans le péristyle.)*

CASSANDRE.

LA vérité l'emporte, il n'est plus tems de taire !
 Ce funeste secret qu'avait caché mon père,
 Il a falu céder à la publique voix.
 Oui, j'ai rendu justice à la fille des Rois.
 Devais-je plus longtems, par un cruel silence,
 Faire encor à son sang cette mortelle offense ?
 Je suis coupable assez.

SOSTÈNE.

Mais un rival jaloux
 Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous,
 Il anime le peuple, Ephèse est allarmée.
 De la religion la fureur animée,
 Qu'Antigone méprise, & qu'il fait exciter,
 Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
 De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglans qu'Ephèse peut me faire,
 Vous le savez, grand Dieu, n'aprochent pas des miens !
 J'ai calmé, grace au Ciel, les cœurs des citoyens ;
 Le mien sera toujours victime des furies,

Victime de l'amour & de mes barbaries.
 Hélas ! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi ;
 Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
 De son père en ses mains je mettais l'héritage
 Conquis par Antipatre , aujourd'hui mon partage.
 Heureux par mon amour , heureux par mes bienfaits ,
 Une fois en ma vie avec moi-même en paix ,
 Tout était réparé , je lui rendais justice.
 D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice.
 J'ai tué Statira , mais c'est dans les combats ,
 C'est en sauvant mon père , en lui prêtant mon bras ;
 C'est dans l'empirement du meurtre & du carnage ,
 Où le devoir d'un fils égarait mon courage ;
 C'est dans l'aveuglement que la nuit & l'horreur
 Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
 Mon ame en frémissait avant d'être punie
 Par ce fatal amour qui la tient asservie.
 Je me crois innocent au jugement des Dieux ,
 Devant le monde entier , mais non pas à mes yeux ;
 Non pas pour Olimpie , & c'est là mon supplice ,
 C'est là mon desespoir. Il faut qu'elle choisisse
 Ou de me pardonner , ou de percer mon cœur ,
 Ce cœur desespéré , qui brule avec fureur.

S O S T È N E .

On prétend qu'Olimpie en ce temple amenée
 Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

C A S S A N D R E .

Oui , je le fais , Sostène , & si de cette loi
 L'objet que j'idolâtre , abusait contre moi ,
 Malheur à mon rival , & malheur à ce temple.

Du culte le plus saint je donne ici l'exemple ;
 J'en donnerais bientôt de vengeance & d'horreur.
 Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
 Je suis aimé : son cœur est à moi dès l'enfance ,
 Et l'amour est le Dieu qui prendra ma défense.
 Courons vers Olimpie.

S C E N E I I.

CASSANDRE , SOSTENE , L'HIEROPHANTE
 (*sortant du Temple.*)

C A S S A N D R E.

I Nterprète du ciel ,
 Ministre de clémence en ce jour solennel ,
 J'ai de votre saint temple écarté les allarmes.
 Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes.
 J'ai respecté ces tems à la paix consacrés ,
 Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
 J'ai plus d'un droit ici , je saurai les défendre.
 Je meurs sans Olimpie , & vous devez la rendre.
 Achevons cet hymen.

L'H I E R O P H A N T E.

Elle remplit , Seigneur ,
 Des devoirs bien sacrés , & bien chers à son cœur.

C A S S A N D R E.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
 Qui doit m'offrir ma femme , & bénir ma tendresse ?

L' H I E R O P H A N T E :

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

C A S S A N D R E.

Notre malheur ! — Hélas ! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L' H I E R O P H A N T E.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

C A S S A N D R E.

Comment ! que dites-vous ?.. Eh ! que peut-elle craindre ?

L' H I E R O P H A N T E (*s'en allant.*)

Vous l'apprendrez trop tôt.

C A S S A N D R E.

Non, demeurez. Eh quoi !

Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L' H I E R O P H A N T E.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites :
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains, que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures :
Au Dieu que nous servons, nous levons des mains pures.
Les débats des grands Rois prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les apaiser ;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières. —
Pour vous, pour Olimpie, & pour d'autres, Seigneur, !
Je vais des immortels implorer la faveur.

C A S S

CASSANDRE.

Olimpie!...

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(Il sort, & le temple s'ouvre.)

SCÈNE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

ELle tremble, ô Ciel! & je frémis! —
Quoi! vous baïffez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, & l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE *(se jettant dans les bras de sa mère.)*

Ah! barbare! — Ah! Madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards défolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'allarmes?
Qui donc vous accompagne & vous baigne de larmes?

STATIRA

(se dévoilant, & se retournant vers Cassandre.)

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

— A ses traits, — à sa voix, —

K 3

Mon

Mon sang se glace! — où suis-je? & qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnai la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,

Grondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plutôt cette horrible prière?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups,
Toi seul as fait tomber mon trône & mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te sentis, barbare, assez peu de courage
Pour fraper une femme, & lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de son sang,
De ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
Faut-il qu'en tous les tems ta main me soit funeste?
N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais séparée,
Respecte au moins l'asyle où je suis enterrée.
Ne vien point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux sacrés, persécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.

Je

Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
 Et si je m'excusais sur l'horreur des combats ,
 Si je vous aprenais que ma main fut trompée
 Quand des jours d'un héros la trame fut coupée ,
 Que je servais mon père en m'armant contre vous ;
 Je ne fléchirais point votre juste courroux.
 Rien ne peut m'excuser. — Je pourrais dire encore
 Que je sauvai ce sang que ma tendresse adore ,
 Que je mets à vos pieds mon sceptre , & mes états.
 Tout est affreux pour vous ! — Vous ne m'écoutez pas !
 Ma main m'arracherait ma malheureuse vie
 Moins pleine de forfaits que de remords punie ,
 Si votre propre sang , l'objet de tant d'amour ,
 Malgré lui , malgré moi ne m'attachait au jour.
 Avec un saint respect j'élevai votre fille ;
 Je lui tins lieu quinze ans de père & de famille ;
 Elle a mes vœux , mon cœur : & peut-être les dieux
 Ne nous ont rassemblés dans ces augustes lieux
 Que pour y réparer , par un saint hyménée ,
 L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen ! — O mon sang ! tu recevrais la foi ,
 De qui ? de l'assassin d'Alexandre & de moi !

OLIMPIE.

Non — ma mère , éteignez ces flambeaux effroyables ,
 Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables ;
 Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
 Des nœuds , des tristes nœuds qui devaient nous unir.
 Je préfère (& ce choix n'a rien qui vous étonne)
 La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.

Je n'ai point balancé ; laissez-moi dans vos bras
 Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
 Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
 Pardonnez , acceptez mon juste sacrifice.
 Séparez , s'il se peut , mon cœur de ses forfaits.
 Empêchez moi sur-tout de le revoir jamais.

S T A T I R A .

Je reconnais ma fille , & suis moins malheureuse.
 Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse.
 Je renais. — Ah ! grands dieux ! vouliez-vous que ma main
 Présentât Olimpie à ce monstre inhumain ?
 Qu'exigiez-vous de moi ? quel affreux ministère ,
 Et pour votre prêtresse , hélas ! & pour sa mère !
 Vous en avez pitié , vous ne prétendiez pas
 M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.
 — Cruel ! n'insulte plus & l'autel , & le trône.
 Tu fouillas de mon sang les murs de Babilone ;
 J'aimerais mieux encor une seconde fois
 Voir ce sang répandu par l'assassin des Rois ,
 Que de voir mon sujet , mon ennemi — Cassandre ,
 Aimer insolemment la fille d'Alexandre.

C A S S A N D R E .

Je me condamne encor avec plus de rigueur.
 Mais j'aime , mais cédez à l'amour en fureur.
 Olimpie est à moi ; je fais quel fut son père ;
 Je suis Roi comme lui , j'en ai le caractère ,
 J'en ai les droits , la force , elle est ma femme enfin.
 Rien ne peut séparer mon sort & son destin.
 Ni les frayeurs , ni vous , ni les dieux , ni mes crimes ;
 Rien ne rompra jamais des nœuds si légitimes.

Le

Le ciel de mes remords ne s'est point détourné,
 Et puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
 Mais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
 Sa main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
 Il faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
 Qui ne connaît plus qu'elle, & qui vous fait horreur.
 Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilège ;
 Si je fus meurtrier, je ferai sacrilège.
 J'enlèverai ma femme à ce temple, à vos bras,
 Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
 Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
 Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
 Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
 Et l'amour le plus tendre, & le nom le plus beau,
 Et les remords affreux d'un crime involontaire,
 Qui fléchiront du moins les mânes de son père.

(*Cassandre sort avec Sostène.*)

S C E N E I V.

S T A T I R A , O L I M P I E .

S T A T I R A .

Quel moment ! quel blasphème ! ô ciel qu'ai-je entendu !
 Ah ! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu !
 Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve ;
 Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve ;
 Ton cœur répond au mien ; tes chers embrassemens,
 Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens ;

Ils

Ils font moins douloureux , puisque tu les partages.
 Ma fille est mon asyle en ces nouveaux naufrages.
 Je peux tout supporter , puisque je vois en toi
 Un cœur digne en effet d'Alexandre & de moi.

O L I M P I E .

Ah ! le ciel m'est témoin si mon ame est formée
 Pour imiter la vôtre , & pour être animée
 Des mêmes sentimens , & des mêmes vertus.
 O veuve d'Alexandre ! ô sang de Darius !
 Ma mère ! — Ah ! fallait-il qu'à vos bras enlevée ,
 Par les mains de Cassandre on me vît élevée !
 Pourquoi votre assassïn prévenant mes souhaits ,
 A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits ?
 Que sa cruelle main ne m'a-t-elle oprimée !
 Bienfaits trop dangereux ! Pourquoi m'a-t-il aimée ?

S T A T I R A .

Ciel ! qui vois-je paraître en ces lieux retirés ?
 Antigone lui-même !

S C E N E V .

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

A N T I G O N E .

O Reine , demeurez.

Vous voyez un des Rois formés par Alexandre ;
 Qui respecte sa veuve , & qui vient la défendre.
 Vous pourriez remonter , du pied de cet autel ,

Au

Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
 Y mettre votre fille, & prendre au moins vengeance
 Du ravisseur altier qui tous trois nous offense.
 Votre sort est connu, tous les cœurs sont à vous ;
 Ils sont las des tyrans que votre auguste époux
 Laisa par son trépas maîtres de son empire ;
 Pour ce grand changement votre nom peut suffire,
 M'avoûrez-vous ici pour votre défenseur ?

STATIRA.

Oui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
 Si vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

Je ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
 Des mains de votre fille & de tant de vertus
 Obtienne un double droit au trône de Cyrus.
 Il en est trop indigne ; & pour un tel partage
 Je n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
 Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur ;
 Je me suis présenté comme un adorateur,
 Qui des Divinités implore la clémence.
 Je me présente à vous armé de la vengeance.
 La veuve d'Alexandre oubliant sa graudeur,
 De sa famille au moins n'oublira point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône & de la vie ;
 L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
 Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
 Le seul bien que les Dieux rendaient à ma douleur ;
 Si vous la protégez, si vous vengez son père,
 Je ne vois plus en vous que mon Dieu tutélaire.

Sei-

Seigneur, sauvez ma fille au bord de mon tombeau ;
Du crime & du danger d'épouser mon bourreau.

A N T I G O N E .

Digne sang d'Alexandre , approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre , & pensez-vous comme elle ?

O L I M P I E .

Je dois haïr Cassandre.

A N T I G O N E .

Il faut donc m'accorder
Le prix , le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense.
Je crois vous mériter , foyez ma récompense.
Toute autre est un outrage , & c'est vous que je veux.
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez ; & je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras , de la Reine , & surtout de vous-même.
Prononcez ; daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

S T A T I R A .

Décidez.

O L I M P I E .

Laissez-moi reprendre mes esprits. —
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante , épouvantée ,
Du sein de l'esclavage en ce temple jettée ,
Fille de Statira , fille d'un demi-Dieu ,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu ,
De son rang , de ses biens , de son nom dépouillée ,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée ;
J'épouse un bienfaiteur , — il est un assassin.
Mon époux de ma mère a déchiré le sein.
Dans cet entassement d'horribles aventures ,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.

Que

Que puis-je vous répondre ? — Ah dans de tels momens,
(*embrassant sa mère.*)

Voyez à qui je dois mes premiers sentimens,
Voyez si les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour ;
Et si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah ! je vous répons d'elle , & le Ciel vous la donne.
La majesté peut-être , ou l'orgueil de mon trône ;
N'avait pas destiné dans mes premiers projets
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets ;
Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre.
Il nomma le plus digne , & vous le devenez.
Son trône est votre bien , quand vous le soutenez.
Que des Dieux immortels la faveur vous seconde !
Que leur main vous conduise à l'empire du monde !
Alexandre & sa veuve ensevelis tous deux ,
Lui dans la tombe , & moi dans ces murs ténébreux ;
Vous verront sans regret au trône de mes pères :
Et puissent désormais les destins moins sévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté !

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asyle , & je vais tout presser,
Pour venger Alexandre , & pour le remplacer.

(*Il sort.*)

SCÈNE

S C E N E V I.

S T A T I R A , O L I M P I E .

S T A T I R A .

MA fille , c'est par toi que je romps la barrière
 Qui me sépare ici de la nature entière ;
 Et je rentre un moment dans ce monde pervers ;
 Pour venger mon époux , ton hymen , & tes fers ;
 Dieu donnera la force à mes mains maternelles
 De briser avec toi tes chaines criminelles.
 Vien remplir ma promesse , & me faire oublier ;
 Par des sermens nouveaux , le crime du premier ;

O L I M P I E .

Hélas ! ...

S T A T I R A .

Quoi ! tu gémis !

O L I M P I E .

Cette même journée
 Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée !

S T A T I R A .

Que dis-tu ?

O L I M P I E .

Permettez , pour la première fois ;
 Que je vous fasse entendre une timide voix.
 Je vous chéris , ma mère , & je voudrais répandre
 Le sang que je reçus de vous & d'Alexandre ,
 Si j'obtenais des Dieux , en le faisant couler ,
 De prolonger vos jours ou de les consoler.

S T A T I R A

STATIRA.

O ma chère Olimpie !

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire

Que votre asyle obscur est le trône où j'aspire ?
 Vous m'y verrez soumise, & foulant à vos pieds
 Ces trônes malheureux pour vous seule oubliés.
 Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
 Veut-il que de nos mains son ennemi succombe ?
 Laissons là tous ces Rois dans l'horreur des combats,
 Se punir l'un par l'autre, & venger son trépas.
 Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
 A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes ;
 Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux ?
 Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! Eh pour qui les vois-je ici répandre ?
 Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre ?
 Est-ce elle que j'entens ?

OLIMPIE.

Ma mère...

STATIRA.

O Ciel vengeur !...

OLIMPIE.

Cassandre !...

STATIRA.

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur,
 Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame.

Fi.

Fini ce trouble affreux ; parle , dis-je.

O L I M P I E.

Ah ! Madame ;

Je fens trop de quels coups je viens de vous fraper.
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable ;
Je le fuis , — mais je l'aime.

S T A T I R A.

O parole exécration !

Dernier de mes momens , cruelle fille , hélas !
Puisque tu peux l'aimer , tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre & ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux & mon père ;
Tu m'arrachas ma fille , & ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main !

O L I M P I E.

Je me jette à vos pieds . . .

S T A T I R A.

Fille dénaturée !

Fille trop chère ! . . .

O L I M P I E.

Hélas ! de douleurs dévorée ,
Tremblante à vos genoux , je les baigne de pleurs.
Ma mère , pardonnez.

S T A T I R A.

Je pardonne , — & je meurs.

O L I M P I E.

Vivez , écoutez-moi.

S T A T I R A.

Que veux-tu ?

O L I M P I E.

OLIMPIE.

Je vous jure,
 Par les Dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
 Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
 Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
 Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aime ;
 Jugez par ma faiblesse, & par cet aveu même,
 Si ce cœur est à vous, & si vous l'emportez
 Sur mes sens éperdus que l'amour a domtés.
 Ne considérez point ma faiblesse & mon âge ;
 De mon père & de vous je me sens le courage.
 J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir ;
 Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine & chère !
 Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père !

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur : vous verrez qu'un époux,
 Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous.
 Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
 Pour me justifier prenez votre victime,
 Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah ! j'en crois tes vertus ;
 Je te plains, Olimpie, & ne t'accuse plus.
 J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
 Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
 Tu déchires mon cœur, & tu fais l'attendrir.

Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, & tu n'es point coupable.

O L I M P I E .

Qui de nous deux, ô Ciel ! est la plus misérable ?

Fin du troisième acte.



A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, HERMAS, (*dans le péristyle.*)

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit ; les saints lieux profanés
 Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
 Vos soldats près du temple occupent ce passage.
 Cassandre yvre d'amour, de douleur & de rage,
 Des Dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
 Par cet autre chemin s'avance contre vous.
 Le signal est donné : mais dans cette entreprise
 Entre Cassandre & vous le peuple se divise.

ANTIGONE (*en sortant.*)

Je le réunirai.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE,
 SOSTÈNE.

CASSANDRE (*arrêtant Antigone.*)

Demeure, indigne ami,
 Infidèle allié, détestable ennemi,
 M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne ?

A N T I G O N E .

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne ?
 La fille d'Alexandre a des droits assez grands
 Pour faire armer l'Asie, & trembler nos tyrans.
 Babilone est sa dot, & son droit est l'empire.
 Je prétens l'un & l'autre ; & je veux bien te dire
 Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
 N'en imposeront pas aux yeux des nations.
 Ne croi pas qu'à présent l'amitié confidère,
 Si tu fus innocent de la mort de son père.
 L'opinion fait tout ; elle t'a condamné.
 Aux faiblesses d'amour ton cœur abandonné,
 Séduisait Olimpie en cachant sa naissance.
 Tu crus ensevelir dans l'éternel silence
 Ce funeste secret dont je suis informé.
 Ce n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
 Ses yeux s'ouvrent enfin ; c'en est fait ; & Cassandre
 N'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
 De quoi t'es-tu flatté ? pensais-tu que ses droits
 T'éléveraient un jour au rang de Roi des Rois ? —
 Je peux de Statira prendre ici la défense.
 Mais veux-tu conserver notre antique alliance ?
 Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats ?
 Me revoir ton ami ? t'appuier de mon bras ? ...

C A S S A N D R E .

Eh bien ?

A N T I G O N E .

Cède Olimpie, & rien ne nous sépare.
 Je périrai pour toi ; sinon, je te déclare
 Que je suis le plus grand de tous tes ennemis.
 Commai tes intérêts, pèse-les ; & choisis.

CAS

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, & je venais te faire
 Une offre différente, & qui pourra te plaire.
 Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
 J'ai craint le Ciel du moins : tu ris de sa justice,
 Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
 Tu n'en jouiras pas, traître....

ANTIGONE.

Que prétens-tu ?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il est quelque vertu,
 N'employons pas les mains du soldat mercenaire ;
 Pour assouvir ta rage & servir ma colère.
 Qu'a de commun le peuple avec nos factions ?
 Est-ce à lui de mourir pour nos divisions ?
 C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
 De braver mon courage, ainsi que ma disgrâce.
 Je ne fus pas admis au commerce des Dieux,
 Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux ;
 C'est un crime nouveau : c'est toi qui le prépares.
 Va, nous étions formés pour être des barbares.
 Marchons ; vien décider de ton sort & du mien,
 T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie : & sois sûr qu'Olimpie
 Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(Ils mettent l'épée à la main.)

S C E N E I I I .

CASSANDRE, ANTIGONE,
HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les prêtres & les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre & Antigone, & les désarment.*

L'HIEROPHANTE.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le Dieu qui vous parle, & ses solemnités.
Prêtres, initiés, peuple, qu'on les sépare.
Bannissez du lieu saint la discorde barbare.
Expiez vos forfaits. — Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant ! vous Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste ; & j'atteste
Les mânes d'Alexandre & le courroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras ;
Et que cet hyménée illégitime, impie,
Est la honte d'Ephèse, & l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,

Ren-

Rendez-vous à la loi , respectez sa justice ;
 Elle est commune à tous , il faut qu'on l'accomplisse.
 La cabane du pauvre , & le trône des Rois
 Également soumis entendent cette voix ;
 Elle aide la faiblesse , elle est le frein du crime ,
 Et délie à l'autel l'innocente victime.
 Si l'époux , quel qu'il soit , & quel que soit son rang ;
 Des parens de sa femme a répandu le sang ,
 Fût-il purifié dans nos sacrés mystères ,
 Par le feu de Vesta , par les eaux salutaires ,
 Et par le repentir plus nécessaire qu'eux ,
 Son épouse en un jour peut former d'autres nœuds.
 Elle le peut sans honte , à moins que sa clémence
 A l'exemple des Dieux ne pardonne l'offense.
 Statira vit encor , & vous devez penser
 Que du sort de sa fille elle peut disposer.
 Respectez les malheurs & les droits d'une mère ;
 Les loix des nations , le sacré caractère
 Que la nature donne , & que rien n'affaiblit.
 A son auguste voix Olimpie obéit.
 Qu'osiez-vous attenter , quand c'est à vous d'attendre
 Les arrêts de la veuve , & du sang d'Alexandre ?

(Il sort avec sa suite.)

ANTIGONE.

C'est assez , j'y souscris , Pontife , elle est à moi.

(Antigone sort avec Hermas.)



S C E N E I V.

CASSANDRE, SOSTENE (*dans le péristyle.*)

CASSANDRE.

Elle n'y fera pas, cœur barbare & sans foi.
 Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asyle,
 A l'espoir insolent de ce coupable habile,
 Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
 Et tranquille & serein vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise
 Et des loix qu'il viole, & des Dieux qu'il méprise.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux Dieux que j'ai servis,
 Et par qui déformais tous mes soins sont trahis,
 J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
 Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
 A passer en un jour à cet autel fatal
 De la main de Cassandre à la main d'un rival!
 Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure.
 Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille & plus pure
 Mon ame à cet espoir osait s'abandonner;
 Tu m'ôtes, Olimpie, est-ce là pardonner.

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point: ce cœur docile & tendre,
 Si soumis à vos loix, si content de se rendre,
 Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
 Le cœur ne connaît point un si prompt changement.

Elle

Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
 Vos coups dans les combats portés à l'avanture
 Ont versé, je l'avoie, un sang bien précieux.
 C'est un malheur pour vous que permirent les Dieux.
 Vous n'avez point trempé dans la mort de son père.
 Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère.
 Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaise mes tourmens,
 Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
 D'une voix trop terrible ici se font entendre.
 Sostène, elle est leur fille; elle a le droit affreux
 De haïr sans retour un époux malheureux.
 Je sens qu'elle m'abhorre, & moi je la préfère
 Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
 Ces expiations, ces mystères cachés,
 Indifférens aux Rois, & par moi recherchés,
 Elle en était l'objet; mon ame criminelle,
 Ne s'approchait des Dieux que pour s'approcher d'elle.

(apercevant *Olimpie.*)

SOSTÈNE.

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
 Elle embrasse un autel, & le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est tems qu'on l'enlève.
 Va, cours, que tout soit prêt.

(*Sostène sort.*)



SCÈNE

S C E N E V.

CASSANDRE , OLIMPIE (*courbée sur l'autel
sans voir Cassandre.*)

O L I M P I E .

Que mon cœur se soulève !
Qu'il est desespéré ! — qu'il se condamne ! — Hélas !
(*apercevant Cassandre.*)

Que vois-je !

C A S S A N D R E .

Votre époux.

O L I M P I E .

Non, vous ne l'êtes pas.

Non, Cassandre — jamais ne prétendez à l'être.

C A S S A N D R E .

Eh bien, j'en suis indigne, & je dois me connaître.
Je fais tous les forfaits que mon sort inhumain
Pour nous perdre tous deux a commis par ma main.
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure.
Ma présence est un crime, & ma flamme une injure. —
Mais, daignez me répondre. — Ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

O L I M P I E .

Pourquoi les conserver ?

C A S S A N D R E .

Au sortir de l'enfance,
Ai-je assez respecté votre aimable innocence ?
Vous ai-je idolâtrée ?

O L I M P I E .

OLIMPIE.

Ah ! c'est là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes sermens vos sermens solennels !

OLIMPIE.

Hélas ! il est trop vrai ! — Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste !

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie !

OLIMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur,

Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse ;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse ;
C'est un forfait de plus. — Fui-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare & d'un traître ;
Et si pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux,

D'Antigone & de toi je rejette les vœux.
Après que cette main lâchement abusée,
S'est pû joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur,
J'ai l'hymen, & le monde, & la vie en horreur.

Maî-

Maîtresse de mon choix , sans que je délibère ,
 Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère ;
 Je choisis cet asyle , où Dieu doit posséder
 Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
 J'embrasse les autels , & déteste ton trône ,
 Et tous ceux de l'Asie , — & surtout d'Antigone.
 Va-t-en , ne me voi plus. — Va , laisse-moi pleurer
 L'amour que j'ai promis , & qu'il faut abhorrer.

C A S S A N D R E .

Eh bien de mon rival si l'amour vous offense ,
 Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance
 Et quand votre vertu rejette un autre époux
 Ce refus est ma grace ; & je me crois à vous
 Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître ,
 Vous êtes , vous ferez la moitié de mon être ,
 Moitié chère & sacrée , & de qui les vertus
 Ont arrêté sur moi les foudres suspendus ,
 Ont gardé sur mon cœur un empire suprême ,
 Et devraient defarmer votre mère elle-même.

O L I M P I E .

Ma mère ! — Quoi ! ta bouche a prononcé son nom.
 Ah ! si le repentir , si la compassion ,
 Si ton amour au moins peut fléchir ton audace ,
 Fui les lieux qu'elle habite , & l'autel que j'embrasse ,
 Laisse-moi.

C A S S A N D R E .

Non , sans vous je n'en saurais sortir.
 A me fuivre à l'instant vous devez consentir.

(Il la prend par la main.)

Chère épouse , venez.

O L I M P I E .

OLIMPIE (*la retirant avec transport.*)

Traite-moi donc comme elle ;

Frape une informée à son devoir fidelle ;

Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain,

Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main,

Frape, dis-je.

CASSANDRE.

Ah ! trop loin vous portez la vengeance ;

J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.

Le ciel fait faire grace, & vous savez punir ;

Mais c'est trop être ingrate, & c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est-elle juste, & l'as-tu méritée ? —

Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,

Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,

N'eût frapé que moi seule, & versé que mon sang,

Je te pardonnerais, je t'aimerais, — barbare.

Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.

Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,

Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,

Vous me suivrez. — Il faut que mon sort s'accomplisse.

Laissez-moi mon amour, du moins pour mon suplice.

Ce suplice est sans terme, & j'en jure par vous.

Haïsez, punissez, mais suivez votre époux.



SCÈNE

S C E N E V I.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTÈNE.

S O S T È N E.

Paraîssez, ou bientôt Antigone l'emporte.
 Il parle à vos guerriers, il assiège la porte.
 Il séduit vos amis près du temple assemblés.
 Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés.
 Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
 Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
 Venez.

C A S S A N D R E.

A mon rival ainsi vous m'immolez !
 Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

O L I M P I E.

Moi ! vouloir ton trépas ! — Va, j'en suis incapable. —
 Vi loin de moi.

C A S S A N D R E.

Sans vous le jour m'est exécration,
 Et s'il m'est conservé, je revole en ces lieux ;
 Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.
 (*Il sort avec Sostène.*)

S C E N E V I I.

O L I M P I E (*seule.*)

MAlheureuse ! — Et c'est lui qui cause mes allarmes ! —
 Ah ! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes ?

Faut-

Faut-il tant de combats pour remplir son devoir ?
 Vous aurez sur mon ame un absolu pouvoir,
 O sang dont je naquis, ô voix de la nature !
 Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
 De vous sacrifier mes plus chers sentimens. —
 Sur cet autel, hélas ! j'ai fait d'autres sermens. —
 Dieux ! vous les receviez ; ô Dieux, votre clémence
 A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
 Vous avez tout changé, — mais changez donc mon cœur ;
 Donnez-lui la vertu conforme à son malheur. —
 Ayez quelque pitié d'une ame déchirée,
 Qui périt infidèle, ou meurt dénaturée.
 Hélas ! j'étais heureuse en mon obscurité,
 Dans l'oubli des humains, dans la captivité,
 Sans parens, sans état, à moi-même inconnue. —
 Le grand nom que je porte, est ce qui m'a perdue.
 J'en serai digne au moins. — Cassandre, il faut te fuir,
 Il faut t'abandonner ; — mais comment te haïr ? —
 Que peut donc sur soi-même une faible mortelle ?
 Je déchire en pleurant ma blessure cruelle :
 Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
 Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

S C E N E V I I I.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE,
 Prêtres, Prêtresses.

O L I M P I E.

Pontife, où courez-vous ? Protégez ma faiblesse.

Vous

Vous tremblez! — Vous pleurez! —

L' H I E R O P H A N T E .

Malheureuse princesse!

Je pleure votre état.

O L I M P I E .

Ah! foyez-en l'apui.

L' H I E R O P H A N T E .

Réfignez-vous au Ciel, vous n'avez plus que lui.

O L I M P I E .

Hélas! que dites-vous?

L' H I E R O P H A N T E .

O fille auguste & chère!

La veuve d'Alexandre....

O L I M P I E .

Ah! justes dieux! — ma mère!

Eh bien?...

L' H I E R O P H A N T E .

Tout est perdu. Les deux Rois furieux,
Foulant aux pieds les loix, armés contre les Dieux,
Jusques dans les parvis de l'enceinte sacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le sang, déjà le fer en main,
Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos loix qu'il oublie, & nos Dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, & s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à la fois & du temple & de vous.
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le Ciel irrité
Vous fit puiser la vie & la calamité.

O L I M P I E .

OLIMPIE *tomnant entre les bras d'une prêtresse.*

Je meurs.—Soutenez-moi:—marchons.—Vit-elle encore?

L'HIEROPHANTE.

Cassandre est à ses pieds ; il gémit , il l'implore ;
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes maïs qui raniment ses jours.
Il s'écrie , il s'accuse , il jette au loin ses armes.

OLIMPIE *se relevant.*

Cassandre à ses genoux !

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.

A ses cris , à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux ,
Qui lui vient arracher les restes de sa vie ,
Par cette main funeste en tout tems poursuivie.
Faible , & se soulevant par un dernier effort ,
Elle tombe , elle touche au moment de la mort.
Elle abhorre à la fois Cassandre & la lumière ,
Et levant à regret sa débile paupière ,
Allez , m'a-t-elle dit , ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané ,
Consolez Olimpie : elle m'aime , & j'ordonne
Que pour venger sa mère , elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle.—Exaucez-moi, grands Dieux !
Venez , guidez mes pas ; venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage ; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin , Seigneur , — & j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E .

ANTIGONE, HERMAS (*dans le péristyle.*)

H E R M A S .

LA pitié doit parler , & la vengeance est vaine.
 Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
 Fuyez ce lieu funeste. Olimpie aujourd'hui ,
 Seigneur , fera perdue , & pour vous , & pour lui.

A N T I G O N E .

Quoi ! Statira n'est plus !

H E R M A S .

C'est le sort de Cassandre ,
 D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre.
 Statira succombant au poids de sa douleur ,
 Dans les bras de sa fille expire avec horreur.
 La sensible Olimpie à ses pieds étendue ,
 Semble exhaler son ame à peine retenue.
 Les ministres des Dieux , les prêtresses en pleurs ,
 En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
 Cassandre épouvanté sent toutes atteintes.
 Le temple retentit de sanglots & de plaintes.
 On prépare un bucher , & ces vains ornemens ,
 Qui rappellent la mort au regard des vivans.
 On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
 Habitera l'asyle où s'enfermait sa mère ;
 Qu'au monde , à l'hyménée arrachant ses beaux jours ,

Elle

Elle consacre aux Dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille , sa mère , & jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non , non , de son devoir elle suivra les loix.
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits.
Statira me la donne : & ses ordres suprêmes
Au moment du trépas sont les loix des Dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre , & sa funeste ardeur ,
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur , le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer , j'ai promis son trépas.
Je tiendrai ma parole , & tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Méleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre ;
Aux flammes du bucher , à cette auguste cendre ?
Frapés d'un saint respect , sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur , & ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non , je ne puis troubler la pompe funéraire ;
J'en ai fait le ferment , Cassandre la révere :
Je sais qu'il est des loix qu'il me faut respecter ,
Que pour gagner le peuple , il le faut imiter.
Vengeur de Statira , protecteur d'Olimpie ,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur ; & mes coups différés

En auront plus de force & sont plus assurés.

(*Le temple s'ouvre.*)

S C E N E I I.

ANTIGONE , HERMAS , L'HIEROPHANTE ,
Prêtres , *s'avançant lentement.* OLIMPIE *soutenuë*
par les Prêtresses ; elle est en deuil.

H E R M A S.

O N amène Olimpie à peine respirante.
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas.
Les prêtresses des Dieux la tiennent dans leurs bras.

A N T I G O N E.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche ,
(*à Olimpie.*)

Je veux bien l'avouer.—Permettez que ma bouche ;
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs ,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère ,
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire.
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction.
Contre ses attentats foyez en assurance.

O L I M P I E.

Ah ! Seigneur, parlez moins de meurtre & de vengeance ;
Elle a vécu . . . je meurs au reste des humains.

A N T I G O N E.

Je déplore sa perte autant que je vous plains.

Je

Je pourrais rappeler sa volonté sacrée ,
 Si chère à mon espoir , & par vous révérée :
 Mais je fais ce qu'on doit , dans ce premier moment ,
 A son ombre , à sa fille , à votre accablement.
 Consultez-vous , Madame , & gardez sa promesse.
 (Il sort avec Hermas.)

SCÈNE III.

OLIMPIE , L'HIEROPHANTE , Prêtres ;
 Prêtresses.

OLIMPIE.

Vous , qui compatissez à l'horreur qui me presse ,
 Vous , ministre d'un Dieu de paix & de douceur ,
 Des cœurs infortunés le seul consolateur ,
 Ne puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
 Aux autels arrosés des larmes de ma mère ?
 Auriez-vous bien , Seigneur , assez de dureté
 Pour fermer cet asyle à ma calamité ?
 Du sang de tant de Rois c'est l'unique héritage ;
 Ne me l'enviez pas ; laissez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos destins , mais que puis-je pour vous ?
 Votre mère en mourant a nommé votre époux.
 Vous avez entendu sa volonté dernière ,
 Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière ;
 Et si vous résistez à sa mourante voix ,
 Cassandre est votre maître ; il rentre en tous ses droits.

O L I M P I E .

J'ai juré , je l'avoue , à Statira mourante ,
De détourner ma main de cette main sanglante ,
Je garde mes fermens.

L' H I E R O P H A N T E .

Libre encor dans ces lieux ,
Votre main ne dépend que de vous & des Dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez , Olimpie ,
Ordonner maintenant du fort de votre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les buchers des morts , & les flambeaux d'amour.
Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire ,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir , dans ces extrémités ,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous forcez.

O L I M P I E .

Seigneur , je vous l'ai dit ; cet hymen , & tout autre ,
Est horrible à mon cœur , & doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés ;
J'abandonne un époux , — c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen & l'amour & le trône.

L' H I E R O P H A N T E .

Il faut suivre Cassandre ou choisir Antigone ,
Ces deux rivaux armés , si fiers & si jaloux ,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous prévienerez d'un mot le trouble & le carnage ,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image ,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort , ce bucher , ces autels ,
Et ces derniers devoirs , & ces honneurs suprêmes ;

Qui

Qui les font pour un tems rentrer tous en eux-mêmes.
 La piété se lasse , & surtout chez les grands.
 J'ai du sang avec peine arrêté les torrens.
 Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse.
 Décidez-vous , Princesse , & le peuple s'apaise.
 Ce peuple qui toujours est du parti des loix ,
 Quand vous aurez parlé , soutiendra votre choix.
 Sinon , le fer en main , dans ce temple , à ma vuë ,
 Cassandre en réclamant la foi qu'il a reçüë ,
 D'un bien qu'il possédait , a droit de s'emparer ,
 Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

O L I M P I E.

Il suffit ; je conçois vos raisons & vos craintes.
 Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
 Je subis mon destin ; vous voyez sa rigueur. —
 Il me faut faire un choix , — il est fait dans mon cœur ;
 Je suis déterminée.

L' H I E R O P H A N T E.

Ainsi donc d'Antigone
 Vous acceptez les vœux , & la main qu'il vous donne ?

O L I M P I E.

Seigneur , quoi qu'il en soit , peut-être ce moment
 N'est point fait pour conclure un tel engagement.
 Vous-même l'avouez ; & cette heure dernière ,
 Où ma mère a vécu , doit m'occuper entière. —
 Au bucher qui l'attend vous allez la porter ?

L' H I E R O P H A N T E.

De ces tristes devoirs il faut nous acquitter.
 Une urne contiendra sa dépouille mortelle ;
 Vous la recueillerez.

O L I M P I E .

Sa fille criminelle

A causé son trépas. — Cette fille du moins
A ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L' H I E R O P H A N T E .

Je vais tout préparer.

O L I M P I E .

Par vos loix que j'ignore ,

Sur ce lit embrasé puis-je la voir encore ?
Du funèbre appareil pourai-je m'approcher ?
Pourai-je de mes pleurs arroser son bucher ?

L' H I E R O P H A N T E .

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; & ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Présentez des parfums , vos voiles , vos cheveux ,
Et des libations la triste & pure offrande.

(Les prêtresses placent tout cela sur un autel.)

O L I M P I E (à l'Hiérophante.)

C'est l'unique faveur que sa fille demande. —

(à la prêtresse inférieure.)

— Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort ,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort ;
Va , revien m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée.
Que mes derniers devoirs , puisqu'ils me sont permis ,
Satisfassent son ombre , — il le faut.

L A P R E T R E S S E .

J'obéis.

(Elle sort.)

O L I M

OLIMPIE (à l'Hiérophante.)

Allez donc ; élevez cette pile fatale ;
 Préparez les cyprès , & l'urne sépulcrale ;
 Faites venir ici ces deux rivaux cruels ;
 Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
 A l'aspect de ma mère , aux yeux de ces prêtresses ,
 Témoins de mes malheurs , témoins de mes promesses.
 Mes sentimens , mon choix , vont être déclarés.
 Vous les plaindrez peut-être , & les aprouverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse.
 Vous n'avez que ce jour , il fuit , & le tems presse.
 (Il sort avec les prêtres.)

SCÈNE IV.

OLIMPIE *sur le devant* , les Prêtresses *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O Toi , qui dans mon cœur à ce choix résolu ,
 Usurpas à ma honte un pouvoir absolu ,
 Qui triomphes encor de Statira mourante ,
 D'Alexandre au tombeau , de leur fille tremblante ;
 De la terre & des cieux contre toi conjurés ,
 Règne , amant malheureux , sur mes sens déchirés.
 Si tu m'aimes hélas ! si j'ose encor le croire ,
 Va , tu payeras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE

S C E N E V.

O L I M P I E , C A S S A N D R E ,

les Prêtresses.

C A S S A N D R E .

EH bien , je viens remplir mon devoir & vos vœux.
 Mon sang doit arroser ce bucher malheureux.
 Acceptez mou trépas , c'est ma seule espérance ;
 Que ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

O L I M P I E .

Cassandre !

C A S S A N D R E .

Objet sacré , chère épouse ! ..

O L I M P I E .

Ah cruel !

C A S S A N D R E .

Il n'est plus de pardon pour ce grand criminel.
 Esclave infortuné du destin qui me guide ,
 Mon sort en tous les tems est d'être parricide.

(Il se jette à genoux)

Mais je suis ton époux , mais malgré ses forfaits ,
 Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
 Respecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteste.
 Dans l'univers entier Cassandre seul te reste.
 La mort est le seul Dieu qui peut nous séparer.
 Je veux en périssant te voir & t'adorer.
 Venge-toi , puni-moi : mais ne fais point parjure.
 Va , l'hymen est encor plus saint que la nature.

O L I M -

OLIMPIE.

Levez-vous , & cessez de profaner du moins
 Cette cendre fatale & mes funèbres soins.
 Quand sur l'affreux bucher dont les flammes s'allument ,
 De ma mère en ces lieux les membres se consomment ,
 Ne fouillez pas ces dons que je dois présenter ;
 N'approchez pas , Cassandre , & fachez m'écouter.

S C E N E VI.

OLIMPIE , CASSANDRE ,
 ANTIGONE , Prêtresses.

ANTIGONE.

ENfin , votre vertu ne peut plus s'en défendre.
 Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
 J'ai respecté les morts , & ce jour de terreur.
 Vous en pouvez juger , puisque mon bras vengeur
 N'a point encor de sang inondé cet asyle ,
 Puisqu'un moment encor à vos ordres docile ,
 Je vous prends en ces lieux pour son juge & le mien.
 Prononcez votre arrêt , & ne redoutez rien.
 On vous verra , Madame , & du moins je l'espère ,
 Distinguer l'affassin du vengeur d'une mère.
 La nature a des droits. Statira dans les cieux
 A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
 Vous êtes dans ce temple encor ensevelie ;
 Mais la terre & le Ciel observent Olimpie.
 Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE

O L I M P I E .

J'y consens : mais je veux que vous me respectiez.
 Vous voyez ces apprêts , ces dons que je dois faire
 A nos Dieux infernaux , aux mânes d'une mère ;
 Vous choisiffez ce tems , impétueux rivaux ,
 Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !
 Jurez-moi seulement , soldats du Roi mon père ,
 Rois après son trépas , que si je vous suis chère ,
 Dans ce moment du moins , reconnaissant mes loix ,
 Vous ne troubleriez point mes devoirs & mon choix.

C A S S A N D R E .

Je le dois , je le jure , & vous devez connaître
 Combien je vous respecte & dédaigne ce traître.

A N T I G O N E .

Oui , je le jure aussi , bien sûr que votre cœur
 Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
 Prononcez , j'y souscris.

O L I M P I E .

Songez , quoi qu'il en coûte ,
 Vous-même l'avez dit , qu'Alexandre m'écoute.

A N T I G O N E .

Décidez devant lui.

C A S S A N D R E .

J'attends vos volontés.

O L I M P I E .

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez ,
 Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
 Quelque choix que je fasse , il doit m'être funeste.
 Vous sentez tout l'excès de ma calamité.
 Apprenez plus , sachez que je l'ai mérité.

J'ai

J'ai trahi mes parens , quand j'ai pû les connaître ;
 J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître.
 Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi ,
 Elle est morte en mes bras , elle est morte pour moi ;
 Elle a dit à sa fille , à ses pieds désolée ,
 Epousez Antigone , & je meurs consolée.
 Alors elle agonise ; & moi pour l'achever ,
 Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver !
 Outrager votre mère , & trahir la nature !

OLIMPIE.

A ses mânes , à vous , je ne fais point d'injure ;
 Je rends justice à tous , & je la rends à moi. —
 Cassandre , devant lui je vous donnai ma foi ;
 Voyez si nos lieux ont été légitimes ;
 Je vous laisse en juger : vous connaissez vos crimes ;
 Il serait superflu de vous les reprocher ;
 Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher !
 Je ne peux adoucir cette horreur qui vous presse !

OLIMPIE.

Je vais vous éclaircir : gardez votre promesse.

(Le temple s'ouvre ; on voit le bucher enflammé.)



SCÈNE

S C E N E D E R N I E R E .

O L I M P I E , C A S S A N D R E , A N T I G O N E ,
L'HIEROPHANTE , Prêtres , Prêtresses.

LA PRÉTESSE inférieure.
P Rinceffe , il en est tems.

O L I M P I E (à Cassandre.)

Voi ce spectacle affreux !
Cassandre , en ce moment plain-toi si tu le peux.
Contemple ce bucher , contemple cette cendre.
Souvien-toi de mes fers , souvien-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve , parle , & di ce que je dois.

C A S S A N D R E .

M'immoler.

O L I M P I E .

Ton arrêt est dicté par ta voix. —
Attends ici le mien. (*) Vous , mânes de ma mère ,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire ,
Vous qu'un juste courroux doit encor animer ,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père & de vous ils sont dignes peut-être. —
Toi , l'époux d'Olimpie ; & qui ne dus pas l'être ,
Toi , qui me conservas par un cruel secours ,
Toi , par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours ,
Toi ,

(*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bucher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Toi, qui m'as tant chérie & pour qui ma faiblesse
 Du plus fatal amour a senti la tendresse,
 Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis ; —
 Apren — que je t'adore — & que je m'en puis.
 Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(Elle se frappe , & se jette dans le bucher.)

T O U S E N S E M B L E. (*)

Ciel !

C A S S A N D R E (courant au bucher.)

Olimpie !

L E S P R E T R E S.

O Ciel !

A N T I G O N E.

O fureur inouïe !

C A S S A N D R E.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.

(Retenant dans le péristyle.)

En est-ce assez, grands Dieux ! — Mes exécrables mains

Ont fait périr mon Roi, sa veuve & mon épouse ! —

Antigone, ton ame est-elle encor jalouse ?

Insensible témoin de cette horrible mort,

Enviras-tu toujours la douceur de mon sort ?

De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,

Partage-la, croi-moi, pren ce fer, & m'imité.

(Il se tue.)

L' H I E R O P H A N T E.

Arrêtez ! — O saint temple ! ô Dieu juste & vengeur !

Dans

(*) L'Hierophante, les prêtres, & les prêtresses témoignent leur étonnement & leur consternation.

Dans quel palais profane a-t-on vû plus d'horreur !

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre & sa famille entière,
 Successeurs, assassins, tout est cendre & poussière.
 Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
 Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous ?
 Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olimpie ?
 A quoi réservez-vous ma déplorable vie ?

Fin du cinquième & dernier acte.



REMAR,



REMARQUES

A L'OCCASION
D'OLIMPIE.

A C T E I.

S C E N E I.

Sostène, on va finir ces mystères terribles.

Ces mystères & ces expiations sont de la plus haute antiquité, & commençoient alors à devenir communs chez les Grecs. Philippe père d'Alexandre, se fit initier aux mystères de la Samothrace avec la jeune Olimpie qu'il épousa depuis. C'est ce qu'on trouve dans Plutarque au commencement de la vie d'Alexandre, & c'est ce qui peut servir à fonder l'initiation de Cassandre & d'Olimpie.

Théâtre. Tom. V.

N II

Il est difficile de savoir chez quelle nation on inventa ces mystères. On les trouve établis chez les Perses, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établissement plus sage. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les législateurs qui établirent les mystères & les expiations, voulurent également empêcher les coupables repentans de se livrer au desespoir, & de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était partout le fondement de ces cérémonies religieuses. Soit que la doctrine de la métempsychose fût admise, soit qu'on reçût celle de la réunion de l'esprit humain à l'esprit universel; soit que l'on crût, comme en Egypte; que l'ame ferait un jour rejointe à son propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines & des récompenses après la mort était universelle chez toutes les nations policées.

Il est vrai que les Juifs ne connurent point ces mystères, quoiqu'ils eussent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raison en est que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine Egyptienne, & n'était pas celui de la doctrine Mosaique. Le peuple grossier des Juifs, auquel Dieu daignait se proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une seule formule de prière générale établie par ses loix. On ne trouve ni dans le *Deuteronomie*, ni dans le *Lévitique*,
qui

qui sont les seules loix des Juifs, ni prière, ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines, ni récompenses après la mort. C'est ce qui les distinguait des autres peuples; & c'est ce qui prouve la divinité de la mission de *Moyse*, selon le sentiment de Monsieur *Warburton*, Evêque de Worcester. Ce prélat prétend que Dieu daignant gouverner lui-même le peuple Juif, & le récompensant ou le punissant par des bénédictions, ou des peines temporelles, ne devait pas lui proposer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voisins de ce peuple.

Les Juifs furent donc presque les seuls dans l'antiquité, chez qui les mystères furent inconnus. *Zoroastre* les avait apportés en Perse, *Orphée* en Thrace, *Osiris* en Egypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chipre, *Erectée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés sur la créance d'une vie avenir, & sur celle d'un seul Dieu. C'est surtout ce dogme de l'unité de l'Être suprême qui fit donner partout le nom de *Mystères* à ces cérémonies sacrées. On laissait le peuple adorer des Dieux secondaires, des petits Dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus Deorum*, c'est-à-dire les âmes des héros que l'on croyait participantes de la divinité, & des êtres mitoyens entre Dieu & nous. Dans toutes les célébrations des mystères en Grèce, soit à Eleusis, soit à Thèbes, soit dans la Samothrace, ou dans les autres Iles, on chantait l'hymne d'Orphée;

Marchez dans la voye de la justice, contem-

plez le seul maître du monde, le *Démiurgos*. Il est unique, il existe seul par lui-même; tous les autres êtres ne sont que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, & il voit au fond de nos cœurs.

Dans presque toutes les célébrations de ces mystères, on représentait sur une espèce de théâtre, une nuit à peine éclairée, & des hommes à moitié nus, errans dans ces ténèbres, poussans des gémissemens & des plaintes, & levans les mains au ciel. Ensuite venait la lumière, & l'on voyait le *Démiurgos* qui représentait le maître, & le fabricant du monde, consolant les mortels, & les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes, les confessaient à l'Hierophante, & juraient devant Dieu de n'en plus commettre. On les apellait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *Initiatus*, *Initié*, celui qui commence une nouvelle vie, & qui entre en communication avec les Dieux, c'est-à-dire, avec les héros, & les demi-Dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfaits d'être admis après leur mort auprès de l'Être suprême.

Ce sont là les particularités principales qu'on peut recueillir des anciens mystères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Eusèbe*, *Strabon* & d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations: le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron* après avoir assassiné sa mère, ayant voyagé en Grèce, n'osa assister

aux mystères d'Eleusine. *Zozime* prétend que *Constantin*, après avoir fait mourir sa femme, son fils, son beau-père, & son neveu, ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admit à la participation des mystères.

On pourrait remarquer ici que *Cassandre* est précisément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'est point coupable de l'empoisonnement d'*Alexandre* ; il n'a répandu le sang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuse d'un combat, & en défendant son père. Ses remords sont plutôt d'une ame sensible, & née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleste.

S C E N E II.

Il était un grand homme. (ALEXANDRE.)

IL est bon d'oposer ici le jugement de *Plutarque* sur *Alexandre*, à tous les paradoxes, & aux lieux communs qu'il a plû à *Juvénal* & à ses imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque* dans sa belle comparaison d'*Alexandre* & de *César*, dit que le héros de la *Macédoine* semblait né pour le bonheur du monde, & le héros *Romain* pour sa ruine. En effet, rien n'est plus juste que la guerre d'*Alexandre*, Général de la Grèce, contre les ennemis de la Grèce, & rien de plus injuste que la guerre de *César* contre sa patrie.

Remarquez surtout que *Plutarque* ne déci-

193 REMARQUES A L'OCCASION

de qu'après avoir pesé les vertus & les vices d'Alexandre & de César. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, semble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de Titus, de Trajan, des Antonins, de Julien même, sa religion à part? Voilà ceux qui paraissent être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de Clitus, de Calistène & de Parménion.

S C E N E IV.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère.

C E spectacle ferait peut-être un bel effet au théâtre, si jamais la pièce pouvait être représentée. Ce n'est pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraître des prêtres & des prêtresses, un autel, des flambeaux, & toute la cérémonie d'un mariage. Cet appareil, au contraire, ne ferait qu'une misérable ressource, si d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une situation, s'il ne produisait pas de l'étonnement & de la colère dans Antigone, s'il n'était pas lié avec les desseins de Cassandre, s'il ne servait à expliquer le véritable sujet de ses expiations. C'est tout cela ensemble qui forme une situation. Tout appareil dont il ne résulte rien, est puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poème? Si le succès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à mon-

trer

trer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du spectacle, est sans doute la dernière ; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas s'y trop attacher.

Il faut que les situations théatrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met sur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau assez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel & des assistans. Mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement & de la colère, qui contraste avec la joie des deux époux, son ouvrage aura de la vie & de la force. Ainsi au second acte Statira qui embrasse Olimpie avec des larmes de joie, & l'Hiérophante attendri & affligé ; ainsi au troisième acte Cassandre reconnaissant Statira avec effroi, & Olimpie dans l'embaras & dans la douleur ; ainsi au quatrième acte Olimpie aux pieds d'un autel, désespérée de sa faiblesse, & repoussant Cassandre qui se jette à ses genoux ; ainsi au cinquième, la même Olimpie s'élançant dans le bucher aux yeux de ses amans épouvantés, & des prêtres, qui tous ensemble sont dans cette attitude douloureuse, empressée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, & prêts à courir au secours ; toutes ces peintures vivantes formées par des acteurs pleins d'ame & de feu, pourraient donner au moins quelque idée de l'excès où peuvent être poussées la terreur & la pitié, qui sont le seul but, la seule constitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique,

qui étant susceptible de toute ces hardieffes ; eût auffi les beautés qui rendent ces hardieffes respectables.

Si le cœur n'est pas ému par la beauté des vers , par la vérité des sentimens , les yeux ne seront pas contens de ces spectacles prodigés ; & loin de les applaudir , on les tournera en ridicule , comme de vains supplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poésie.

Il est à croire que c'est cette crainte du ridicule , qui a presque toujours resserré la scène Française dans le petit cercle des dialogues , des monologues , & des récits. Il nous a manqué de l'action ; c'est un défaut que les étrangers nous reprochent , & dont nous osons à peine nous corriger. On ne présente cette tragédie aux amateurs que comme une esquisse légère & imparfaite d'un genre absolument nécessaire.

Par ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint.

Le feu de *Vesta* était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. *Vesta* signifiait feu chez les anciens Perses , & tous les savans en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une Divinité de ce feu , que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la Divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la Déesse *Vesta* , comme elle a produit tant d'autres choses.

ACTE

A C T E I I.

S C E N E I I.

Elle (STATIRA) vous parle ici, ne l'interrogez plus.

NON - seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris, mais la crainte que le peu de beautés qui peut y être, ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encor plus que ses défauts. La même légèreté qui fit condamner *Athalie* pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la *Judith* de *Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre & sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait, Voilà une tragédie jouée dans un couvent; Statira est religieuse, Cafandre a fait une confession générale, l'Hiérophante est un directeur &c.

Mais aussi, il se trouvera des lecteurs éclairés & sensibles, qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de Royaume en Europe qui n'ait vû des Reines s'enfvelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après
les

les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asyles chez les anciens, comme parmi nous. La *Calprenède* fait retrouver Statira dans un puits ; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple ?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion, elle est de la plus haute antiquité, & est expressément ordonnée par les loix de *Zoroastre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Être suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel, & avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, & ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant & de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur & de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître, je ne fais quoi d'attendrissant & d'auguste. La comparaison que fait secrettement le lecteur entre le silence de ces retraites & le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner & les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut & transporte une ame vertueuse & sensible.

A C T E III.

S C E N E II.

*Les intrigues des cours , les cris des factions ,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures.
(C'est l'Hiérophante qui parle.)*

C Et exemple d'un prêtre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix, nous a paru d'une très-grande utilité, & il ferait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, & à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, & un grand-prêtre instruit. Ce mélange heureusement employé par des mains plus habiles pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre *Joad* dans la tragédie d'*Athalie* semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur & d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant *Mathan* en conférence avec
Josa-

Josabeth, au lieu de s'adresser à Mathan avec la bienfiance convenable, il s'écrie :

- » Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
- » Vous souffrez qu'il vous parle ! & vous ne craignez pas
- » Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
- » Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
- » Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent !
- » Que vent-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
- » Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ? «

Mathan semble lui répondre très-pertinemment en disant,

- » On reconnaît Joad à cette violence ;
- » Toutefois il devrait montrer plus de prudence ;
- » Respectez une Reine &c. «

On ne voit pas non plus pour quelle raison Joad ou Jojada s'obstine à ne vouloir pas que la Reine Athalie adopte le petit Joas. Elle le dit en propres termes à cet enfant, Je n'ai point d'héritier, je prétens vous traiter comme mon propre fils.

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer Joas. Elle pouvait lui servir de mère, & lui laisser son petit Royaume. Il est très naturel qu'une vieille femme s'intéresse au seul rejetton de sa famille. Athalie en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* disent que son fils Ochosias ou Achazia avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *Melk*, ou *Roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère Athalie lui survécut six ans. Supposons qu'elle fût mariée à quinze ans, il est

est clair qu'elle avait au moins soixante-quatre ans. Il y a bien plus. Il est dit dans le quatrième livre des Rois que Jéhu égorgéa quarante-deux frères d'Ochosias, & cet Ochosias était le cadet de tous ses frères. À ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, Athalie devait être âgée de cent-six ans, quand le prêtre Joad la fit assassiner. (*)

Je n'examine point ici comment le père d'Ochosias pouvait avoir quarante ans & son fils quarante-deux quand il lui succéda. Je n'examine que la tragédie. Je demande seulement de quel droit le prêtre Joad arme ses Lévites contre la Reine à laquelle il a fait serment de fidélité? De quel droit trompe-t-il Athalie en lui promettant un trésor? De quel droit fait-il massacrer sa Reine dans la plus extrême vieillesse?

Athalie n'était certainement pas si coupable que Jéhu qui avait fait mourir soixante & dix
fils

(*) Voici le compte :

Athalie se marie à 15. ans — — — 15.

Elle a quarante-deux fils — — — 42.

Ochosias le quarante-troisième com-
mence à régner à 42. ans — — 42.

Il régne un an — — — — — 1.

Athalie régne après lui 6. ans — — 6.

Somme totale — 106.

filz du Roi Achab , & mis leurs têtes dans des corbeilles , à ce que dit le quatrième livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'Achab , tous ses courtisans & tous ses prêtres.

Cette Reine avait à la vérité usé de représailles. Mais appartenait-il à Joad de conspirer contre elle & de la tuer ? Il était son sujet ; & certainement dans nos mœurs & dans nos loix il n'est pas plus permis à Joad de faire assassiner sa Reine , qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'assassiner *Elisabeth* , parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût falu , pour qu'un tel assassinat ne révoltât pas tous les esprits , que Dieu , qui est le maître de notre vie & des moyens de nous l'ôter , fût descendu lui-même sur la terre d'une manière visible & sensible , & qu'il eût ordonné ce meurtre ; or c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que Joad ait consulté le Seigneur , ni qu'il lui ait fait la moindre prière avant de mettre sa Reine à mort. *L'Écriture* dit seulement qu'il conspira avec ses Lévites , qu'il leur donna des lances , & qu'il fit assassiner Athalie à la porte aux chevaux , sans dire que le Seigneur approuvât cette conduite.

N'est-il donc pas clair , après cette exposition , que le rôle & le caractère de Joad dans Athalie , peuvent être du plus mauvais exemple , s'ils n'excitent pas la plus violente indignation ?

Car

Car pourquoi l'action de Joad ferait-elle consacrée ?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit Saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de Juda avec Thamar sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par Moyse. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'Eglon Roi des Moabites par Aod ou Eud ; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de Sizera par Jael, ni qu'il ait été content que Jephté, encore teint du sang de sa fille, fit égorger quarante-deux mille hommes d'Ephraïm au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Shibolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un Léviste, si on massacra toute la tribu de Benjamin, à six cent personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le St. Esprit ne donne aucune louange à David pour s'être mis, avec cinq cent brigands chargés de dettes, du parti du Roitelet Akis ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans & les bestiaux des villages alliés du Roitelet, auquel il avait juré fidélité, & qui lui avait accordé sa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à Salomon
pour

pour avoir fait assassiner son frère Adonija, ni à Bahafa pour avoir assassiné Nadab, ni à Zimri ou Zamri pour avoir assassiné Ela & toute sa famille, ni à Amri ou Homri pour avoir fait périr Zimri, ni à Jéhu pour avoir assassiné Joram.

Le Saint Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le Roi Amasias fils de Joas, ni que Sellum fils de Jabés assassine Zacharias fils de Jéroboam, ni que Manahem assassine Sellum fils de Jabés, ni que Facée fils de Romeli assassine Facéia fils de Manahem, ni qu'Ozée fils d'Ela assassine Facée fils de Romeli. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de défâtres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes & tant de meurtres ne sont point excusés dans l'*Ecriture*, pourquoi le meurtre d'Athalie ferait-il consacré sur le théâtre ?

Certes, quand Athalie dit à l'enfant, Je prétends vous traiter *comme mon propre fils*; Jozabeth pouvait lui répondre : » Eh bien, Mada-
 » me, traitez-le donc comme votre fils, car
 » il l'est : vous êtes sa grand'mère ; vous n'a-
 » vez que lui d'héritier ; je suis sa tante ;
 » vous êtes vieille ; vous n'avez que peu de
 » tems à vivre ; cet enfant doit faire votre
 » consolation. Si un étranger & un scélerat
 » comme Jéhu, Melk de Samarie, assassina vo-
 » tre père & votre mère ; s'il fit égorger soi-
 » xante

» xante & dix fils de vos frères , & quarante-
 » deux de vos enfans , il n'est pas possible que
 » pour vous venger de cet abominable étran-
 » ger , vous prétendiez massacrer le seul petit-
 » fils qui vous reste : vous n'êtes pas capable
 » d'une démente si exécrationnelle & si absurde : ni
 » mon mari , ni moi ne pouvons avoir la fu-
 » reur insensée de vous en soupçonner : ni
 » un tel crime , ni un tel soupçon ne sont
 » dans la nature. Au contraire on élève les petits-
 » fils pour avoir un jour en eux des vengeurs.
 » Ni moi , ni personne ne pouvons croire que
 » vous ayez été à la fois dénaturée & insensée.
 » Elevez donc le petit Joas ; j'en aurai soin ,
 » moi qui suis sa tante , sous les yeux de sa
 » grand'mère.

Voilà qui est naturel , voilà qui est raisonnable : mais ce qui ne l'est peut-être pas , c'est qu'un prêtre dise ; j'aime mieux exposer le petit enfant à périr , que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma Reine , & lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner , & risquer la vie de tous les Lévités par cette conspiration , que de rendre à la Reine son petit-fils. Je veux garder cet enfant , & égorger sa grand'mère , pour conserver plus longtems mon autorité. C'est là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire comme je le dois , la difficulté surmontée dans la tragédie d'Athalie , la force , la pompe , l'élégance de la versification , le beau contraste du guerrier Abner & du prêtre Mathan. J'excuse la faiblesse du rôle de Josabeth ;

j'excuse quelques longueurs ; mais je crois que si un Roi avait dans ses états un homme tel que Joad , il ferait fort bien de l'enfermer.

A C T E I V.

S C E N E I I I.

*Profanes , c'en est trop. Arrêtez , respectez
Et le Dieu qui vous parle , & ses solemnités.*

IL ferait à souhaiter que cette scène pût être représentée dans la place qui conduit au péristyle du temple ; mais alors cette place occupant un grand espace , le vestibule un autre , & l'intérieur du temple ayant une assez grande profondeur , les personnages qui paraissent dans ce temple ne pourraient être entendus. Il faut donc que le spectateur supplée à la décoration qui manque.

On a balancé longtems si on laisserait l'idée de ce combat subsister , ou si on la retrancherait. On s'est déterminé à la conserver , parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des personnages , à la pièce qui est toute en spectacles , & que l'Hiérophante semble y soutenir la dignité de son caractère. Les duels sont plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne pense. Le premier combat dans *Homère* est un duel à la tête des deux armées , qui le regardent , & qui sont

sont olives ; & c'est précisément ce que propose Cassandre.

A C T E V.

SCENE DERNIERE.

Appren que je t'adore & que je m'en punis.
(Olimpie en se jettant dans le bucher.)

LE suicide est une chose très-commune sur la scène Française. Il n'est pas à craindre que ces exemples soient imités par les spectateurs. Cependant, si on mettait sur le théâtre un homme tel que le *Caton d'Adisson*, philosophe & citoyen, qui ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame* de Platon, & une épée dans l'autre, prouve par les raisonnemens les plus forts, qu'il est des conjonctures, où un homme de courage doit finir sa vie, il est à croire que les grands noms de Platon, & de Caton réunis, la force des raisonnemens & la beauté des vers pourraient faire un assez puissant effet sur des ames vigoureuses & sensibles, pour les porter à l'imitation dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le suicide n'est pas permis parmi nous. Il n'était autorisé ni chez les Grecs, ni chez les

212 REMARQUES A L'OCCASION

Romains par aucune loi , mais aussi n'y en avait-il aucune qui le punit. Au contraire, ceux qui se sont donné la mort , comme Hercule , Cléomène , Brutus , Cassius , Arria , Petus , Caton , l'Empereur Othon &c. ont tous été regardés comme des grands hommes & comme des demi-Dieux.

La coutume de finir ses jours volontairement sur un bucher a été respectée de tems immémorial dans toute la haute Asie ; & aujourd'hui même encore , on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit sur cette matière , que je me bornerai à un petit nombre de questions.

Si le suicide fait tort à la société , je demande si ces homicides volontaires , & légitimés par toutes les loix , qui se commettent dans la guerre , ne font pas un peu plus de tort au genre-humain ?

Je n'entens pas par ces homicides , ceux qui s'étant voués au service de leur patrie & de leur Prince , affrontent la mort dans les batailles : je parle de ce nombre prodigieux de guerriers auxquels il est indifférent de servir sous une Puissance ou sous une autre , qui trafiquent de leur sang comme un ouvrier vend son travail & sa journée , qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier , & qui sans considérer ni leur patrie ni leur famille , tuent , & se font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi si cette espèce d'héroïsme est comparable à celui de Caton , de Cassius ,
&

& de Brutus ? Tel soldat , & même tel officier , a combattu tour-à-tour pour la France , pour l'Autriche & pour la Prusse.

Il y a un peuple sur la terre , dont la maxime , non encor démentie , est de ne se jamais donner la mort , & de ne la donner à personne. Ce sont les *Philadelphiens* , qu'on a si sotement nommé *Quakers*. Ils ont même longtems refusé de contribuer aux fraix de la dernière guerre qu'on faisait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe apartiendrait un coin de terre endurci sous la glace pendant sept mois , & stérile pendant les cinq autres. Ils disaient pour leurs raisons que des vases d'argile tels que les hommes , ne devaient pas se briser les uns contre les autres pour de si misérables intérêts.

Je passe à une seconde question.

Que pensent ceux qui parmi nous périssent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite , où il y avait une douzaine de suicides par an. Ceux qui sortent ainsi de la vie pensent-ils avoir une ame immortelle ? Espèrent-ils que cette ame fera plus heureuse dans une autre vie ? Croient-ils que notre entendement se réunit après notre mort à l'ame générale du monde ? Imaginent-ils que l'entendement est une faculté , un résultat des organes , qui périt avec les organes mêmes , comme la végétation dans les plantes est détruite quand les plantes sont arrachées , comme la

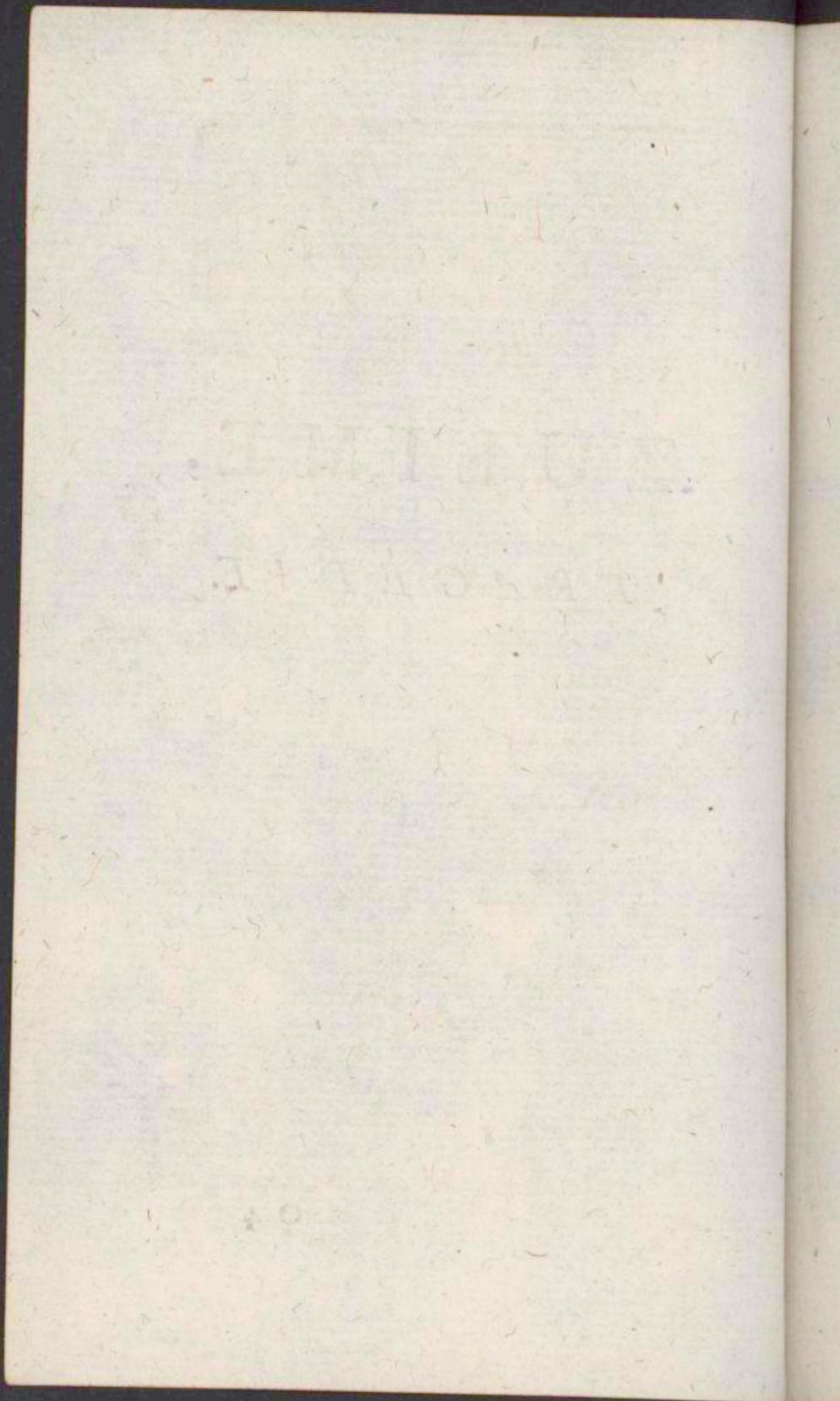
sensibilité dans les animaux , lorsqu'ils ne respirent plus , comme la force , cet être métaphysique , cesse d'exister dans un ressort qui a perdu son élasticité ?

Il ferait à désirer que tous ceux qui prennent le parti de sortir de la vie , laissassent par écrit leurs raisons , avec un petit mot de leur philosophie. Cela ne ferait pas inutile aux vivans & à l'histoire de l'esprit humain.



ZULIME,

ZULIME,
TRAGÉDIE.





A M A D E M O I S E L L E
C L A I R O N .



ETTE tragédie vous appartient, Mademoiselle ; vous l'avez fait supporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage assez unique , c'est celui de ressusciter les morts ; c'est ce qui vous est arrivé quelquefois. Il faut avouer que sans les grands acteurs une pièce de théâtre est sans vie ; c'est vous qui lui donnez l'ame. La tragédie est encor plus faite pour être représentée que pour être lue ; & c'est sur quoi je prendrai la liberté de dire , qu'il est bien singulier qu'un ouvrage qui est innocent à la lecture , puisse devenir coupable aux yeux de certaines gens , en acquérant le mérite qui lui est propre , celui de paraître sur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à Madlle. de Champmélé de jouer Chimène , lorsqu'Augustin Courbé , & Marbre Cramoisi qui l'imprtmaient , étaient marguilliers de leur paroisse ; & on jouera peut-être un jour sur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de Cicéron dût déplaire mortellement à certaines personnes, qui prétendent lire avec un plaisir extrême les injures grossières que ce Cicéron dit éloquemment à Marc-Antoine. Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers Français, que tous les honnêtes gens lisent, ou même les vers qu'on ne lit guères : c'est un ridicule qui m'a souvent frappé parmi bien d'autres ; & ce ridicule tenant à des choses sérieuses, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, & tous ceux d'un grand peintre. Il en est de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventé pour charmer l'esprit, les oreilles & les yeux ; ils sont tous enfans du génie, tous devenus nécessaires à la société perfectionnée ; & ce qui est commun à tous, c'est qu'il ne leur est pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artistes qui atteignent la perfection ; le reste n'est que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de sa place, gâte le plus beau vers ; une belle pensée perd tout son prix, si elle est mal exprimée ; elle vous ennuie, si elle est répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu justes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute sa grace. Le secret de toucher les cœurs est dans l'assemblage d'une infinité de nuances délicates, en poésie, en

élo-

éloquence , en déclamation , en peinture ; & la plus légère dissonance en tout genre , est sentie aujourd'hui par les connaisseurs ; & voilà peut-être pourquoi l'on trouve si peu de grands artistes , c'est que les défauts sont mieux sentis qu'autrefois. C'est faire votre éloge , que de vous dire ici combien les arts sont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage , ce n'est que pour admirer vos talens.

Cette pièce est assez faible. Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre , ni à sa fille , quoiqu'ils fussent très estimables , & qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer.

L'avanture de ZULIME , tirée de l'histoire des Maures , présentait au spectateur une princesse bien plus coupable ; & Benassar son père , en lui pardonnant , ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus gracieuse que celle de Zulime.

Malheureusement la pièce paraît avoir quelque ressemblance avec Bajazet ; & pour comble de malheur , elle n'a point d'Acomat ; mais aussi , cet Acomat me paraît l'effort de l'esprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité , ni chez les modernes , qui soit dans ce caractère , & la beauté de la diction le relève encore ; pas un seul vers ou dur ou faible , pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre , qui cesse alors d'être sublime ; jamais de dissertation étrangère au sujet , toutes les convenances parfaitement obser-

observées : enfin , ce rôle me paraît d'autant plus admirable , qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire , & qu'il aurait été déplacé partout ailleurs.

Le père de Zulime a pû ne pas déplaire , parce qu'il est le premier de cette espèce qu'on ait osé mettre sur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel , est une nouveauté qui n'est pas sans intérêt : mais le rôle de Ramire m'a toujours paru très faible , & c'est pourquoi je ne voulais plus hazarder cette pièce sur la scène Française. Tout n'est qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'est pas un défaut de l'art , mais ce n'est pas aussi un grand mérite. Cet amour ne pêche pas contre la vraisemblance ; il y a cent exemples de pareilles aventures , & de semblables passions ; mais je voudrais que sur le théâtre l'amour fût toujours tragique. Il est vrai que celui de Zulime est toujours annoncé par elle-même comme une passion très-condamnabile , mais ce n'est pas assez ;

Et que l'amour souvent de remords combattu ,
Paraisse une faiblesse , & non une vertu.

Les autres personnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du personnage de Ramire se répand sur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux , ne peut jamais émouvoir , il cesse dès-lors d'être un personnage de tragédie : c'est ce qu'on peut quelquefois reprocher à Racine , si on peut reprocher quelque chose à ce grand homme , qui de

tous nos écrivains est celui qui a le plus aproché de la perfection dans l'élegance & la beauté continue de ses ouvrages : c'est surtout le grand vice de la tragédie d'Ariane , tragédie d'ailleurs intéressante , remplie des sentimens les plus touchans & les plus naturels , & qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de presque toutes les pièces dans lesquelles une amante est trahie , c'est qu'elles retombent toutes dans la situation d'Ariane , & ce n'est presque que la même tragédie sous des noms différens.

J'ose croire en général , que les tragédies qui peuvent subsister sans cette passion , sont , sans contredit , les meilleures , non - seulement parce qu'elles sont beaucoup plus difficiles à faire , mais parce que le sujet étant une fois trouvé , l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité , au lieu d'y être un ornement.

Figurez-vous le ridicule qu'une intrigue amoureuse ferait dans Athalie , qu'un grand prêtre fait égorger à la porte du temple ; dans cet Oreste , qui venge son père , & qui tue sa mère ; dans Mérope , qui pour venger la mort de son fils lève le bras sur son fils même ; enfin dans la plupart des sujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner seul , on l'a déjà dit ; il n'est pas fait pour la seconde place. Une intrigue politique dans Ariane serait aussi déplacée qu'une intrigue amoureuse dans le parricide d'Oreste. Ne confondons point ici avec l'amour tragique , les amours de comédie & d'églogue , les déclarations , les maximes d'élégie , les galan-

series

rieries de Madrigal ; elles peuvent faire dans la jeunesse l'amusement de la société ; mais les vraies passions sont faites pour la scène ; & personne n'a été ni plus digne que vous de les inspirer , ni plus capable de les bien peindre.

A C T E U R S.

BENASSAR, Sherif de Tremizène.

ZULIME, sa fille.

MOHADIR, Ministre de Benaffat.

RAMIRE, esclave Espagnol.

ATIDE, esclave Espagnole.

IDAMORE, esclave Espagnol.

SERAME, attachée à Zulime.

Suite.

La scène est dans un château de la province de Trémizène , sur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME



ZULIME,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME

*(d'une voix basse & entrecoupée , les yeux baissés ;
& regardant à peine Mohadir.)*

ALLEZ, laissez Zulime aux remparts d'Arzénie ;
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie ;
Je vais mettre à jamais dans un autre univers ,
Entre mon père & moi , la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie , & mon destin m'entraîne.
Retournez , Mohadir , aux murs de Trémizène ;
Consolez les vieux ans de mon père affligé.
Je l'outrage & je l'aime ; il est assez vengé.

Puissent

Puissent les justes cieux changer sa destinée !
 Puisse-t-il oublier sa fille infortunée !

M O H A D I R.

Qui ? lui ! vous oublier ! grand Dieu ! qu'il en est loin !
 Que vous prenez , Zulime , un déplorable soin !
 Outragez-vous ainsi le père le plus tendre ,
 Qui pour vous de son trône était prêt à descendre ,
 Qui vous laissant le choix de tant de Souverains ,
 De son sceptre avec joie aurait orné vos mains ?
 Quoi , dans vous , dans sa fille il trouve une ennemie !
 Dans cet affreux dessein seriez-vous affermie ?
 Ah ! ne l'irritez point , revenez dans ses bras.
 Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas.
 Cette voix d'un vieillard , qui nourrit votre enfance ,
 Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
 Bénafsar votre père espérait aujourd'hui
 Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
 A son cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

Z U L I M E.

Porte-lui mes soupirs & mes pleurs pour réponse :
 C'est tout ce que je puis : & c'est t'en dire assez.

M O H A D I R.

Vous pleurez ! vous Zulime , & vous le trahissez ?

Z U L I M E.

Je ne le trahis point. Le destin qui l'outrage ,
 Aux cruels Turcomans livrait son héritage.
 Par ces brigands nouveaux pressé de toutes parts ,
 De Trémizène en cendre il quitta les remparts :
 Et quel que soit l'objet du soin qui me dévore ,
 J'ai suivi son exemple.

M O H A D I R.

M O H A D I R.

Hélas! suivez-le encore.

Il revient, revenez, dissipez tant d'ennuis :

Remplissez vos devoirs, croyez-moi.

Z U L I M E.

Je ne puis.

M O H A D I R.

Vous le pouvez. Sachez que nos tristes rivages

Ont vû fuir à la fin nos destructeurs sauvages ;

Dispersés, affaiblis, & lassés désormais

Des maux qu'ils ont soufferts, & des maux qu'ils ont faits.

Trémizène renaît, & va revoir son maître.

Sans sa fille, sans vous, le verrons-nous paraître ?

Vous avez dans ce fort entraîné ses soldats.

Des esclaves d'Europe accompagnent vos pas.

Ces chrétiens, ces captifs, le prix de son courage,

Dont jadis la victoire avait fait son partage,

Ont arraché Zulime à ses bras paternels.

Avec qui fuyez-vous ?

Z U L I M E.

Ah reproches cruels !

Arrêtez, Mohadir.

M O H A D I R.

Non, je ne puis me taire ;

Le reproche est trop juste, & vous m'êtes trop chère.

Non, je ne puis penser, sans honte & sans horreur,

Que l'esclave Ramire a fait votre malheur.

Z U L I M E.

Ramire esclave !

M O H A D I R.

Il l'est, il était fait pour l'être :

Il nâquit dans nos fers ; Bénassar est son maître.

Théâtre. Tom. V.

P

N'est-

N'est-il pas descendu de ces Goths odieux ,
 Dans leurs propres foyers vaincus par nos ayeux ?
 Son père à Trémizène est mort dans l'esclavage ,
 Et la bonté d'un maître est son seul héritage.

Z U L I M E.

Ramire esclave ! lui ?

M O H A D I R.

C'est un titre qui rend
 Notre affront plus sensible , & son crime plus grand.
 Quoi donc , un Espagnol ici commande en maître !
 A peine devant vous m'a-t-on laissé paraître.
 A peine j'ai percé la foule des soldats,
 Qui veillent à sa garde , & qui suivent vos pas.
 Vous pleurez malgré vous : la nature outragée ,
 Déchire en s'indignant votre ame partagée.
 A vos justes remords n'osez-vous vous livrer ?
 Quand on pleure sa faute , on va la réparer.

A T I D E.

Respectez plus ses pleurs , & calmez votre zèle :
 Il ne m'appartient pas de répondre pour elle.
 Mais je suis dans le rang de ces infortunés
 Qu'un maître redemande , & que vous condamnez.
 Je fus comme eux esclave : & de leur innocence
 Peut-être il m'appartient de prendre la défense.
 Oui , Ramire a d'un maître épouvé les bienfaits ;
 Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
 C'est Ramire , c'est lui , dont l'étonnant courage ,
 Dans vos murs pris d'assaut , & fumans de carnage ,
 Délivra votre Emir , & lui donna le tems
 De dérober sa tête au fer des Turcomans.

C'est

C'est lui qui comme un Dieu veillant sur sa famille,
 Ayant sauvé le père a défendu la fille.
 C'est par ses seuls exploits, enfin, que vous vivez.
 Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le savez.
 Loin des murs tout sanglans de sa ville alarmée,
 Bénassar avec peine assemblait une armée ;
 Et quand vos citoyens, par nos soins respirans,
 A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
 Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
 De Ramire & des siens ont demandé la tête ;
 Et de votre Divan la basse cruauté
 Souscrivait en tremblant à cet affreux traité.
 De Zulime pour nous la bonté généreuse
 Vous épargna du moins une paix si honteuse.
 Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
 N'insultez point ici ceux qui vous ont sauvés.
 Respectez plus Ramire, & ces guerriers si braves ;
 Ils sont vos défenseurs, & non plus vos esclaves.

MOHADIR à Zulime.

Votre secret, Zulime, est enfin révélé :
 Ainsi donc par sa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avouë.

MOHADIR.

Ah Dieu !

ZULIME.

Coupable, mais sincère,
 Je ne peux vous tromper : — tel est mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront si nouveau
 Un père infortuné qui touche à son tombeau ?

Z U L I M E .

Vous me faites frémir.

M O H A D I R .

Repentez-vous , Zulime ;

Croyez-moi , votre cœur n'est point né pour le crime.

Z U L I M E .

Je me repens en vain ; tout va se déclarer ;

Il est des attentats qu'on ne peut réparer.

Il ne m'appartient pas de soutenir sa vuë.

J'emporte en le quittant le remords qui me tuë.

Allez. Votre présence en ces funestes lieux

Augmente ma douleur , & blesse trop mes yeux.

Mohadir — ah ! partez.

M O H A D I R .

Hélas , je vais peut-être

Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

S C E N E I I .

Z U L I M E , A T I D E .

Z U L I M E .

AH ! je succombe , Atide ; & ce cœur désolé

Ne soutient plus le poids dont il est accablé.

Vous voyez ce que j'aime , & ce que je redoute ,

Une patrie , un père , Atide ! Ah qu'il en coûte !

Que de retours sur moi ! que de tristes efforts !

Je n'ai dans mon amour senti que des remords.

D'un père infortuné vous concevez l'injure ;

Il est affreux pour moi d'offenser la nature.

Mal

Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
 Est-ce crime, après tout, que de vous protéger ?
 Je dois tout à Ramire : il a sauvé ma vie.
 A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
 Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
 Tant de motifs puissans, & l'amour avec eux,
 L'amour qui me conduit ; hélas, si l'on m'accuse,
 Voilà tous mes forfaits ; mais voilà mon excuse.
 Je tremble, cependant ; de pleurs toujours noyés,
 De l'abîme où je suis mes yeux sont effrayés.

A T I D E.

Hélas ! Ramire & moi, nous vous devons la vie ;
 Vous rendez un héros, un prince à sa patrie ;
 Le ciel peut-il haïr un soin si généreux ?
 Arrachez votre amant à ces bords dangereux.
 Ma vie est peu de chose : & je ne suis encore
 Qu'une esclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
 Quoique d'assez grands Rois mes ayeux soient issus,
 Tout ce que vous quittez est encor au-dessus.
 J'étais votre captive, & vous ma protectrice :
 Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice.
 Mais Ramire un héros du ciel abandonné,
 Lui qui de Bénassar esclave infortuné,
 A prodigué son sang pour Bénassar lui-même ;
 Enfin, que vous aimez.

Z U L I M E.

Atide, si je l'aime ?
 C'est toi qui découvris dans mes esprits troublés,
 De mon secret penchant les traits mal démêlés.
 C'est toi qui les nourris, chère Atide ; & peut-être,

En me parlant de lui c'est toi qui les fis naître.
 C'est toi qui commenças ma téméraire amour ;
 Ramire a fait le reste , en me sauvant le jour.
 J'ai cru fuir nos tyrans , & j'ai suivi Ramire.
 J'abandonne pour lui parens , peuples , empire ;
 Et frémissant encor de ses périls passés ,
 J'ai craint dans mon amour de n'en point faire assez.
 Cependant , loin de moi se peut-il qu'il s'arrête ?
 Quoi ! Ramire aujourd'hui trop sûr de sa conquête ,
 Ne prévient point mes pas , ne vient point consoler
 Ce cœur trop asservi que lui seul peut troubler !

A T I D E.

Eh ne voyez-vous pas avec quelle prudence
 De l'envoyé d'un père il fuyait la présence ?

Z U L I M E.

J'ai tort , je te l'avouë ; il a dû s'écarter ;
 Mais pourquoi si longtems ?

A T I D E.

A ne vous point flatter ,
 Tant d'amour , tant de crainte & de délicatesse
 Convienent mal , peut-être , au péril qui nous presse ;
 Un moment peut nous perdre , & nous ravir le prix
 De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
 Entre cet Océan , ces rochers & l'armée , —
 Ce jour , ce même jour , peut vous voir enfermée.
 Trop d'amour vous égare ; & les cœurs si troublés
 Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

Z U L I M E.

Non , sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire ;
 Ramire va presser ce départ nécessaire.

L'ordre

L'ordre dépend de lui ; tout est entre ses mains.
Souverain de mon ame , il l'est de mes destins.
Que fait-il ? est-ce vous ? est-ce moi qu'il évite ?

ATIDE.

Le voici. Ciel ! témoin du trouble qui m'agite ,
Ciel ! renferme à jamais dans ce sein malheureux ,
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

S C E N E III.

ZULIME , ATIDE , RAMIRE.

RAMIRE.

Madame , enfin des cieux la clémence suprême
Semble en notre défense agir comme vous-même ;
Et les mers & les vents secondant vos bontés ,
Vont nous conduire aux bords si longtems souhaités.
Valence de ma race autrefois l'héritage ,
A vos pieds plus qu'aux miens portera son hommage.
Madame , Atide & moi libres par vos secours ,
Nous sommes vos sujets , nous le ferons toujours.
Quoi ! vos yeux à ma voix répondent par des larmes !

ZULIME.

Eh pouvez-vous penser que je sois sans allarmes ?
L'amour veut que je parte , il lui faut obéir.
Vous savez qui je quitte , & qui j'ai pû trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune , ma vie ,
Ma gloire encor plus chère , & que je sacrifie.
Je dépens de vous seul. Ah Prince ! avant ce jour
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;

Plus d'une amante hélas ! cruellement séduite
A pleuré vainement sa faiblesse & sa fuite.

R A M I R E .

Je ne condamne point de si justes terreurs.
Vous faites tout pour nous ; oui, Madame ; & nos cœurs
N'ont pour vous rassurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'espérance.
Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, & des fers ;
Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
Et qui donne à son gré l'empire & l'esclavage,
Que ma reconnaissance & mes engagements....

Z U L I M E .

Pour me prouver vos feux vous faut-il des sermens ?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards présente ?
Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
Je ne crains que mon sort, puis-je vous soupçonner ?
Ah ! les sermens sont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais besoin, nous serions trop à plaindre.

R A M I R E .

Que mes jours immolés à votre sûreté....

Z U L I M E .

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté.
Peut-être que je suis trop faible & trop sensible ;
Mais enfin, tout m'allarme en ce séjour horrible.
Vous-même devant moi triste, sombre, égaré,
Vous ressentez le trouble où mon cœur est livré.

A T I D E .

Vous vous faites tous deux une pénible étude ,

De

De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
 Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités,
 Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
 Ce palais est peut-être un rempart inutile ;
 Le vaisseau vous attend, Valence est votre azile.
 Calmez de vos chagrins l'importune douleur.
 Vous avez tant de droits sur nous..... & sur son cœur !
 Vous condamnez sans doute une crainte odieuse.
 Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuse !

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager....

S C E N E I V.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Dans ce moment, Madame, on vient vous assiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
 On voit des tourbillons de flamme, de poussière ;
 D'armes & de soldats les champs sont inondés.
 Le peu de nos amis dont ces murs sont gardés,
 Sur ces bords escarpés qu'a formé sa nature,
 Et qui de ce palais entourent la structure,
 En défendront l'aproche, & seront glorieux
 De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur pressant je goûte quelque joye.

Eh

Eh bien pour vous servir le ciel m'ouvre une voye.
 De vos peuples unis je brave le courroux.
 J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
 Pour mériter vos soins je peux tout entreprendre,
 Et mon fort en tout tens fera de vous défendre.

Z U L I M E.

Que dis-tu? contre un père! arrête, épargne-moi.
 L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi?
 Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
 Plûtôt que mon amant ose attaquer mon père!
 Avant que ses soldats environnent nos tours,
 Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
 Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable.
 D'un père courroucé fuyons l'œil respectable.
 Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

R A M I R E (à Aide.)

Moi je vais fuir la honte & hâter mon trépas.

S C E N E V.

R A M I R E , A T I D E.

A T I D E.

Vous n'irez point sans moi: non, cruel que vous êtes,
 Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrettes.
 Cher objet de ma crainte, arbitre de mon fort,
 Cher époux, commencez par me donner la mort.
 Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
 De ses mourantes mains vient de former mon père,

De

De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
 De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
 Songez aux droits sacrés que j'ai sur votre vie ;
 Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la patrie,
 Que Valence dans vous redemande un vengeur.
 Allez la délivrer de l'Arabe opresseur.
 Quittez sans plus tarder cette rive fatale ;
 Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, désormais ma vie est un tissu d'horreurs.
 Je rougis de moi-même, & surtout de vos pleurs.
 Je suis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être.
 Voulez-vous me changer? chéririez-vous un traître ?
 J'ai subi l'esclavage, & son poids rigoureux,
 Le fardeau de la feinte est cent fois plus affreux.
 J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte ;
 Mais quel cœur généreux peut supporter la honte ?
 Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
 Et que tout mon secret est prêt à m'échaper !

ATIDE.

Eh bien, allez, parlez, armez sa jalousie,
 J'y consens ; mais, cruel, n'exposez que ma vie ;
 N'immolez que l'objet pour qui vous rougisiez,
 Qui vous forçait à feindre, & que vous haïssez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide ; & l'amour qui m'enflamme
 Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.
 Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
 De fuir avec Zulime afin de la trahir.
 Je suis bien malheureux si votre jalousie

Joint

Joint ses poisons nouveaux aux horreurs de ma vie,
 Entouré de forfaits & d'infidélités,
 Je les commets pour vous, & vous seule en doutez.
 Ah! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle;
 Ce cœur est un perfide, & c'est pour vous, cruelle!

A T I D E.

Non, il est généreux, le mien n'est point jaloux;
 La fraude & les soupçons ne sont point faits pour vous;
 Zulime en écoutant son amour malheureuse,
 N'a point reçu de vous de promesse trompeuse.
 Idamore a parlé: sûre de ses apas,
 Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas.
 Eh! peut-on s'étonner que vous ayez sù plaire?
 Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
 Qui vous fournit un cœur prompt à se défarmer?
 Ah! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.

R A M I R E.

Eh pourquoi profanant de si saintes tendresses,
 De Zulime abusée enhardir les faiblesses?
 Pourquoi deshonorant votre amant, votre époux,
 Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'est qu'à vous?
 Dans quel piège Idamore a conduit l'innocence!
 Des bienfaits de Zulime affreuse récompense!
 Ah! cruelle, à quel prix le jour m'est conservé!

A T I D E.

Eh bien, punissez-moi de vous avoir sauvé.
 Idamore, il est vrai, n'est pas le seul coupable.
 J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable,
 J'engageai trop Ramire, & sans le consulter.
 Je n'y survivrai pas; vous n'en pouvez douter.

Je sens qu'à vos vertus je faisais trop d'injure.
 Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
 Vivez, il me suffit..... Ciel ! quel tumulte affreux !

R A M I R E.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux ;
 Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
 J'y vole.....

A T I D E.

Je vous fuis, la chute ou la victoire,
 Les fers ou le trépas, je fais tout partager.
 Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

R A M I R E.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
 Chère épouse, craignez...

A T I D E.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

R A M I R E , I D A M O R E.

I D A M O R E.

Oui, Dieu même est pour nous ; oui, ce Dieu de la guerre

Nous appelle sur l'onde & désarme la terre.
 Vous voyez les sujets du triste Bénassar
 Suspendre leurs fureurs au pied de ce rempart ;
 Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines,
 Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines ;
 Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
 Pouvait de ce palais briser les fondemens.
 Cependant l'heure approche où la mer favorable
 Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
 Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
 Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
 Par le salut public devant qui tout s'efface,
 Par ce premier devoir des Rois de notre race,
 Ne songez qu'à partir ; & ne rougissez pas
 Des bontés de Zulime & de ses attentats :
 Ne fuyez point les dons de sa main bienfaisante,
 Envers les siens coupable, envers nous innocente.
 Entouré d'ennemis dans ce séjour d'horreur,
 Craignez....

R A M I.

R A M I R E.

Mes ennemis sont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu ; c'est assez , Idamore.

I D A M O R E.

Comment , quel repentir peut vous troubler encore ?
Qui vous retient ?

R A M I R E.

L'honneur. — Crois-tu qu'il soit permis
D'être injuste , infidèle , & traître à ses amis ?

I D A M O R E.

Non , sans doute , Seigneur , & ce crime est infame ?

R A M I R E.

Est-il donc plus permis de trahir une femme ?
De la conduire au piège & de l'abandonner ?

I D A M O R E.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des supplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs services ?
Entre Zulime & nous il est tems de choisir.

R A M I R E.

Eh bien , qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il que malgré nous il soit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ?
Où la vertu sans force & prête à succomber ,
Ne voit que des écueils , & tremble d'y tomber ?
Tu fais ce que pour nous Zulime a daigné faire ;
Elle renonce à tout , à son trône , à son père ,
A sa gloire , en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ses bienfaits , moi j'irais l'en punir !
C'est trop rougir de moi ; plain ma douleur mortelle.

I D A M

I D A M O R E.

Rougissez de tarder, Valence vous apelle ;
Les momens sont bien chers ; & si vous héfitez....

R A M I R E.

Non, je vais m'expliquer, & lui dire....

I D A M O R E.

Arrêtez ;

Gardez-vous d'arracher un voile nécessaire.
Laissez-lui son erreur, cette erreur est trop chère.
Pour entrainer Zulime à ses égaremens
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Sensible, généreuse, & sans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaissance ;
Elle ne savait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos soins empressés la perdaient sans retour.
Dans son illusion nous l'avons confirmée.
Enfin elle vous aime ; elle se croit aimée.
De quel jour odieux ses yeux seraient frappés !
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés.
Réservez pour un tems plus sûr & plus tranquile,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez Roi, régnez & décidez ;
Ici Zulime régne, & vous en dépendez.

R A M I R E.

Je dépens de l'honneur, votre discours m'offense.
Je crains l'ingratitude, & non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

I D A M O R E.

Tremblez donc ; son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

R A M I R E.

RAMIRE.

Cher Idamore , au bruit de son moindre danger ,
De ces lieux ennemis va , cours la dégager.
Sois sûr de Zulime arrêtant la poursuite ,
Avant que d'expirer , j'affirmerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non , votre prudence , & la faveur céleste ;
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre , hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame toute entière à son espoir livrée ,
Aveugle en ses bontés , & d'amour enivrée ,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil . . . ?

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle ,
Au nom de la patrie On approche , c'est elle.

RAMIRE.

Va , cours après Atide , & revien m'avertir.
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.

SCÈNE II.

ZULIME , RAMIRE , SERAME.

ZULIME.

Où , nous touchons , Ramire , à ce moment prospère
Théâtre, Tom. V. Q Qui

Qui met en fureté cette tête si chère.
 En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer ,
 Qui voudrait défunir deux cœurs nés pour s'aimer ,)
 En vain tous ces guerriers , ces peuples que j'offense ,
 De mon malheureux père ont armé la vengeance.
 Profitons des instans qui nous sont accordés ;
 L'amour nous conduira , puis qu'il nous a gardés ;
 Et je puis dès demain rendre à votre patrie
 Ce dépôt précieux qu'à moi seule il confie.
 Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous ,
 Par les nœuds éternels & de femme & d'époux.
 Grace à ces noms si saints , ma tendresse épurée
 En est plus respectable , & non plus assurée.
 Le père , les amis que j'ose abandonner ,
 Le ciel , tout l'univers doivent me pardonner ,
 Si de tant de héros la déplorable fille
 Pour un époux si cher oublia sa famille.
 Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers ,
 Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
 Attestons cet auteur de l'amour qui nous lie ;
 Non que votre grande ame à la mienne est unie ,
 Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels ,
 Mais que bientôt , Seigneur , aux pieds de vos autels
 Vos peuples béniront , dans la même journée ,
 Et votre heureux retour , & ce grand hyménée.
 Mettons près des humains ma gloire en fureté ;
 Du Dieu qui nous entend méritons la bonté ;
 Et cessons de mêler , par trop de prévoyance ,
 Le poison de la crainte à la douce espérance.

R A M I R E.

Ah ! vous percez un cœur destiné désormais
A d'éternels tourmens , plus grands que vos bienfaits.

Z U L I M E.

Eh qui peut vous troubler , quand vous m'avez su plaire ?
Les chagrins sont pour moi : la douleur de mon père ,
Sa vertu , cet opprobre à ma fuite attaché ,
Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
Mais , vous qui retrouvez un sceptre , une couronne ;
Vos parens , vos amis , tout ce que j'abandonne ,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
Vous qui m'aimez enfin

R A M I R E.

Pourrais-je vous trahir ?

Non , je ne puis.

Hélas ! je vous en crois sans peine ;
Vous sauvates mes jours , je brisai votre chaîne.
Je vois en vous , Ramire , un vengeur , un époux.
Vos bienfaits & les miens , tout me répond de vous.

R A M I R E.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

Z U L I M E.

Je le fais , je le veux , je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

R A M I R E.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes , préjugés , mœurs , contraintes nouvelles ,
Abus devenus droits , & loix souvent cruelles.

Z U L I M E.

Qu'importe à notre amour , ou leurs mœurs ou leurs droits ?

Votre peuple est le mien , vos loix feront mes loix.
 J'en ai quitté pour vous , hélas ! de plus sacrées ;
 Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
 Quels sont donc les humains qui peuplent vos états ?
 Ont-ils fait quelques loix pour former des ingrats ?

R A M I R E.

Je suis loin d'être ingrat , non , mon cœur ne peut l'être.

Z U L I M E.

Sans doute

R A M I R E.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître ;
 Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
 Un obstacle fatal opposé par les cieux.

Z U L I M E.

Un obstacle !

R A M I R E.

Une loi formidable , éternelle.

Z U L I M E.

Vous m'arrachez le cœur ; achevez , quelle est-elle ?

R A M I R E.

C'est la religion . . . Je fais qu'en vos climats ,
 Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'états ,
 L'hymen unit souvent ceux que leur loi divise.
 En Espagne autrefois cette indulgence admise ,
 Désormais parmi nous est un crime odieux ;
 La loi dépend toujours & des temps & des lieux.
 Mon sang dans mes états m'appelle au rang suprême ,
 Mais il est un pouvoir au dessus de moi-même.

Z U L I M E ;

ZULIME.

Je t'entens , cher Ramire , il faut t'ouvrir mon cœur.
 Pour ma religion j'ai connu ton horreur ;
 J'en ai souvent gémi ; mais s'il ne faut rien taire ,
 A mon ame en secret tu la rendis moins chère.
 Soit erreur , ou raison , soit ou crime , ou devoir ,
 Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir ,
 (Puisse le juste ciel excuser mes faiblesses !)
 Du sang en ta faveur j'ai bravé les tendresses ;
 Je pourai t'immoler , par de plus grands efforts ,
 Ce culte mal connu de ce sang dont je fors.
 Puis qu'il t'est odieux , il doit un jour me l'être.
 Fidèle à mon époux & soumise à mon maître ,
 J'attendrai tout du tems & d'un si cher lien.
 Mon cœur servirait-il d'autre Dieu que le tien ?
 Je vois couler tes pleurs : tant de soin , tant de flamme ,
 Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.
 Adressons l'un & l'autre au Dieu de tes autels
 Ces pleurs que l'amour verse , & ces vœux solennels.
 Qu'Atide y soit présente ; elle approche ; elle m'aime ;
 Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
 Atide !

RAMIRE.

C'en est trop ; & mon cœur déchiré...

SCÈNE III.

ZULIME , RAMIRE , ATIDE.

ATIDE.

MAdame , dans ces murs votre père est entré.

Q 3

ZULIME.

Z U L I M E .

Mon père !

R A M I R E .

Lui !

Z U L I M E .

Grands Dieux !

A T I D E .

Sans soldats , sans escorte ,

Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte ,
 A l'aspect de ses pleurs & de ses cheveux blancs ,
 De ce front couronné respecté si longtems ,
 Vos gardes interdits baissant pour lui les armes ,
 N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes .
 Il approche , il vous cherche .

Z U L I M E .

O mon père , ô mon roi !

Devoir , nature , amour , qu'exigez-vous de moi ?

A T I D E .

Il va , n'en doutez point , demander notre vie .

R A M I R E .

Donnez-lui tout mon sang , je vous le sacrifie ;
 Mais conservez du moins

Z U L I M E .

Dans l'état où je suis ,

Pouvez-vous bien , cruel , irriter mes ennuis ?
 Tombent , tombent sur moi , les traits de sa vengeance !
 Allez , Atide & vous , évitez sa présence .
 C'est le premier moment où je puis souhaiter
 De me voir sans Ramire & de vous éviter .
 Allez , trop digne époux de la triste Zulime ,
 Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime .

A T I D E .

A T I D E.

Qu'entens - je ? son époux ?

R A M I R E.

Où vient, suivez mes pas ;
 Plaignez mon sort , Atide , & ne m'accusez pas.

S C E N E I V.

Z U L I M E , B E N A S S A R.

Z U L I M E.

LE voici , je frissonne , & mes yeux s'obscurcissent.
 Terre , que devant lui tes gouffres m'engloutissent.
 Sérame , soutien - moi.

B E N A S S A R.

C'est elle.

Z U L I M E.

O désespoir !

B E N A S S A R.

Tu détournes les yeux , & tu crains de me voir.

Z U L I M E.

Je me meurs ! Ah mon père !

B E N A S S A R.

O toi , qui fus ma fille ,
 Toi l'espoir & l'horreur de ma triste famille ,
 Toi qui dans mes chagrins étais mon seul recours ,
 Tu ne me connais plus ?

Z U L I M E (à genoux.)

Je vous connais toujours ;
 Je tombe en frémissant à ces pieds que j'embrasse ,

Je les baigne de pleurs , & je n'ai point l'audace
De lever jusqu'à vous un regard criminel ,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

B E N A S S A R .

Sais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable ?

Z U L I M E .

Je fais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

B E N A S S A R .

J'aurais pû te punir , j'aurais pû dans ces tours
Enfvelir ma honte & tes coupables jours.

Z U L I M E .

Votre colère est juste , & je l'ai méritée.

B E N A S S A R .

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi ; ta douleur commence à m'attendrir ,

(Elle se relève.)

Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu fais si dans ce cœur trop indulgent , trop tendre ,
Les cris de la nature ont sù se faire entendre.
Je vivais dans toi seule ; & jusques à ce jour ,
Jamais père à son sang n'a marqué tant d'amour.
Tu fais si j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière ,
Et cédât malgré moi , par des soins superflus ,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu ; ma prodigue tendresse
Prévenait par ses dons ma caduque vieillesse.
Je te donnais pour dot , en engageant ta foi ,
Ces trésors , ces états , que je quittais pour toi ;
Et tu pouvais choisir entre les plus grands princes ,

Qui

Qui des bords Syriens gouvernent les provinces ;
 Et c'est dans ces momens que fuyant de mes bras ,
 Toi seule à la révolte excites mes soldats ,
 M'arraches mes sujets , m'enlèves mes esclaves ,
 Outrages mes vieux ans , m'abandonnes , me braves.
 Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur ?
 Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur ?
 Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?
 Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?
 Ah Zulime ! ah mon sang ! par tant de cruauté
 Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

ZULIME.

Seigneur , mon souverain , j'ose dire , mon père ,
 Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
 Régniez , vivez heureux , ne vous consommez plus
 Pour cette criminelle en regrets superflus.
 De mon aveuglement moi-même épouvantée ,
 Expirant des regrets dont je suis tourmentée ,
 Et de votre tendresse , & de votre courroux ,
 Je pleure ici mon crime à vos sacrés genoux ;
 Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire ;
 Vous n'avez plus de fille , & je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu ? malheureuse ! opprobre de mon fort !
 Quoi , tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
 Qui ? Ramire ! un captif ! Ramire t'a séduite !
 Un barbare t'enlève , & te force à la fuite !
 Non , dans ton cœur séduit , d'un fol amour atteint ;
 Tout l'honneur de mon sang n'est pas encor éteint.
 Tu ne souilleras point d'une tache si noire

La race des héros , ma vieilleſſe & ma gloire.
 Quelle honte , grand Dieu , ſuivrait un ſort ſi beau !
 Veux-tu deſhonorer ma vie & mon tombeau ?
 De mes folles bontés quel horrible ſalaire !
 Ma fille , un ſuborneur eſt-il donc plus qu'un père ?
 Repen-toi , ſui mes pas , vien ſans plus m'outrager.

Z U L I M E .

Je voudrais obéir ; mon ſort ne peut changer.
 Approuvée en Europe , en vos climats flétrie ,
 Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie.
 Mais , ſi le nom d'eſclave aigrit v'otre courroux ,
 Songez que cet eſclave a combattu pour vous ,
 Qu'il vous a délivré d'une main ennemie ,
 Que vos perfécuteurs ont demandé ſa vie ,
 Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ,
 Qu'à d'afſez grands honneurs ſes jours ſont réſervés ;
 Qu'il eſt du ſang des Rois ; & qu'un héros pour gendre ,
 Un prince vertueux

B E N A S S A R .

Je ne veux plus t'entendre.
 Barbare ! que les cieux partagent ma douleur !
 Que ton indigne amant ſoit un jour mon vengeur !
 Il le fera ſans doute , & j'en reçois l'augure :
 Tous les enlèvemens ſont ſuivis du parjure.
 Puiſſe la perfidie & la diviſion
 Etre le digne fruit d'une telle union !
 J'eſpère que le ciel ſenſible à mon outrage
 Accourcira bientôt dans les pleurs , dans la rage ,
 Les jours infortunés que ma bouche a maudits ,
 Et qu'on te trahira , comme tu me trahis.

Coupable de ma mort qu'ici tu me prépares ,
 Lâche , tu périras par des mains plus barbares.
 Je le demande aux cieux ; perfide , tu mourras
 Aux pieds de ton amant , qui ne te plaindra pas.
 Mais avant de combler son opprobre & sa rage ,
 Avant que le cruel t'arrache à ce rivage ,
 J'y cours ; & nous verrons si tes lâches soldats
 Seront assez hardis pour l'ôter de mes bras ;
 Et si pour se ranger sous les drapeaux d'un traître
 Ils fouleront aux pieds & ton père , & leur maître.

S C E N E V.

ZULIME , SERAME.

ZULIME.

SEigneur . . . Ah cher auteur de mes coupables jours !
 Voilà quel est le fruit de mes tristes amours !
 Dieu qui l'as entendu , Dieu puissant que j'irrite ,
 Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
 La mort & les enfers paraissent devant moi.
 Ramire , avec plaisir j'y descendrais pour toi.
 Tu me plaindras sans doute Ah passion funeste !
 Quoi ! les larmes d'un père , & le courroux céleste ,
 Les malédictions prêtes à m'accabler ,
 Tout irrite les feux dont je me sens brûler !
 Dieu , je me livre à toi , si tu veux que j'expire ,
 Frape ; mais répon-moi des larmes de Ramire.

Fin du second acte.

ACTE

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HElas ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
 Tous ces soulèvemens , ces craintes , ces combats ,
 Ce reflux orageux du remords & du crime.
 Que je me hais ! j'outrage un père magnanime ,
 Un père qui m'est cher , & qui me tend les bras.
 Que dis-je ? l'outrager ! j'avance son trépas ;
 Malheureuse !

A T I D E.

Après tout , si votre ame attendrie
 Craint d'accabler un père , & tremble pour sa vie ,
 Pardonnez ; mais je sens qu'en de tels déplaisirs ,
 Un grand cœur quelquefois commande à ses soupirs ,
 Qu'on peut sacrifier

ZULIME.

Que prétens-tu me dire ?
 Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
 A quels conseils , grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?
 Ai-je pû les entendre ? ose-t-on les donner ?
 Toute prête à partir , vous proposez , barbare ,
 Que moi qui l'ai conduit , de lui je me sépare ?
 Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
 De

De ce conseil affreux n'égalent point l'horreur.

A T I D E.

Mais vous-même à l'instant à vos devoirs fidelle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

Z U L I M E.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait ;
Si je parlais ainsi, mon cœur me démentait.

A T I D E.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue ?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue ;
Et ma triste amitié....

Z U L I M E.

Vous m'en devez, du moins.

Mais que cette amitié prend de funestes soins !
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire ;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Hélas ! m'affurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux ?

A T I D E.

Ce n'est point à des cœurs nourris dans l'amertume ;
Que la crainte a glacés, que la douleur consumé,
Ce n'est point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Est-ce à moi d'observer leur joye & leur caprice ?
Ne vous suffit-il pas qu'on vous rende justice,
Qu'on soit à vos bontés affervi pour jamais ?

Z U L I M E.

Non, il semble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame est inquiète, & n'est point attendrie.
Atide, il me parlait des loix de sa patrie.
Il est tranquille assez, maître assez de ses vœux ;

Pour

Pour voir en ma présence un obstacle à nos feux.
 Ma tendresse un moment s'est sentie allarmée.
 Chère Atide, est-ce ainsi que je dois être aimée ?
 Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !...
 Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
 Si de quelque intérêt son ame est occupée,
 Si je n'y fuis pas seule, Atide, il m'a trompée.

S C E N E I I.

Z U L I M E, A T I D E, I D A M O R E.

I D A M O R E.

MAdame, votre père appelle ses soldats ;
 Résolvez votre fuite, & ne différez pas.
 Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
 Aux pleurs de Bénassar étaient prêts à se rendre.
 Honteux de vous prêter un sacrilège apui,
 Leurs fronts en rougissant se baissaient devant lui.
 De ces murs odieux je garde le passage.
 Ce sentier détourné nous conduit au rivage.
 Ramire, impatient, de vous seule occupé,
 De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
 Et prêt pour son épouse à prodiguer sa vie,
 Dispose en ce moment votre heureuse sortie.

Z U L I M E.

Ramire ! dites-vous ?

I D A M O R E.

Ardent, rempli d'espoir,
 Il revient vous servir, surtout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah ! je renais , Atide , & mon ame est en proie
 A tout l'empportement de l'excès de ma joie.
 Pardonne à des soupçons indignement conçus ,
 Ils sont évanouïs , ils ne renaîtront plus.
 J'ai douté , j'en rougis ; je craignais , & l'on m'aime !
 Ah Prince !

S C E N E III.

ZULIME , ATIDE , RAMIRE , IDAMORE.

IDAMORE (à Ramire.)

J'ai parlé , Seigneur , comme vous-même ;
 J'ai peint de votre cœur les justes sentimens ;
 Zulime en est bien digne ; achevez , il est tems.
 Pressons l'heureux instant de notre délivrance.
 Rien ne nous retient plus ; je cours , je vous devance.
 (Il sort.)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal ,
 Où d'un départ trop lent on donne le signal.
 Benassar de ces lieux n'est point encor le maître ;
 Pour peu que nous tardions , Madame , il pourrait l'être ;
 Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords ;
 Venez , ne craignez point ses impuissans efforts.

ZULIME.

Moi craindre ! ah c'est pour vous que j'ai connu la crainte ;
 Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte :

La

La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
 Sauvez ma gloire , au moins , pour la dernière fois.
 Aprenons à l'Espagne , à l'Afrique jalouse ,
 Que je suis mon devoir en partant votre épouse.

R A M I R E .

C'est braver votre père , & le desespérer ;
 Pour le salut des miens , je ne puis différer

Z U L I M E .

Ramire !

R A M I R E .

Si le ciel me rend mon héritage ,
 Valence est à vos pieds ; je ne puis davantage ;
 Et je ne répons pas

Z U L I M E .

Ciel ! qu'est-ce que j'entens !
 De quelle bouche , hélas ! en quels lieux ! en quel tems !
 Pour m'annoncer un doute à tous deux si funeste ,
 Ramire , attendais-tu , qu'immolant tout le reste ,
 Perfide à ma patrie , à mon père , à mon Roi ,
 Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi ?
 Sur ces rochers déserts , ingrat , m'as-tu conduite ,
 Pour traîner en Europe une esclave à ta fuite ?

R A M I R E .

Je vous y mène en Reine , & mon peuple à genoux ;
 En imitant son Roi fléchira devant vous.

Z U L I M E .

Ton peuple ! tes respects ! quel prix de ma tendresse !
 Va , périssent les noms de Reine , de Princesse !
 Le nom de ton épouse est le seul qui m'est dû ,
 Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu ,
 Le seul que je voulais . Ah barbare que j'aime !

Peux-

Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même ?
 Atide ! vous tremblez , — vous détournez de moi
 Des yeux remplis de pleurs & consternés d'effroi.
 Atide !

A T I D E.

Moi, Madame !

Z U L I M E.

Ainsi j'étais trompée.

Quel voile se déchire, & quels coups m'ont frappée !
 Quel père j'offensais ! & pour qui, malheureux ?
 Tu creusas sous mes pas ce précipice affreux.
 Des plus sacrés devoirs la barrière est franchie :
 Mais il reste un retour à ma vertu trahie.
 Je revole à mon père : il a plaint mes erreurs ;
 Il est sensible, il m'aime, il vengera mes pleurs ;
 Et de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
 Dirai-je, hélas ! ta mort ? non, ingrat, mais la mienne.
 Tu l'as voulu, j'y cours.

A T I D E.

Madame !

R A M I R E.

Atide ! ô ciel !

A T I D E.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel ?
 C'est votre ouvrage, hélas ! que vous allez détruire.
 Vous vous perdez ! Eh quoi, vous balancez, Ramire !

Z U L I M E.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés ;
 Son silence & vos pleurs m'en ont appris assez.
 Je vois sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
 Et je n'ai pas besoin de tant de confiance,

Ni des secours honteux d'une telle pitié.
 J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié ;
 Vous m'en payez le prix , je vais le reconnaître.
 Sortez ; rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
 Esclaves , redoutez mes ordres absolus ;
 A mes yeux indignés ne vous présentez plus.
 Laissez-moi.

R A M I R E .

Non , Madame , & je perdrai la vie ,
 Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
 Vous ne flétrirez point cet objet malheureux ,
 Ce cœur digne de vous , comme vous généreux.
 Si vous le connaissiez , si vous saviez....

Z U L I M E .

Parjure ,
 Ta fureur à ce point insulte à mon injure !
 Tu m'outrages pour elle ! Ah vil couple d'ingrats !
 Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.
 Vous expierez tous deux mes feux illégitimes.
 Tremblez , ce jour affreux fera le jour des crimes.
 Je n'en ai commis qu'un , ce fut de vous servir ,
 Ce fut de vous sauver ; je cours vous en punir...
 Tu me braves encor ; & tu présumes , traître ,
 Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître ,
 Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés !
 Tu te trompes , barbare..... A moi , gardes , courez ,
 Suivez-moi tous , ouvrez aux soldats de mon père ;
 Que mon sang satisfasse à sa juste colère ,
 Qu'il efface ma honte , & que mes yeux mourans
 Contemplant deux ingrats à mes pieds expirans.

S C E N E

S C E N E I V.

A T I D E , R A M I R E .

R A M I R E .

AH! fuyez sa vengeance, Atide, & que je meure.

A T I D E .

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jettiez sur l'heure;
Ramire, il faut me perdre, & vous justifier,
Laisser périr Atide, & même l'oublier.

R A M I R E .

Vous!

A T I D E .

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaissance,
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance.
Nos liens sont sacrés, & je les brise tous:
Mon cœur vous idolâtre, & je renonce à vous.

R A M I R E .

Vous Atide!

A T I D E .

Il le faut; partez sous ces auspices.
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices.
Mes mains auront brisé de plus puissans liens;
Et mes derniers bienfaits sont au dessus des siens.

R A M I R E .

Vos bienfaits sont affreux! l'idée en est un crime.
O chère & tendre épouse! ô cœur trop magnanime!
Il faut périr ensemble, il faut qu'un noble effort
Assure la retraite, ou nous mène à la mort.

A T I D E .

Je mourrai, j'y consens: mais espérez encore;

R 2

Tout

Tout est entre vos mains : Zulime vous adore ;
 Ce n'est pas votre sang qu'elle prétend verser.
 Pensez-vous qu'à son père elle oser s'adresser ?
 Vous voyez ces remparts qui ceignent notre asyle ;
 Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'est-il pas tranquile ?
 A-t-elle seulement marché de ce côté ?
 Sa colère trompait son esprit agité.
 Confiez-vous à moi ; mon amour le mérite.
 Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte,
 Souffrez.

(elle sort.)

R A M I R E.

Non — je vous fuis.

S C E N E V.

R A M I R E , B E N A S S A R.

B E N A S S A R.

DEmeure, malheureux,
 Demeure.

R A M I R E.

Que veux-tu ?

B E N A S S A R.

Cruel, ce que je veux ?

Après tes attentats, après ta fuite infame,
 L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

R A M I R E.

Croi-moi, l'humanité régné au fond de ce cœur
 Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur.
 L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

B E

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père :
 Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré ;
 Tu pars, & cet assaut est encor différé ;
 La mer t'ouvre ses flots, pour enlever ta proie ;
 Eh bien, prend donc pitié des pleurs où je me noie ;
 Prends pitié d'un vieillard, trahi, deshonoré,
 D'un père, qui chérit un cœur dénaturé.
 Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave :
 Je corrigeai le fort qui te fit mon esclave.
 Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
 J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
 Le ciel fait si mon cœur abhorrait l'injustice,
 Qui voulait de ton sang le fatal sacrifice.
 Ma fille a crû, sans doute, une indigne terreur,
 Et son aveuglement a causé son erreur.
 Je t'adresse, cruel, une plainte impuissante :
 Ta folle amour insulte à ma voix expirante.
 Contre les passions que peut mon desespoir ?
 Que veux-tu ? je me mets moi-même en ton pouvoir :
 Accepte tous mes biens, je te les sacrifie ;
 Ren-moi mon sang, ren-moi mon honneur & ma vie.
 Tu ne me répons rien, barbare !

RAMIRE.

Ecoute-moi.

Tes trésors, tes bienfaits, ta fille, sont à toi.
 Soit vertu, soit pitié, soit intérêt plus tendre,
 Au péril de sa gloire elle osa nous défendre ;
 Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
 Elle adore son père, & le trahit pour nous ;

R 3

Et

Et je crois la payer du plus noble salaire ;
En la rendant aux mains d'un si vertueux père.

B E N A S S A R .

Toi , Ramire ?

R A M I R E .

Zulime est un objet sacré ,
Que mes profanes yeux n'ont point deshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite
Que n'en coûte à tes yeux sa déplorable fuite.
Le tems fera le reste ; & tu verras un jour ,
Qu'il soutient la nature , & qu'il détruit l'amour ;
Et si dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille est coupable ,
Si ton cœur généreux pouvait se desarmer ,
Chérir encor Zulime

B E N A S S A R .

Ah ! si je puis l'aimer !

Que me demandes-tu ? conçois-tu bien la jole
Du plus sensible père au desespoir en proie ,
Qui noyé si longtems dans des pleurs superflus ,
Reprend sa fille enfin , quand il ne l'attend plus ?
Moi , ne la plus chérir ! Va , ma chère Zulime
Peut avec un remors effacer tout son crime.
Va , tout est oublié , j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes sermens me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'est point parjure ?
Quel cœur n'est point ingrat ?

R A M I R E .

Que le tien se rassure.
Atide est dans ces lieux , Atide est comme moi ,
Du sang infortuné de notre premier roi.

Nos

Nos captifs malheureux, brulans du même zèle,
 N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
 Je le livre en ôtage, & la mets dans tes mains.
 Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
 Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide :
 Mais, si je suis fidèle, & si l'honneur me guide,
 Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
 Apelle tous les tiens, délivre nos amis.
 Le tems presse : peux-tu me donner ta parole ?
 Peux-tu me répondre ?

BENASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
 Déjà quelques guerriers honteux de me trahir,
 Reconnaissent leur maître, & sont prêts d'obéir.
 Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
 Pour abuser encor mon amour paternelle ?
 Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien ;
 Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
 Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.
 Dieu voit du haut des cieus la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.



S C E N E VI.

R A M I R E , A T I D E .

A T I D E .

AH! Prince, on vous attend.
 Il n'est plus de danger, l'amour seul vous défend.
 Zulime est apaisée; & tant de violence,
 Tant de transports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
 Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
 L'orage était soudain, le calme est aussi prompt.
 J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage;
 Et l'amour à son cœur en difait davantage.
 Ses yeux auparavant si fiers, si courroucés,
 Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai versés.
 J'ai saisi cet instant favorable à la fuite:
 Jusqu'au pied du vaisseau soudain je l'ai conduite;
 J'ai hâté vos amis; la moitié fuit mes pas,
 L'autre moitié s'embarque, ainsi que vos soldats;
 On n'attend plus que vous: la voile se déploie.

R A M I R E .

Ah Ciel! qu'avez-vous fait?

A T I D E .

Les pleurs où je me noye,
 Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
 C'en est fait, cher amant; je ne veux plus troubler
 Le bonheur de Zulime, & le vôtre, peut-être.
 Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.

Allez,

Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les fermens qu'Atide a faits pour vous.

R A M I R E.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaisseau funeste?

A T I D E.

Elle vous y demande.

R A M I R E.

O puissance céleste!

Elle part, dites-vous?

A T I D E.

Oui, sauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous seul elle avait en horreur.

R A M I R E.

Atide! en ce moment c'est fait de votre vie.

A T I D E.

Eh! ne savez-vous pas que je la sacrifie?

R A M I R E.

Vous êtes en otage auprès de Benassar.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de départ;
Tout est perdu.

A T I D E.

Comment?

R A M I R E.

Où courir? & que faire?

Et comment réparer mon crime involontaire?

A T I D E.

Que dites-vous? quel crime, & quel engagement?

R A M I R E.

Ah ciel!

A T I D E.

Qu'ai-je donc fait?

SCENE

S C E N E V I I.

RAMIRE , ATIDE , IDAMORE.

I D A M O R E.

EN ce même moment ,
 Benassar vous poursuit , vous , Atide , & Zulime.
 Le péril le plus grand est celui qui m'anime.
 Seigneur , je viens combattre & mourir avec vous.
 J'ai vû ce Benassar , enflammé de courroux ,
 Aux siens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte ,
 Rentrer accompagné de leur fatale escorte ,
 Courir à ses vaisseaux , la flamme dans les mains :
 Il attestait le ciel vengeur des Souverains :
 Sa fureur échauffait les glaces de son âge.
 Déjà de tous côtés commençait le carnage.
 Je me fraye un chemin , je revole en ces lieux.
 Sortons Entendez-vous tous ces cris furieux ?
 D'où vient que Benassar , au fort de la mêlée ,
 Accuse votre foi lâchement violée ?
 Des foldats de Zulime ont quitté ses drapeaux ;
 Ils ont suivi son père , ils marchent aux vaisseaux.
 D'où peut naître un revers si prompt & si funeste ?

R A M I R E.

Allons le réparer , le désespoir nous reste ;
 Sauvons du moins Atide , & le fer à la main ,
 Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
 Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre

La

La vertu la plus pure , & l'amour le plus tendre.
Suivez-moi , dis-je.

A T I D E.

O ciel ! Ramire ! Ah jour affreux !

R A M I R E.

Si vous vivez , ce jour est encor trop heureux.

Fin du troisième acte.



ACTE

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

Z U L I M E , S E R A M E .

S E R A M E .

Remerciez le ciel au comble des tourmens,
 D'avoir longtems perdu l'usage de vos sens.
 Il vous a dérobé, propice en sa colère,
 Ce combat effrayant d'un amant & d'un père.

Z U L I M E (*jettée dans un fauteuil, & revenant de son évanouissement.*)

O jour! tu luis encor à mes yeux allarmés,
 Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
 O sommeil des douleurs! mort douce & passagère!
 Seul moment de repos goûté dans ma misère!
 Que n'es-tu plus durable? & pourquoi laisses-tu
 Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(*se relevant.*)

Où suis-je! qu'a-t-on fait! ô crime! ô perfidie!
 Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
 J'ai tout fait, malheureuse! & moi seule en un jour
 J'ai bravé la nature, & j'ai trahi l'amour.
 Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

S E R A M E .

Plus le combat, Madame, & le péril est proche,
 Plus il veut vous sauver de ces objets d'horreur,

Qui

Qui présentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendaient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'es devenu Ramire ?

SERAME.

Ai-je donc pû songer,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre seul danger ?
Ai-je pû m'occuper que du mal qui vous tuë ?

ZULIME.

Qu'est-ce qui s'est passé ? quelle erreur m'a perduë ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes transports jaloux,
Des miens contre Zulime allumé le courroux !
J'accusais mon enfant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funestes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juste ciel ! je partais, & sur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ! On m'arrête. Ah, perfide !...
N'importe : apren-moi tout, ne me déguise rien,
Rapporte-moi ma mort ; va, cours, vole, & revien.

SERAME.

Je vous laisse à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je : Ah j'en mérite encor de plus cruelles !



SCENE

S C E N E I I .

Z U L I M E *seule.*

MAs-tu trompée , Atide , avec tant de noirceur ?
 Quoi ! les pleurs quelquefois ne partaient point du cœur !
 Mais non , en me perdant tu te perdrais toi-même ,
 Toi , tes amis , ton peuple , & ce cruel que j'aime !
 Non , trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
 L'imposture , après tout , ne verse point de pleurs ;
 Ton ame m'est connue , elle est sans artifice ;
 Et qui m'eût fait jamais un pareil sacrifice ?
 Loin de moi , loin de lui tu voulais demeurer .
 Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
 Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée .
 Ma jalouse fureur s'est trop tôt allumée .
 J'assassine Ramire .

S C E N E I I I .

Z U L I M E , S E R A M E .

Z U L I M E .

EH bien ! que t'a-t-on dit ?

Parle .

S E R A M E .

Un désordre horrible accable mon esprit .
 On ne voit , on n'entend que des troupes plaintives ;

Au

Au dehors, au dedans, aux portes, sur les rives,
 Au palais, sur le port, autour de ce rempart ;
 On se rassemble, on court, on combat au hazard.
 La mort vole en tous lieux. Votre esclave perfide,
 Partout opose au nombre une audace intrépide.
 Pressé de tous côtés, Ramire allait périr :
 Croiriez-vous quelle main vient de le secourir ?
 Atide !

Z U L I M E.

Atide ! ô ciel !

S E R A M E.

Au milieu du carnage,
 D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
 S'élançant dans la foule, étonnant les soldats,
 Sa beauté, son audace ont arrêté leurs bras.
 Vos guerriers qui pensaient venger votre querelle,
 Unis avec les siens, se rangent autour d'elle.
 Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémiss d'effroi.

Z U L I M E.

Ramire vit encor, & ne vit point pour moi !
 Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même ;
 Une autre le défend ; c'est une autre qu'il aime !
 Et c'est Atide !... Allons, le charme est dissipé ;
 Je déchire un bandeau de mes larmes trempé.
 Je revois la lumière, & je sors de l'abîme
 Où me précipitaient ma faiblesse & leur crime.
 Ciel, quel tissu d'horreurs ! ah ! j'en avais besoin...
 De guérir ma blessure ils ont pris l'heureux soin.
 Va, je renonce à tout, & même à la vengeance.
 Je verrai leur suplice avec l'indifférence

Qu'in-

Qu'inspirent des forfaits qui ne nous touchent pas,
 Que m'importe en effet leur vie & leur trépas ?
 C'en est fait.

S C E N E I V.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

Z U L I M E.

MOhadir, parlez, que fait mon père ?
 Puisse sur moi le ciel, épuisant sa colère,
 Sur ses jours vertueux prodiguer sa faveur !
 Qu'il soit vengé surtout.

M O H A D I R.

Madame, il est vainqueur.

Z U L I M E.

Ah ! Ramire est donc mort ?

M O H A D I R.

Sa valeur malheureuse
 A cherché vainement une mort glorieuse.
 Lassé, couvert de sang, l'esclave révolté
 Est tombé dans les mains de son maître irrité.
 Je ne vous nierai point que son cœur magnanime
 Semblait justifier les fautes de Zulime.
 Madame je l'ai vû maître de son courroux,
 Respecter votre père, en détourner ses coups ;
 Je l'ai vû des siens même arrêtant la vengeance,
 Abandonner le soin de sa propre défense.

Z U L I M E.

Lui !

M o -

M O H A D I R.

Cependant, on dit qu'il nous a trahi tous,
 Qu'il trompait à la fois & Benassar, & vous.
 Mais sans approfondir tant de sujets d'allarmes,
 Sans plus empoisonner la source de vos larmes,
 Il faut de votre père obtenir un pardon;
 Il le faut mériter, je vais en votre nom
 Des rebelles armés poursuivre ce qui reste.
 Terminons sans retour un trouble si funeste.
 Zulime, avec un père il n'est point de traité;
 Votre repentir seul est votre sûreté;
 La nature dans lui reprendra son empire,
 Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire,

Z U L I M E.

Il me suffit: je fais tout ce que j'ai commis,
 Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
 Aux pieds de Benassar il faut que je me jette,
 Hâtons-nous.

M O H A D I R.

Retenez cette ardeur indiscrette;
 Gardez en ce moment de vous y présenter.

Z U L I M E.

Mohadir, & c'est vous qui m'osez arrêter?

M O H A D I R.

Respectez la défense heureuse, & nécessaire,
 D'un père au desespoir, & d'un maître en colère.
 Vous devez obéir, & surtout épargner
 Sa blessure trop vive & trop prompte à saigner.
 Il vous aime, il est vrai: mais après tant d'injures,
 Si vos ressentimens s'échappaient en murmures,
 Frémissez pour vous-même; un affront si cruel

Serait le dernier coup à ce cœur paternel ;
 Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être.....

Z U L I M E.

Osez-vous bien penser que je protège un traître ?

M O H A D I E.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
 Votre ame détrompée a repris sa raison.
 Je le vois, & je cours, en serviteur fidèle,
 Apprendre à Benassar le succès de mon zèle.
 Daignez de sa justice attendre ici l'effet. (*il sort.*)

S C E N E V.

Z U L I M E , S E R A M E.

Z U L I M E.

AH! j'attens le trépas! Juste ciel qu'ai-je fait ?

S E R A M E.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
 Vos jours sont à ce prix.....

Z U L I M E.

Dieu! qu'Atide est coupable!

S E R A M E.

Tous deux seront punis ; ne songez plus qu'à vous.
 D'un père infortuné défarmez le courroux,
 Détournez.....

Z U L I M E.

Il ne voit en moi qu'une ennemie ;
 Il ne fait point, hélas! combien je suis punie ;
 Mon châtement, Sérame, est dans mes attentats.
 J'étais dénaturée, & j'ai fait des ingrats.

S E R

SÉRAME.

Éh bien, de leurs forfaits séparez votre cause.
 Quelque punition qu'un père ie propose,
 Aux traits de son courroux son sang doit échaper,
 Et sa main s'amollit sur le point de fraper.
 Obtenez qu'il vous voye, & votre grace est sûre.
 Unissez-vous à lui pour venger son injure.
 Abandonnez les jours justement menacés,
 De ce parjure amant qu'enfin vous haïssez.

ZULIME.

De Ramire!

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
 Vous faisait sa victime, ainsi que sa complice.

ZULIME.

Je ne le fais que trop. Hélas que de forfaits!

SÉRAME.

Que j'aime à voir vos yeux decillés pour jamais!
 Des pleurs que vous versiez sa vanité s'honore:
 Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore.

SÉRAME.

Qui! vous?

ZULIME.

Un Dieu barbare assemble dans mon cœur
 L'excès de la faiblesse, & celui de l'horreur.
 C'est en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
 Je déteste mon crime, & je sens que je l'aime:
 Je n'y résiste plus: ce poison détesté,
 Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,

De toutes les fureurs m'embrasé & me déchire.
 Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
 Tel est dans les replis de ce cœur dévoré
 Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré,
 Que si pour couronner sa lâche perfidie,
 Ramire en me quittant eût demandé ma vie,
 S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant,
 S'il eût insulté même à mon dernier moment,
 Je l'eusse aimé toujours, & mes mains défaillantes
 Auraient cherché ses mains de mon sang dégoutantes.
 Quoi! c'est ainsi que j'aime, & c'est moi qu'il trahit!
 Et c'est moi qui le perds! c'est par moi qu'il périt!
 Non, — je le sauverai, le parjure que j'aime,
 Dût-il me détester, & m'en punir lui-même.
 Mais Atide est aimée!

S C E N E V I.

ZULIME, ATIDE (*amenée par des gardes.*)

ZULIME.

AH! qu'est-ce que je voi!
 Ma rivale à mes yeux! Atide devant moi!

ATIDE.

Oui, Madame, il est vrai, je suis votre rivale;
 Le malheur nous rejoint, le destin nous égale.
 Je sens les mêmes feux; je meurs des mêmes coups;
 Et Ramire est perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME

ZULIME.

Avez-vous vû Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vû combattre,
 Et braver son destin, qui ne pouvait l'abattre ;
 Mais je ne l'ai point vû depuis qu'il est chargé
 De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
 On prépare pour lui la mort la plus sanglante ;
 Vous le voulez, Madame, & vous ferez contente.
 Il ne vous reste ici qu'à terminer mon sort,
 Avant d'avoir appris s'il vit, ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je fais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! si vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
 Madame ; vous l'aimez, & je connais l'amour ;
 Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
 Et quelque sentiment qu'un père vous inspire,
 Le plus grand des forfaits est de trahir Ramire.
 Il n'eut jamais que vous, & le Ciel pour apui ;
 Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
 Quelques amis encor échapés au carnage
 Vendent bien cher leur vie & marchent au rivage ;
 Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous servir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand vous donnant ma vie ;
 Je me suis immolée à votre jalousie,
 Quand j'osais en ces lieux vous presser à genoux
 De m'abandonner seule & de fuivre un époux,

Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
 Que vous faut-il ? parlez , cruelle que vous êtes !
 Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
 Et qui peut contre moi vous irriter ?

Z U L I M E.

Vos pleurs ,
 Votre attendrissement , votre excès de courage ,
 Votre crainte pour lui , vos yeux , votre langage ,
 Vos charmes , mon malheur , & mes transports jaloux ;
 Tout m'irrite , cruelle , & m'arme contre vous ,
 Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
 Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même ,
 Et l'amour paternel , & l'honneur de mes jours.
 Je vous fers , vous , Madame ; il le faut ; & j'y cours.
 Mais vous me répondez

A T I D E.

Ah c'en est trop , barbare !
 Eh bien , j'aime Ramire : oui , je vous le déclare ;
 Je l'aime , je le cède , & vous vous indignez !
 J'ai sauvé votre amant , & vous vous en plaignez !
 Quel tems pour les fureurs de votre jalousie !
 Quel tems pour le reproche ! il s'agit de sa vie.
 Je jure ici par lui , par ce commun effroi ,
 J'en atteste le jour , ce jour que je vous doi ,
 Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
 Ne vous figurez pas que ma douleur timide
 S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger ;
 Je jure encor ce ciel , lent à nous protéger ,
 Que s'il me permettait de délivrer Ramire ,
 S'il osait me donner son cœur & son empire ,

Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
 Je vous sacrifierais son empire & son cœur.
 Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même.
 Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime ?
 Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
 Non pas même l'honneur de lui sauver le jour.
 Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point ; je vois tout mon outrage ;
 Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux.
 La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux :
 Mais cessez de prétendre au superbe partage,
 A l'honneur insultant d'exciter mon courage.
 Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
 Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
 Suivez-moi seulement : je vous ferai connaître
 Que je fais tout tenter, & même pour un traître.
 Je devrais l'oublier ; je devrais le punir ;
 Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
 Sérane ! quelle horreur a glacé ton visage ?

SCÈNE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

Madame, il faut du sort dévorer tout l'outrage.
 Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
 Vainement Mohadir sensible & généreux,
 Du coupable Ramire a demandé la grace.

Tous les chefs irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
Réservés en ces lieux pour les grands criminels,
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

Z U L I M E .

Il ne mourra pas seul, & devant qu'il expire....

S E R A M E .

Madame, ah gardez-vous d'un téméraire effort !

A T I D E .

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort ?
Oublieriez-vous ainsi la grandeur de votre ame ?

Z U L I M E .

Je préviens vos conseils : n'en doutez point, Madame ;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, & toi !
Droits éternels du sang toujours sacrés pour moi !
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime,

Fin du quatrième acte.



ACTE

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

CE dernier trait, sans doute, est le plus criminel.
 Je sens le desespoir de ce cœur paternel :
 Je partage en pleurant son trouble & sa colère.
 Mais vous avez toujours des entrailles de père ;
 Et tous les attentats de ce funeste jour,
 Ne sont qu'un même crime, & ce crime est l'amour.
 Dans son aveuglement Zulime ensevelie,
 Mérite d'être plainte, encor plus que punie ;
 Et si votre bonté parlait à votre cœur.....

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, & fit tout mon malheur.
 Je me reproche assez mon excès d'indulgence,
 Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompense.
 Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
 Cette amitié fatale, a tout sacrifié.
 Je lui tendais les bras, quand sa main ennemie
 Me plongeait au tombeau chargé d'ignominie.
 Ah ! l'homme inexorable est le seul respecté.
 Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
 La dureté de cœur est le frein légitime
 Qui peut épouvanter l'insolence & le crime.

Ma

Ma facile tendresse enhardit aux forfaits.
 Le tems de la clémence est passé pour jamais.
 Je vais , en punissant leurs fureurs insenties ,
 Egaler ma justice à mes bontés passées.

M O H A D I R .

Je frémis comme vous de tous ces attentats ,
 Que l'amour fait commettre en nos brulans climats.
 En tout lieu dangereux , il est ici terrible.
 Il rend plus furieux , plus on est né sensible.
 Ramire cependant à ses erreurs livré ,
 De leurs cruels poisons semble moins enyvré :
 Vous-même l'avez dit , & j'ose le redire ,
 Que ce même ennemi , ce malheureux Ramire ,
 Est celui dont le bras vous avait défendu ;
 Qu'il n'a point aujourd'hui démenti sa vertu ;
 Que vous l'avez vû même , en ce combat horrible ,
 Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible ,
 Où les yeux , les esprits , les sens sont égarés ,
 Détourner loin de vous ses coups désespérés ,
 Respecter votre sang ; vous sauver , vous défendre ,
 Et d'un bras assuré , d'un cri terrible & tendre ,
 Arrêter , désarmer ses amis emportés ,
 Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
 Oui , j'ai vû le moment , où malgré sa colère
 Il semblait en effet combattre pour son père.

B E N A S S A R .

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
 Recherché de ses mains le reste de mon sang !
 Que ne l'a-t-il versé , puisqu'il le deshonore ?
 Mais ma cruelle fille est plus coupable encore.

Ce

Ce cœur en un seul jour à jamais égaré,
 Est hardi dans sa honte, est faux, dénaturé ;
 Et se précipitant d'abîmes en abîmes,
 Elle a contre son père accumulé les crimes.
 Que dis-je ? au moment même, où tu viens en son nom,
 Dans tant d'antiquités implorer le pardon,
 Son amour furieux la fait courir aux armes.
 Les suborneurs apas de ses trompeuses larmes
 Ont séduit les soldats à sa garde commis ;
 Sa voix a rassemblé ses perfides amis.
 Elle vient m'arracher son indigne conquête ;
 Les armes dans les mains elle marche à leur tête.
 Cet amour insensé ne connaît plus de frein ;
 Zulime contre un père ose lever sa main !
 Au comble de l'outrage on joint le parricide !
 Ah ! courons, & nous-même immolons la perfide.

S C E N E I I.

BENASSAR, ZULIME *suivie de ses soldats dans
 l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME (*Les armes à la main, & jettant ses armes.*)

Non, n'allez pas plus loin, frappez ; & vous soldats,
 Laissez périr Zulime, & ne la vengez pas.
 Il suffit : votre zèle a servi mon audace.
 J'ai mérité la mort, méritez votre grace.
 Sortez, dis-je.

Z U L I M E,

B E N A S S A R.

Ah, cruelle ! est-ce toi que je voi ?

Z U L I M E.

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
 Oui, cette fille indigne, & de crime enivrée,
 Vient d'armer contre vous sa main desespérée.
 J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
 Ce déplorable objet de mes cruels amours.
 Oui, toutes les fureurs ont embrasé Zulime ;
 La nature en tremblait ; mais je volais au crime.
 Je vous vois ; un regard a détruit mes fureurs ;
 Le fer m'est échapé ; je n'ai plus que des pleurs ;
 Et ce cœur tout brulant d'amour & de colère,
 Tout forcené qu'il est, voit un Dieu dans son père.
 Que ce Dieu tonne enfin, qu'il frappe de ses coups
 L'objet, le seul objet d'un si juste courroux.
 Faut-il pour mes forfaits que Ramire périsse ?
 Ah ! peut-être il est loin d'en être le complice ;
 Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
 Si Ramire est un traître, il ne l'est que pour moi.
 Etouffez dans mon sang ce doute que j'abhorre,
 Qui déchire mes sens, qui vous outrage encore.
 J'idolâtre Ramire ; & je ne puis, Seigneur,
 Vivre un moment sans lui, ni vivre sans honneur.
 J'ai perdu mon amant, & mon père, & ma gloire,
 Perdez de tant d'erreurs la honteuse mémoire ;
 Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
 De tous les cœurs hélas ! le plus infortuné.
 Je baise cette main dont il faut que j'expire :
 Mais pour prix de mon sang, pardonnez à Ramire ;

Ayez

Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O Ciel ! qui l'entendez, ô faiblesse d'un père !
Quoi ! ses pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les sauver tous deux ?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une est ma fille ! hélas ! l'autre a sauvé ma vie :
La mort, la seule mort peut briser leurs liens.
Gardez, que l'on m'amène, & Ramire, & les siens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdûe,
Soumise, désarmée, à vos ordres rendûe.
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la trahir.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

S C E N E I I I.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE,
MOHADIR, Suite.

RAMIRE (*enchainé.*)

A Chève de m'ôter cette vie importune,
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des Rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage & la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse.

Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
 Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
 Pour ôtage en tes mains je remettais Atide.
 Ni son cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
 Va, Ramire était loin de te manquer de foi;
 Benassar, nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi.
 Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure;
 De ce cœur paternel je fermais la blessure.
 Tout était réparé. Mes funestes destins
 Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
 Tu m'as trop mal connu; c'est ta seule injustice;
 Que ce soit la dernière; & que dans mon suplice
 Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

B E N A S S A R.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
 Je devrais te haïr: tu me forces, Ramire,
 A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
 Je n'ai point oublié tes services passés;
 Et quoique par ton crime ils fussent effacés,
 J'ai trop vû, malgré moi, dans ce combat funeste,
 Que de ce sang glacé tu respectais le reste.
 Un amour emporté, source de nos malheurs,
 Plus fort que mes bontés, plus puissant que mes pleurs,
 M'arracha par tes mains & ma gloire, & ma fille.
 C'est par toi que mon nom, mon état, ma famille,
 Sont accablés de honte; & pour comble d'horreur
 Il faut verser mon sang pour venger mon honneur.
 Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
 Il ne reste qu'un choix, la mort, ou l'himénée.
 Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras
 Sois

Sois son époux, Ramire, & régne en mes Etats.

RAMIRE.

Moi!

ZULIME.

Mon père!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BENASSAR.

Souvent dans nos provinces

On a vû nos Emirs unis avec nos Princes;

L'intérêt de l'Etat l'emporta sur la loi;

Et tous les intérêts parlent ici pour toi.

J'ai besoin d'un apui, combats pour nous défendre;

Vi pour elle & pour moi; sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

Ah! Seigneur! ah Ramire! ah jour de mon bonheur!

ATIDE.

O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,

Accablé de surprise, & confus d'une grace

Qui ne sembleroit pas dite à ma coupable audace.

Votre fille sans doute est d'un prix à mes yeux

Au dessus des Etats conquis par mes ayeux:

Mais pour combler nos maux, aprenez l'un & l'autre

Le secret de ma vie, & mon sort, & le vôtre.

Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,

Sauver Atide & moi des fers & de la mort,

Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,

Séduifait sa pitié qui la rend criminelle.

Il promettoit mon cœur, il promettoit ma foi,

Il n'en étoit plus tems, je n'étais plus à moi.

Le

Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières,
 En vain j'adore en vous le plus tendre des pères ;
 En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits ;
 Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
 Madame , ainsi le veut la fortune jalouse.
 Vengez-vous sur moi seul ; Atide est mon épouse.

Z U L I M E.

Ton épouse ? perfide !

R A M I R E.

Elevés dans vos fers ,
 Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts ;
 Quand son père unissant notre espoir & nos larmes ,
 Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
 Lui-même a resserré , dans ses derniers momens ,
 Ces nœuds chers & sacrés préparés dès longtems ;
 Et la loi du secret nous était imposée.

Z U L I M E.

Ton épouse ! à ce point ils m'auraient abusée !
 Ils auront triomphé de ma crédulité !
 Seigneur , à vos bienfaits ils auront insulté !
 Vous souffrirez qu'Atide à ma honte jouisse
 Du fruit de tant d'audace , & de tant d'artifice ?
 Vengez-moi , vengez-vous , de ces traîtres apas ,
 De cet affreux tissu de fourbes , d'attentats.
 Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
 Mon heureuse rivale a commis tous mes crimes.
 Vous ne punissez pas cet objet odieux ?

A T I D E.

Vous devez me punir , mais connaissez-moi mieux.
 Avant de me haïr , entendez ma réponse.

Votre

Votre père est présent, qu'il juge, & qu'il prononce.

ZULIME.

O ciel!

ATIDE.

Ramire, & moi, Seigneur, si nous vivons,
C'est votre auguste fille à qui nous le devons.

(à Zulime.)

Je l'avoue à vos pieds : & moi pour récompense,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.
Trahissant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits ;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de soins, le prix de tant de larmes ;
Et lorsque vous sortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout semble s'élever contre ma perfidie :
Mais j'aimais comme vous ; ce mot me justifie ;
Et d'un lien sacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus ; vous le savez, on m'aime.
Mais malgré mon himen, & malgré l'amour même,
Je vous immolai tout ; je vous ai fait serment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant ;
J'ai promis de servir votre fatale flamme ;
Le serment est affreux, vous le sentez, Madame !
Renoncer à Ramire, & le voir en vos bras,
C'est un effort trop grand, vous ne l'espérez pas :
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendresse :
Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse,
Il n'est qu'un seul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(elle tire un poignard pour se tuer.)

R A M I R E (la désarmant avec Zulime.)

Chère Atide !

Z U L I M E (se saisissant du poignard.)

O ciel ! que faites-vous ?

B E N A S S A R.

Hélas ! vivez pour lui.

Z U L I M E.

Suis-je assez confondüe ?

Tu l'emportes , cruelle , & Zulime est vaincüe ;

Oui , je le suis en tout. J'avoüe avec horreur ,

Que ma rivale enfin mérite son bonheur.

(à Atide.)

J'admire en périssant jusqu'à ton amour même.

C'est à moi de mourir , puisque c'est toi qu'on aime.

(à Ramire & à Atide.)

Eh bien , foyez unis : eh bien , foyez heureux ,

Aux dépens de ma vie , aux dépens de mes feux.

Eloignez-vous , fuyez , dérobez à ma vie

Ce spectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.

Votre joye est horrible , & je ne puis la voir.

Fuyez , craignez encor Zulime au desespoir.

Mon père , ayez pitié du moment qui me reste ;

Sauvez mes yeux mourans d'un spectacle funeste.

(Elle tombe sur sa confidente.)

A T I D E.

Nos deux cœurs font à vous.

R A M I R E.

Vivez fans nous haïr.

Z U L I M E.

Moi te haïr , cruel ! ah laisse-moi mourir ;

Va ,

Va, laisse-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funeste & tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi.
Hélas — vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père —

J'en suis indigne.

(elle se frappe.)

BENASSAR.

O ciel!

RAMIRE & ATIDE.

Zulime! ô desespoir!

BENASSAR.

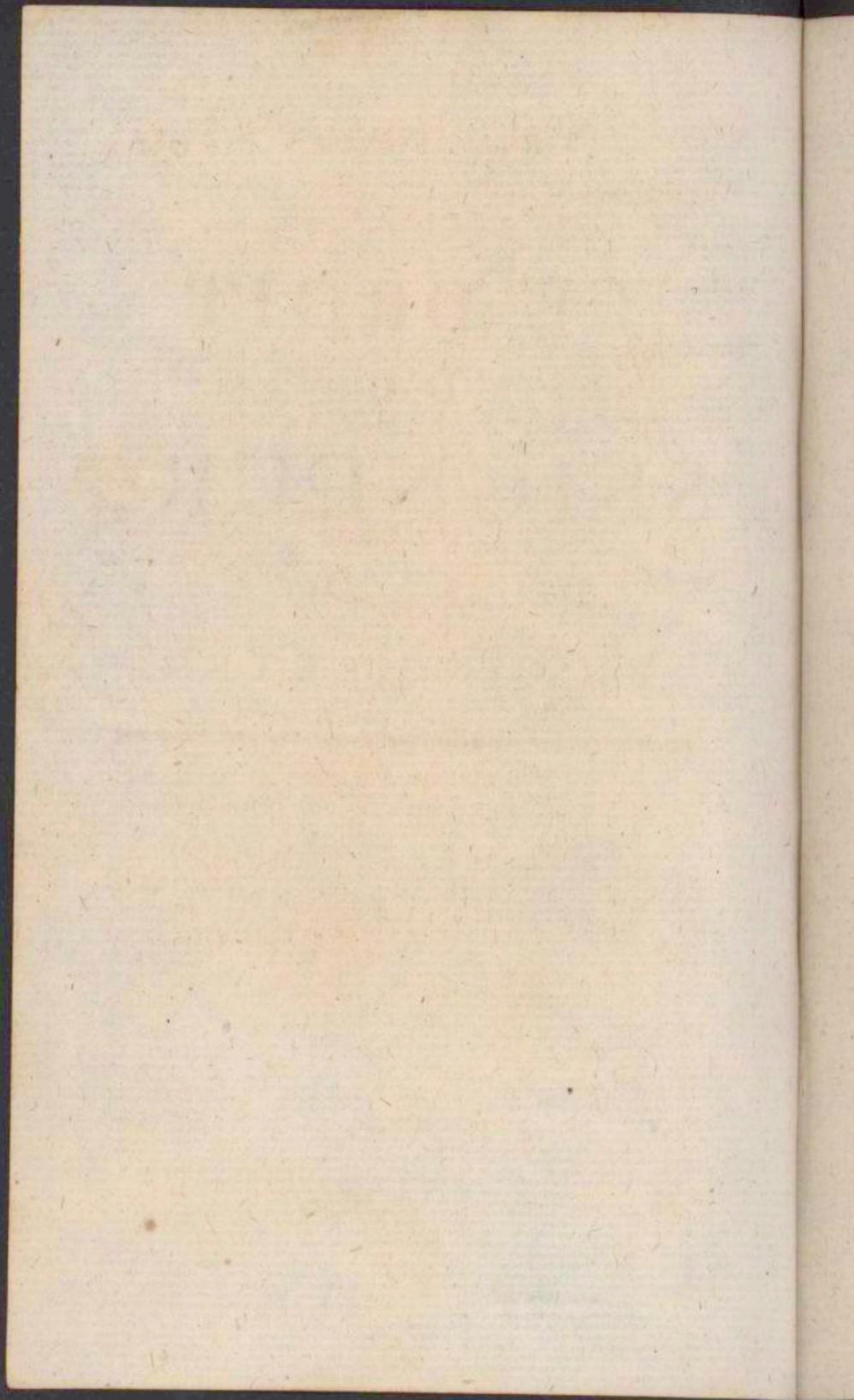
Ah ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plutôt. — Pardonnez à Zulime!
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième & dernier acte.





LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

Elle a été jouée à Paris sous le nom de
L'Ecueil du Sage, qui n'était pas son
véritable titre.

ACTEURS.

Le Marquis du CARRAGE.

Le Chevalier GERNANCE.

Le Baillif.

MATURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domestique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, seconde femme de Dignant.

DORMENE.

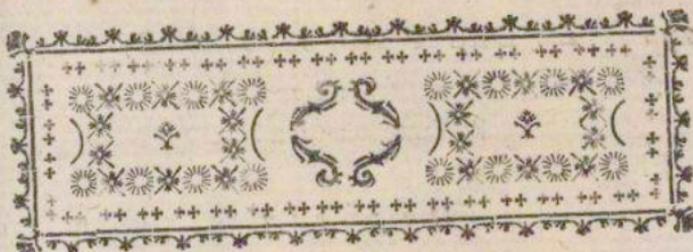
COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domestiques.

Les deux premiers actes se passent sous les arbres du village. Les trois derniers dans le vestibule du château.

La Scène est supposée en Picardie, & l'action du tems de Henri second.



LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

ECoutez-moi, Monsieur le Magister ;
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout favoir ; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

T 4

LE

LE BAILLIF.

Plaisante question !

Eh que t'importe ?

MATURIN.

Oh ! cela me tourmente ,

J'ai mes raisons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acante.....

C'est un beau nom ; il vient du grec *Antos* ,Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.*Flos* se traduit par *Fleur* , & ta future

Est une fleur que la belle nature

Pour la cueillir façonna de sa main ;

Elle fera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise

Donne des noms aux enfans qu'on batise.

Acante a pris son nom de son parrain ,

Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du Grec ?

LE BAILLIF.

Chose certaine.

MATURIN.

Et Maturin d'où vient-il ?

LE BAILLIF.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie , ou d'Artois , un savant

A ces noms là s'arrête rarement.

Tu n'as point de nom , toi , ce n'est qu'aux belles

D'en avoir un , car il faut parler d'elles.

MA

M A T U R I N.

Je ne fais, mais ce nom Grec me déplaît.
 Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est :
 Ma maîtresse est villageoise, & je gage
 Que ce nom là n'est pas de mon village.
 Acante, soit. Son vieux père Dignant
 Semble accorder sa fille en rechignant ;
 Et cette fille, avant d'être ma femme,
 Parait aussi rechigner dans son ame.
 Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur ;
 Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
 De supporter que Maturin la cueille.
 Elle est hautaine, & dans soi se recueille,
 Me parle peu, fait de moi peu de cas ;
 Et quand je parle, elle n'écoute pas :
 Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
 Qui haut la main régente son vieux père,
 Ce mariage en mon chef résolu,
 N'aurait été, je crois, jamais conclu.

L E B A I L L I F.

Il l'est enfin : & de manière exacte
 Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;
 Car si je suis le Magister d'ici,
 Je suis Baillif, je suis Notaire aussi ;
 Et je suis prêt dans mes trois caractères
 A te servir dans toutes tes affaires.
 Que veux-tu ? di.

M A T U R I N.

Je veux qu'incessamment

On me marie.

298 LE DROIT DU SEIGNEUR,

LE BAILLIF.

Ah! vous êtes pressant.

MATURIN.

Et très-pressé — Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aïfance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être seul! — il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : & quand donc ?

MATURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui ; mais Colette à votre sacrement ,
Mons' Maturin , peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse ,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATURIN.

Oh bien , je dépromets,
Je veux , pour moi , m'arranger désormais ,
Car je suis riche , & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage ,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir , & non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette : c'est Acante ,
Entendez-vous? qui seule ici me tente.
Entendez-vous , Magister trop rétif ?

LE BAILLIF.

Oui , j'entens bien : vous êtes trop hâtif ;

Et

Et pour figner vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre ;
Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLIEF.

Comment ?

MATURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part ,
Sans en avoir encor à nos épouses.
Des Maturins les têtes sont jalouses.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon ,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLIEF.

Mais il est fort honnête.

Il est permis de parler tête à tête
A sa fujette , afin de la tourner
A son devoir , & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

LE BAILLIEF.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'est le droit du Seigneur ;
Et c'est à nous , en personnes discrètes ,
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MA

M A T U R I N.

D'où vient ce droit ?

L E B A I L L I F.

Ah ! depuis bien longtems ,

C'est établi : — ça vient du droit des gens.

M A T U R I N.

Mais sur ce pied , dans toutes les familles

Chacun pourrait endoctriner les filles.

L E B A I L L I F.

Oh ! point du tout , — c'est une invention

Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.

Car vois-tu bien , autrefois les ancêtres

De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres

De nos ayeux , régnaient sur nos hameaux.

M A T U R I N.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands fots !

L E B A I L L I F.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village

Devaient avoir un droit de vasselage.

M A T U R I N.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas paitris

D'un seul limon , de lait comme eux nourris ?

N'avons-nous pas comme eux des bras , des jambes ?

Et mieux tournés , & plus forts , plus ingambes ?

Une cervelle avec quoi nous pensons

Beaucoup mieux qu'eux , car nous les attrapons ?

Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne

De voir toujours qu'une seule personne

Commande en maître à tous ses compagnons ,

Comme un berger fait tondre ses moutons.

Quand

Quand je suis seul, à tout cela je pense
 Profondément. Je vois notre naissance,
 Et notre mort, à la ville, au hameau,
 Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
 Pourquoi la vie est-elle différente ?
 Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
 Les Maturins & les godeluraux,
 Et les Baillifs, ma foi sont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'est très bien dit, Maturin, mais je gage,
 Si tes valets te tenaient ce langage,
 Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
 Refuterait puissamment leurs propos.
 Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarresse
 Oui, ça pourrait me donner du souci.
 Mais passambleu, vous m'avoûrez aussi,
 Que quand chez moi mon valet se marie,
 C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie,
 Qu'à sa moitié je ne prétens en rien,
 Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
 Compère, aux grands les nôtres apartiennent,
 Que ton esprit est bas, lourd & brutal !
 Tu n'as pas lû le code féodal.

MATURIN.

Féodal ! qu'est-ce ?

LE BAILLIF.

Il tient son origine

Du

302 LE DROIT DU SEIGNEUR;

Du mot *fides* de la langue Latine :
C'est comme qui dirait...!

MATURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien froter tes deux oreilles.
(*Il menace le Baillif, qui parle toujours en reculant,*
& *Maturin court après lui.*)

LE BAILLIF.

Je suis Baillif, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Convienst-tu pas
Que tu dois *foi*, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le Marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent?
Que tu lui dois....

MATURIN.

Baillif outreuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palfandié je ne dois point ma femme,
Maudit Baillif!

LE BAILLIF (*en s'en allant.*)

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

S C E N E II.

MATURIN *seul.*

C Hien de Baillif! que ton Latin m'irrite!

Ah!

Ah! sans Latin marions-nous bien vite ;
 Parlons au père , à la fille surtout ,
 Car ce que je veux , moi , j'en viens à bout.
 Voilà comme je fais. — J'ai dans ma tête
 Prétendu faire une fortune honnête ,
 La voilà faite. Une fille d'ici
 Me tracassait , me donnait du fouci ,
 C'était Colette , & j'ai vû la friponne
 Pour mes écus muguetter ma personne ;
 J'ai voulu rompre , & je roms : j'ai l'espoir
 D'avoir Acante , & je m'en vais l'avoir ,
 Car je m'en vais lui parler. Sa manière
 Est dédaigneuse , & son allure est fière ;
 Moi je les fuis : & dès que je l'aurai ,
 Tout auffi-tôt je vous la réduirai ;
 Car je le veux. Allons....

SCÈNE III.

MATURIN, COLETTE (*courant après.*)

COLETTE.

JE t'y prens , traite.

MATURIN (*sans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître ?

MATURIN.

Si fait : — bon jour.

C O L E T T E .

Maturin , Maturin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.
 De tes bons-jours je suis fort étonnée ,
 Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.
 C'était tantôt un bouquet de jasmin ,
 Que tu venais me placer de ta main ;
 Puis des rubans pour orner ta bergère ;
 Tantôt des vers que tu me faisais faire
 Par le Baillif qui n'en entendait rien ,
 Ni toi , ni moi : — mais tout allait fort bien :
 Tout est passé , lâche ! tu me délaisses ?

M A T U R I N .

Oui , mon enfant.

C O L E T T E .

Après tant de promesses ,
 Tant de bouquets acceptés & rendus ,
 C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

M A T U R I N .

Non , mon enfant.

C O L E T T E .

Et pourquoi , misérable ?

M A T U R I N .

Mais , je t'aimais ; je n'aime plus. Le Diable
 A t'épouser me poussa vivement ,
 En sens contraire il me pousse à présent ;
 Il est le maître.

C O L E T T E .

Eh va , va , ta Colette
 N'est plus si fote , & sa raison s'est faite.

Le

Le Diable est juste , & tu diras pourquoi
 Tu prens les airs de te moquer de moi.
 Pour avoir fait à Paris un voyage ,
 Te voilà donc petit maître au village.
 Tu penfes donc que le droit t'est acquis
 D'être en amour fripon comme un Marquis ?
 C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante !
 Toi , Maturin , me quitter pour Acante !

M A T U R I N.

Oui , mon enfant.

C O L E T T E.

Et quelle est la raison ?

M A T U R I N.

C'est que je suis le maître en ma maison.
 Et pour quelqu'un de notre Picardie
 Tu m'as paru un peu trop dégourdie.
 Tu m'aurais fait trop d'amis , entre nous ;
 Je n'en veux point , car je suis né jaloux.
 Acante , enfin , aura la préférence.
 La chose est faite. Adieu , pren patience.

C O L E T T E.

Adieu ! non pas , traître , je te suivrai ,
 Et contre ton contrat je m'inscrirai.
 Mon père était procureur : ma famille
 A du crédit , & j'en ai , je suis fille ;
 Et Monseigneur donne protection ,
 Quand il le faut , aux filles du canton ;
 Et devant lui nous ferons comparaître
 Un gros fermier qui fait le petit-maître ,
 Fait l'inconstant , se mêle d'être un fat.

306 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine insolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente est dangereuse ; il faut
Voir le beau-père , & conclurre au plutôt.

S C E N E I V.

MATURIN , DIGNANT , ACANTE , COLETTE.

MATURIN.

ALLons , beau-père , allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien , non , je m'opose
A ses contrats , à ses noces , à tout.

MATURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

Gardez-vous bien , s'il vous plaît , ma voisine ,
De vous laisser enjoler sur sa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très volontiers.

MATURIN.

Très volontiers ! . . . tout ce train là me lasse ;
Je suis têtù ; je veux que tout se passe
A mon plaisir , suivant mes volontés ;
Car je suis riche. — Or , beau-père , écoutez ;

Pour

Pour honorer en moi mon mariage,
 Je me dégrasse, & j'achète au bailliage
 L'emploi brillant de receveur royal
 Dans le grenier à sel ; ça n'est pas mal.
 Mon fils fera conseiller ; & ma fille
 Relèvera quelque noble famille.
 Mes petits-fils deviendront présidens.
 De Monseigneur un jour les descendans
 Feront leur cour aux miens : & quand j'y pense,
 Je me rengorge, & me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien ; mais songe qu'à présent
 On ne peut rien sans le consentement
 De Monseigneur ; il est encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais, c'est que ça doit être.

A tous Seigneurs tous honneurs.

COLETTE (à Maturin.)

Oui, vilain.

Il t'en cuira, je t'en répons.

MATURIN.

Voisin,

Notre Baillif t'a donné sa folie.

Eh ! di-moi donc, s'il prend en fantaisie
 A Monseigneur d'avoir femme au logis,
 A-t-il besoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'est différent : je fus son domestique
 De père en fils dans cette terre antique.

V 2

Je

208 LE DROIT DU SEIGNEUR ;

Je suis né pauvre , & je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Baillif dit qu'elle est fort savante ,
Et qu'entre nous , son éducation
Est au dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse ,
Sa belle-mère , est fâchée & jalouse ,
Et la maltraite , & me maltraite aussi.
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille ,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monseigneur ; je vis de ses bontés ,
Je lui dois tout ; j'attens ses volontés ;
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

A C A N T E .

Ah ! croyez-vous qu'il le donne , mon père ?

C O L E T T E .

Eh bien , fripon , tu crois que tu l'auras ?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

M A T U R I N .

Tout le monde est contre moi , ça m'irrite.

S C E N E V .

Les Acteurs précédens , Madame BERTHE .

M A T U R I N (à Berthe qui arrive .)
M A belle-mère , arrivez , venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.

Cha-

Chacun rebèque, & je vous avertis,
 Que si la chose en cet état demeure,
 Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
 Je ne le serai point, tout est fini,
 Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a desobéi ?

Qui contredit, s'il vous plait, quand j'ordonne ?
 Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Personne ;

Nous n'avons garde ; & Maturin veut bien
 Prendre ma fille à peu près avec rien ;
 J'en suis content ; & je dois me promettre
 Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin ;
 C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
 Et quand la chose une fois fera faite,
 Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
 Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
 A mes dépens, une fille indolente,
 Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente ;
 Qui s'imagine avoir de la beauté,
 Pour être en droit d'avoir de la fierté.
 Mademoiselle avec sa froide mine,
 Ne daigne pas aider à la cuisine ;

Elle se mire, ajuste son chignon,
 Fredonne un air en brodant un jupon,
 Ne parle point, & le soir en cachette
 Lit des romans que le Baillif lui prête.
 Eh bien voyez, elle ne répond rien.
 Je me repens de lui faire du bien.
 Elle est muette ainsi qu'une pécure.

M A T U R I N.

Ah c'est tout jeune, & ça n'a pas encore
 L'esprit formé; ça vient avec le tems.

D I G N A N T.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
 Pour une fille; elles ont d'ordinaire
 De l'embarras dans cette grande affaire;
 C'est modestie, & pudeur que cela.
 Comme elle, enfin, vous passâtes par là;
 Je m'en souviens, vous étiez fort revêché.

B E R T H E.

Eh! finissons. Allons, qu'on se dépêche:
 Quels fots propos! Suivez-moi promptement
 Chez le Baillif.

C O L E T T E.

N'en fai rien, mon enfant.

B E R T H E.

Allons, Acante.

A C A N T E.

O ciel! que dois-je faire?

C O L E T T E.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
 Viens avec moi.

B E R T H E.

BERTHE.

Quoi donc ! sans fourciller ?

Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,
 Sans la gêner, & laissons-lui reprendre
 Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes sens
 Sont pénétrés de vos soins indulgens ;
 Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
 Ni vous, ni moi : la belle a le maintien
 Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien ;
 Et je répons, dès qu'elle sera nôtre,
 Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(ils sortent.)

ACANTE.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !
 Me faudra-t-il épouser Maturin ?

SCÈNE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH ! n'en fai rien ! croi-moi, ma chère amie.

V 4

Du

312 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux, — que fait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

A C A N T E.

Mon Dieu non.

Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne fais comment m'y prendre ; hélas !
Que devenir ? — Di-moi, ne fais-tu pas
Si Monseigneur doit venir dans ses terres ?

C O L E T T E.

Nous l'attendons.

A C A N T E.

Bientôt ?

C O L E T T E.

Je ne fais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles ;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

A C A N T E.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

C O L E T T E.

Je prétens bien qu'il me protège aussi.

A C A N T E.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles.

Que

Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un Empereur

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, & que je forte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur est plein d'ennuis,
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène.....

COLETTE.

Près de nos bois ? ah ! le plaisant château !
De Maturin le logis est plus beau,
Et Maturin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le fais ; mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame est bonne.
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite, Ont

314 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Ont de l'esprit, des sentimens plus grands,
Meilleurs que nous,

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur ame est façonnée ;
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde aprennent à penser.

A C A N T E.

Cette Dormène, & cette vieille Dame,
Semblent donner quelque chose à mon ame ;
Je crois en valoir mieux quand je les voi ;
J'ai de l'orgueil, & je ne fais pourquoi ;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & Monsieur Maturin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

A C A N T E.

Je n'ose ; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Di-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du Seigneur ?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée : & l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très grand mystère.
Seconde-moi, fai que je vienne à bout
D'être épousée, & je te dirai tout.

A C A N T E.

A C A N T E.

Ah ! j'y ferai mon possible.

C O L E T T E.

Ma mère

Est très alerte , & conduit mon affaire :
Elle me fait , par un acte plaintif ,
Pousser mon droit par devant le Baillif.
J'aurai , dit-elle , un mari par justice.

A C A N T E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette agissons bien à point ,
Toi pour l'avoir , moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage ,
Mais en perdant , je gagne davantage.

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE BAILLIF, PHLIPE son valet.

LE BAILLIF.

MA robe, allons — du respect — vite Phlipe.

C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe.

J'ai des cliens qu'il faut expédier.

Je suis Baillif; je te fais mon huiffier.

Amène-moi Colette à l'audiance.

(*il s'assye devant une table, & feuillette un grand livre.*)

L'affaire est grave, & de grande importance.

De Matrimonio. — chapitre deux.

Empêchemens. — Ces cas là sont verveux.

Il faut savoir de la jurisprudence.

(*à Colette.*)

Aprochez-vous, — faites la revérence,

Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF écrit.

Bon,

Colette. — Il faut dire ensuite son âge.

N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Ei donc, Monsieur, j'ai vingt ans, tout au plus.

Lz

LE BAILLIF *écrivant.*

Ça, vingt ans, passe : — ils font bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;

Et jeune ou non, sachez que jè m'opose

A tout contrat qu'un Maturin sans foi

Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos opositions seront notoires.

Ça, vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.

Dites-les. — Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, Monsieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil ;

A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui ;

Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses.

Il promettait, il jurait que dans peu

318 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Il me prendrait en légitime nocu.

LE BAILLIF (*écrivant.*)

En légitime nocud : — quelle malice !

Ça produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,

Et je croyais tout ce qu'il me disait.

Quand tous les jours on parle tête à tête

A son amant d'une manière honnête,

Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,

Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : — mon témoin c'est moi-même.

Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?

Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner

Que Maturin osât m'abandonner ?

Il me parlait d'amitié, de constance ;

Je l'écoutais, & c'était en présence

De mes moutons, dans son pré, dans le mien ;

Ils ont tout vû, mais ils ne disent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.

Votre plainte en droit ne peut suffire.

On ne produit ni témoins, ni billets,

On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,

Un Maturin aura donc l'insolence

Impunément d'abuser l'innocence ?

LE

COMÉDIE.

319

LE BAILLIF.

En abuser ! mais vraiment , c'est un cas
Epouvantable , & vous n'en parliez pas !
Instrumentons. — Laquelle nous remontre
Que Maturin en plus d'une rencontre ,
Se prévalant de sa simplicité ,
A méchamment contre icelle attenté :
Laquelle insiste , & répète dommages ,
Frais , intérêts , pour raison des outrages
Contre les loix faits par le suborneur ,
Dit Maturin , à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très intact ; & pour peu
Qu'on l'eût blessé , l'on aurait vû beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée ,
Et par écrit coucher en mots exprès ,
Quels attentats encontre vous sont faits ;
Articuler les lieux , les circonstances ,
Quis , quid , ubi , les excès , insolences ,
Enormités sur quasi l'on jugera.

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la suite

Que

Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite ? Eh rien ne produit rien.
Traître Baillif, qu'entendez-vous ?

LE BAILLIF.

Fort bien,

! Laquelle fille a dans ses procédures,
Perdu le sens, & nous dit des injures ;
Et n'aportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé ; je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi ?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif !

Je suis déboutée ?

LE BAILLIF.

Oui, quand le plaignant

Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, & les adverses vainquent.
Sur Maturin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Baillif, vous aurez beau conclure,
Instrumenter, & signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE

LE BAILLIF.

Il l'aura ;

De Monseigneur le droit se maintiendra.
 Je suis Baillif, & j'ai les droits du maître :
 C'est devant moi qu'il faudra comparaitre.
 Consolez-vous, sachez que vous aurez
 Affaire à moi quand vous vous marirez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
 Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *seule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?
 J'ai protesté, cela ne sert de rien.
 On va figner. Que je suis tourmentée!

SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon secours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous est promis.

On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je suis bien pis!

De mes chagrins mon ame est oppressée ;
Ma chaîne est prête, & je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.

Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Maturine ?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air,
Je ne fais quoi de brillant & de fier ;
A Maturin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens,
Di-moi, Colette, as-tu lû des romans ?

COLETTE.

Moi? — non — jamais.

ACANTE.

Le Baillif Métaprose
M'en a prêté: — Mon Dieu la belle chose !

COLETTE.

En quoi si belle ?

ACANTE.

On y voit des amans,

Si courageux , si tendres , si galans !

COLETTE.

Oh Maturin n'est pas comme eux.

ACANTE.

Colette ,

Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.

En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées !

Que les romans font naître de pensées !

Que les héros de ces livres charmans

Ressemblent peu , Colette , aux autres gens !

Cette lumière était pour moi féconde ;

Je me voyais dans un tout autre monde.

J'étais au ciel. — Ah ! qu'il m'était bien dur

De retomber dans mon état obscur !

Le cœur tout plein de ce grand étalage ,

De me trouver au fond de mon village !

Et de descendre après ce vol divin ,

Des Amadis à maître Maturin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; & je jure

Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il , autant qu'il m'en souvient ,

Que ce Marquis , ce beau Seigneur qui tient

Dans le pays le rang , l'état d'un Prince ,

De sa présence honora la province ?

Il s'est passé juste un an & deux mois
 Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
 T'en souvient-il ? nous le vîmes à table ;
 Il m'accueillit ; ah ! qu'il était affable !
 Tous ses discours étaient des mots choisis,
 Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
 C'était, Colette, une langue nouvelle ;
 Supérieure, & pourtant naturelle ;
 J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T E.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
 Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,
 Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
 Le fer en main courait le sanglier ?

C O L E T T E.

Oui, quelque idée & confuse, & légère,
 Peut m'en rester.

A C A N T E.

Je l'ai distincte & claire.

Je crois le voir avec cet air si grand,
 Sur ce cheval superbe & bondissant ;
 Près d'un gros chêne il perce de sa lance
 Le sanglier qui contre lui s'élance.
 Dans ce moment j'entendis mille voix,
 Que répétaient les échos de nos bois ;
 Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
 J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
 De son départ je fus encor témoin ;
 On l'entourait, je n'étais pas bien loin.

Il me parla. — Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman est beau !

ACANTE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature ! — Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur ?

ACANTE.

Oh non, je n'ose ; & je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'opose.
Non, je ne l'aime point, mais il est cause
Que l'ayant vû je ne peux à présent
En aimer d'autre, & c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avouérai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appellait le Chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;

326 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et reprimant sa poursuite hardie ,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier ferait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pû rendre aimable.
Ah! la douceur est l'apas qui nous prend.
Que Monseigneur, ô ciel! est différent!

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guères sage?
Ça, qui des deux te déplait davantage,
De Maturin, ou de cet effronté?

A CANTE.

Oh Maturin! — c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon: il est le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle.

A CANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi

Que tu pouras mieux réussir que moi.

A CANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,

Car on le dit.

A CANTE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

COLETTE.

J'en suis certaine, & je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Maturin presse, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider
De son apui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette Dame est si bonne !
Laure, surtout, cette vieille personne,
Qui m'a souvent montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conseils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, BERTHE,
DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arrétant Acante.*)

Quel chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir , faut-il se faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
Ou vous marie , & vous êtes fâchée !
Hom l'idiote ! Allons , ça , Maturin ,
Soyez le maître , & donnez-lui la main.
MATURIN (*aproche sa main , & veut l'embrasser.*)
Ah ! pafâmbdié

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne & détourne la tête !

ACANTE.

Pardon , mon père , hélas ! vous excusez
Mon embarras , vous le favorisez ,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus ?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles

Avez souvent ne font pas époufailles.

Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entens?

C'est un courier: c'est je pense un des gens

De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Où, nous avons terminé la campagne,
 Nous avons sauvé Metz, mon maître & moi;
 Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
 Vive mon maître! — il a bien du courage,
 Mais il est trop sérieux pour son âge:
 J'en suis fâché. Je suis bien aisé aussi,
 Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
 Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, — vous ferez de la cérémonie.

Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!

Nous

330 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Nous danserons, nous ferons tous joyeux.
Ta fille est belle. — Ah ah, c'est toi, Colette,
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite,
Maturin est ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je répons sur mon ame,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTE.

Comment ! il vient ?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATURIN

M A T U R I N.

Foin du respect !

D I G N A N T.

Votre avis est sensé,
Et comme vous en secret j'ai pensé.

M A T U R I N.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

C O L E T T E (à Acante.)

Bon, tenez ferme.

M A T U R I N.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

B E R T H E.

Eh pourquoi tant s'effaroucher ? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendüe,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vüe.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

B E R T H E.

Cependant, la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, & n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

M A T U R I N (à Colette, en s'en allant.)

C'est très bien dit : Eh bien, l'aurai-je enfin ?

Co-

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.

(Ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.

Eh quoi, déjà le Chevalier Gernance ?

S C E N E VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, Monsieur le Chevalier,
 Très à propos vous venez le premier.
 Dans tous vos faits votre beau talent brille.
 Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
 Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,

Je la connais ; j'apprends en arrivant
 Que Maturin se donne l'insolence
 De s'appliquer ce bijou d'importance ;
 Mon bon dessein nous a fait accourir
 Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
 Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
 D'une beauté qui ferait les délices
 Des plus hupés, & des plus délicats.
 Pour le Marquis, il ne se hâte pas ;
 C'est, je l'avoue, un grave personnage,
 Pressé de rien, bien compassé, bien sage,

Et

Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, joüons un tour à sa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque mafure.

CHAMPAGNE.

Qui, le projet est beau.

LE CHEVALIER

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène,
Avec sa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en souviens : votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embaras des richesses.
Est riche assez qui fait toujours jouir.
Le premier bien, croi-moi, c'est le plaisir.

CHAM

C H A M P A G N E.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
 Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;
 Elle est très fraîche : elle est de qualité ;
 Cela convient à votre dignité.
 Laissez pour nous les filles du village.

L E C H E V A L I E R.

Vraiment Dormène est un très doux partage ;
 C'est très bien dit. Je crois que j'eus un jour,
 S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour.
 Mais entre nous, elle sent trop sa dame.
 On ne pourrait en faire que sa femme.
 Elle est bien pauvre, & je le suis aussi ;
 Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
 Mon cher Champagne, il me faut une Acante ;
 Cette conquête est beaucoup plus plaisante.
 Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
 Je me sentis l'an passé provoqué
 Par ses refus, par sa petite mine.
 J'aime à domter cette pudeur mutine.
 J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
 Déterminés, alertes comme moi ;
 Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
 Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
 Cela sera plaisant ; j'en ris déjà.

C H A M P A G N E.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira ?

L E C H E V A L I E R.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
 En rie encor, quoique prude & hautaine ;

Et

Et je prétens que Laure en rie auffi.
 Je viens de voir à cinq cent pas d'ici
 Dormène & Laure en très mince équipage,
 Qui s'en allaient vers le prochain village,
 Chez quelque vieille. — Il faut prendre ce tems.

C H A M P A G N E.

C'est bien pensé; mais vos départemens
 Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

L E C H E V A L I E R.

Bon! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
 Tous les gens gais ont le don merveilleux
 De mettre en train tous les gens sérieux.

C H A M P A G N E.

Fort bien.

L E C H E V A L I E R.

L'esprit le plus atrabilaire
 Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
 On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
 Et puis l'on soupe, & puis l'on est d'accord.

C H A M P A G N E.

On ne peut mieux: mais votre belle Acante
 Est bien revêche.

L E C H E V A L I E R.

Et c'est ce qui m'enchanté.

La résistance est un charme de plus,
 Et j'aime assez une heure de refus.
 Comment souffrir la stupide innocence
 D'un sot tendron faisant la révérence,
 Baissant les yeux, muette à mon aspect,
 Et recevant mes faveurs par respect?
 Mon cher Champagne, à mon dernier voyage;

D'A-

D'Acante ici j'éprouvai le courage.
 Va, sous mes loix je la ferai plier.
 Rentre pour moi dans ton premier métier,
 Sois mon trompette, & sonne les allarmes.
 Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
 Vite.

C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis ;
 C'est du secours qui vient aux ennemis ;
 J'entens grand bruit, c'est Monseigneur.

L E C H E V A L I E R.

N'importe :

Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

Fin du seconde acte.



A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHer Chevalier, que mon cœur est en paix !
 Que mes regards font ici satisfaits !
 Que ce château qu'ont habité nos pères,
 Que ces forêts, ces plaines me font chères !
 Que je voudrais oublier pour toujours
 L'illusion, les manèges des Cours !
 Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères ;
 Ces vanités, ces ombres passagères,
 Au fond du cœur laissent un vuide affreux.
 C'est avec nous que nous sommes heureux.
 Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
 On est esclave, & chez moi je suis maître.
 Que je voudrais que vous eussiez mon gout !

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut se réjouir partout,
 En garnison, à la Cour, à la guerre,
 Longtems en ville, & huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous sommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
 En attendant vous savez qu'on aprête
 Pour ce jour même une très belle fête ?

C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui , Maturin vraiment
Fait un beau choix , & mon contentement
Est tout acquis à ce doux mariage.
L'époux est riche , & sa maîtresse est sage ;
C'est un bonheur bien digne de mes vœux ,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là , toujours vous-même.
Mon cher parent , vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir aparemment ?

LE MARQUIS.

Au moins , mon cher , que ce soit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime ;
Si vous n'avez du respect pour vous-même ,
Quelque grand nom que vous puissiez porter ,
Vous ne pourez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile & sévère ,
Mais entre nous songez que votre père ,
Pour avoir pris le train que vous prenez ,
Se vit au rang des plus infortunés ,
Perdit ses biens , languit dans la misère ,
Fit de douleur expirer votre mère ,
Et près d'ici mourut assassiné.

J'étais

J'étais enfant ; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible ,
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs ,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé , vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui , je veux l'être un jour , c'est mon dessein ;
J'y pense quelquefois , mais c'est en vain ;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien , je vous présume
Que vous ferez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais ; mais on fait comme on peut.
Ma foi , n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez , on est un peu son maître ;
J'en fis l'épreuve , est sage qui veut l'être ;
Et croyez-moi , cette Acante , entre nous ,
Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce désir passager ,
Dont la poursuite aurait pû m'affliger ,
Dont le succès eût perdu cette fille ,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille ,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.

La même pâte , il faut que j'en convienne ,
 N'a point paitri votre branche & la mienne.
 Quoi , vous pensez être dans tous les tems
 Maître absolu de vos yeux , de vos sens ?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non ?

LE CHEVALIER.

Très fort je vous respecte ;
 Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
 Les plus prudens se laissent captiver ,
 Et le vrai sage est encor à trouver.
 Craignez surtout le titre ridicule
 De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange serupule !

Ce noble nom , ce nom tant combattu ,
 Que veut-il dire ? amour de la vertu.
 Le fat en raille avec étourderie ,
 Le sot le craint , le fripon le décrie ;
 L'homme de bien dédaigne les propos
 Des étourdis , des fripons & des fots :
 Et ce n'est pas sur les discours du monde
 Que le bonheur & la vertu se fonde.
 Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
 Du train des Cours où l'on vit pour autrui ;
 Et j'ai pensé , pour vivre à la campagne ,
 Pour être heureux , qu'il faut une compagne.
 J'ai le projet de m'établir ici ,
 Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie

N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais

Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,

Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tans pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison,

Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène

Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur, si précieux,

De relever l'indigente noblesse,

De préférer l'honneur à la-richeſſe !
 C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
 Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
 Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
 Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi : les Français libertins
 Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
 Vous avez donc , malgré votre réſerve,
 Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui , moi ? Dieu m'en préſerve !
 Il faut ſavoir être maître chez ſoi ;
 Et ſi j'aimais , je recevrais la loi.
 Se marier par amour , c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi , Marquis , votre philoſophie
 Me paraît toute à rebours du bon ſens ;
 Pour moi , je crois au pouvoir de nos ſens.
 Je les conſulte en tout ; & j'imagine
 Que tous ces gens ſi graves par la mine,
 Pleins de morale & de réflexions,
 Sont deſtinés aux grandes paſſions.
 Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
 Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
 Voici la noce ; allons , égayons-nous.
 C'eſt Maturin , c'eſt la gentille Acante ,

C'eſt

C'est le vieux père , & la mère , & la tante ,
C'est le Baillif , Colette & tout le bourg.

S C E N E II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE
BAILLIF à la tête des habitans.

LE MARQUIS.

J'En suis touché.—Bon jour , enfans , bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance—
Nous présenter devant votre Excellence , —
Comme les Grecs jadis devant Cyrus ,
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.

Je suis Picard ; je revois avec joye
Tous mes vaffaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proye...

LE CHEVALIER.

Ah finiffez !— Notre gros Maturin ,
La belle Acante est votre proye enfin ?

MATURIN.

Ouida , Monsieur , la fiançaille est faite ,
Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finiffe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;

Je te le dis , tu me demeureras.

Y ¶

Oui ;

344 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Oui , Monseigneur , vous me rendrez justice ,
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;
Il m'a promis

MATURIN.

Bon , j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut , Baillif , tirer la chose au clair,
A-t-il promis ?

LE BAILLIF.

La chose est constatée.

Colette est folle , & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien , & Monseigneur saura
Qu'on force Acante à ce beau marché là ;
Qu'on la maltraite , & qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai , belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudente extrême ;
Eh bien chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon , bon , tant mieux.

LE MARQUIS (à Acante.)

Votre père verra

Que j'aime en lui la probité , le zèle ,

Et

Et les travaux d'un serviteur fidèle.
 Votre sagesse à mes yeux satisfaits
 Augmente encor le prix de vos attraits.
 Comptez , amis , qu'en faveur de la fille
 Je prendrai soin de toute la famille.

C O L E T T E.

Et de moi donc ?

L E M A R Q U I S.

De vous , Colette , aussi.

Cher Chevalier , retirons-nous d'ici ;
 Ne troublons point leur naïve allégresse.

L E B A I L L I F.

Et votre droit , Monseigneur , le tems presse.

M A T U R I N.

Quel chien de droit ! Ah me voilà perdu.

C O L E T T E.

Va , tu verras.

M. B E R T H E.

Maturin , que crains-tu ?

L E M A R Q U I S.

Vous aurez soin , Baillif , en homme sage ;
 D'arranger tout suivant l'antique usage ;
 D'un si beau droit je veux m'autoriser ,
 Avec décence , & n'en point abuser.

L E C H E V A L I E R.

Ah quel Caton ! mais mon Caton , je pense ,
 La fuit des yeux , & non sans complaisance.
 Mon cher cousin.

L E M A R Q U I S.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon cousin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez , j'en ris déjà d'avance.

Gageons , vous dis-je , une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

S C E N E III.

LE BAILLIF, les autres acteurs.

MATURIN.

Que disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure

Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN,

Moi, que je sorte ?

LE

LE BAILLIF.

Oui sans doute.

COLETTE.

Oui , fripon :

Oh ! nous aimons la loi , nous.

MATURIN (*au Baillif.*)

Mais doit-on ? . . .

Mad. BERTHE.

Eh quoi , benet , te voila bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez , d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur ,
Et notre maître est tout rempli d'honneur.

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera se rendre ,
Quand sans témoin il pourra vous entendre ,
Remettez lui ce paquet cacheté ,

(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'est un devoir de votre piété ,
N'y manquez pas.—O fille toujours chère !—
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres , mon père ,
Seront suivis , ils sont pour moi sacrés ;
Je vous dois tout.—D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois ;— de vous je me sépare ,
C'est pour jamais : mais si le ciel avare ,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits ,
Pouvait sur vous les verser désormais ,
Si votre sort est digne de vos charmes ,

Ma

348 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Ma chère enfant , je dois sécher mes larmes.

M. BERTHE.

Marchons , marchons , tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.

Venez , Colette.

C O L E T T E (à *Acante.*)

Adieu , ma chère amie.

Je recommande à votre prud'homme
Mon Maturin ; vengez-moi des ingrats.

A C A N T E.

Le cœur me bat ; — que deviendrai-je , hélas !

S C E N E I V.

LE BAILLIF, MATURIN, ACANTE.

M A T U R I N.

J E n'aime point cette cérémonie,
Maître Baillif , c'est une tyrannie.

L E B A I L L I F.

C'est la condition , *sine qua non.*

M A T U R I N.

Sine qua non ; quel diable de jargon !

Morbleu ma femme est à moi.

L E B A I L L I F.

Pas encore :

Il faut premier que Monseigneur l'honore
D'un entretien , selon les nobles us
En ce châtel de tous les tems reçus.

M A T U R I N.

Ces maudits us quels font-ils ?

L E B A I L L I E.

L'épousée

Sur une chaise est sagement placée ;

Puis Monseigneur dans un fauteuil à bras ,

Vient vis-à-vis se camper à six pas.

M A T U R I N.

Quoi , pas plus loin ?

L E B A I L L I E.

C'est la règle.

M A T U R I N.

Allons passe.

Et puis après ?

L E B A I L L I E.

Monseigneur avec grace

Fait un présent de bijoux , de rubans ,

Comme il lui plaît.

M A T U R I N.

Passe pour des présents.

L E B A I L L I E.

Puis il lui parle , il vous la considère ,

Il examine à fond son caractère ;

Puis il l'exhorte à la vertu.

M A T U R I N.

Fort bien ;

Et quand finit s'il vous plaît l'entretien ?

L E B A I L L I E.

Expressément la loi veut qu'on demeure

Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

M A T U R I N.

Un quart d'heure est beaucoup : & le mari

Peut-

350 LE DROIT DU SEIGNEUR ;

Peut-il au moins se tenir près d'ici ,
Pour écouter sa femme ?

LE BAILLIF.

La loi porte ,
Que s'il osait se tenir à la porte ,
Se présenter avant le tems marqué ,
Faire du bruit , se tenir pour choqué ,
S'émanciper à sottises pareilles ,
On fait couper sur le champ ses oreilles.

MATURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voila !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis , & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche , il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATURIN (*sortant.*)

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit , & son air innocent ,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir ?

MATURIN.

Adieu donc , ma très-chère ;
Songe surtout au pauvre Maturin ,
Ton fiancé.

(*il sort.*)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?

La peur me prend , je suis toute éperduë.

LE BAILLIF.

Alléiez - vous ; attendez en ce lieu

Un maître aimable & vertueux. Adieu.

S C E N E V.

A C A N T E *seule.*

IL est aimable ; — ah ! je le fais sans doute.
 Pourai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
 Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
 Dans mes chagrins , & dans mes torts secrets ?
 Il me croira du moins fort imprudente ,
 De refuser le sort qu'on me présente ;
 Un mari riche , un état assuré.
 Je le prévois , je ne remporterai
 Que des refus , avec bien peu d'estime ;
 Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
 Et si mon ame avait osé former
 Quelque souhait , c'est qu'il pût m'estimer.
 Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
 Chez cette Dame & si noble & si tendre ,
 Qui fuit le monde , & qu'en ce triste jour
 J'implorerai pour le fuir à mon tour ? —
 Où suis-je ? — on ouvre ! — à peine j'envisage
 Celui qui vient , — je ne vois qu'un nuage.



SCENE

S C E N E V I.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asséiez-vous. Lors qu'ici je vous vois,
 C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
 J'ai commandé qu'on porte à votre père
 Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
 Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'asséiant.*)

Trop de bontés se répandent sur nous;
 J'en suis confuse; & ma reconnaissance
 N'a pas besoin de tant de bienfaisance;
 Mais avant tout il est de mon devoir
 De vous prier de daigner recevoir
 Ces vieux papiers que mon père présente
 Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans sa poche.*)

Donnez-les, belle Acante,

Jé les lirai; c'est sans doute un détail
 De mes forêts: ses foins & son travail
 M'ont toujours plû; j'aurai de sa vieillesse
 Les plus grands foins; comptez sur ma promesse.
 Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
 Qui vous causant d'invincibles dégouts,
 De votre hymen rend la chaîne odieuse?
 J'en suis fâché.— Vous deviez être heureuse.

ACANTE;

A C A N T E.

Ah ! je le suis un moment , Monseigneur ;
 En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur ;
 Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;
 Tous vos secrets seront en sûreté.

A C A N T E.

Qui douterait de votre probité ?
 Pardonnez donc à ma plainte importune.
 Ce mariage aurait fait ma fortune ,
 Je le fais bien , & j'avouai surtout
 Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
 Que dans les champs élevée & nourrie ,
 Je ne dois point dédaigner une vie
 Qui sous vos loix me retient pour jamais ,
 Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
 Mais après tout , Maturin , le village ,
 Ces payfans , leurs mœurs , & leur langage ,
 Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
 De mon esprit c'est une injuste erreur ;
 Je la combats , mais elle a l'avantage.
 En frémissant je fais ce mariage.

L E M A R Q U I S (*aprouant son fauseuil.*)

Mais vous n'avez pas tort.

A C A N T E (*à genoux.*)

J'ose à genoux

Vous demander , non pas un autre époux ,
 Non d'autres nœuds , tous me seraient horribles ,
 Mais que je puisse avoir des jours paisibles ;

Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS (*la relevant avec empressement.*)

Eh ! relevez-vous donc. — Que tout m'étonne
Dans vos desseins , & dans votre personne ,
(*Ils s'approchent.*)

Dans vos discours si nobles , si touchans ,
Qui ne font point le langage des champs !
Je l'avou'rai , vous ne paraissez faite
Pour Maturin , ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous , dans ce séjour obscur ,
Un ton si noble , un langage si pur ?
Partout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage
De la nature , & c'est votre partage :
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour , ni ce ton ,
Qui me surprend , — je dis plus , qui m'enchanté.

A C A N T E.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !
Comme mon fort , mon esprit est borné.
Moins on attend , plus on est étonné.
Un peu de soins , peut-être , & de lecture ,
Ont pû dans moi corriger la nature ;
C'est vous surtout , vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit , le sentiment ,
Qui m'élevez , qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus ; son mérite inouï
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.

Quoi ?

Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
 Aura voulu mettre une fleur si rare,
 Et le destin veut ailleurs l'enterrer !
 Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
 (*il s'approche.*)

A C A N T E.

Pour épouser Maturin ?

L E M A R Q U I S.

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne ;
 Je l'avouérai.

A C A N T E.

Mon père quelquefois
 Me conduisit au-delà de vos bois,
 Chez une Dame aimable & retirée,
 Pauvre, il est vrai, mais noble & révérée,
 Pleine d'esprit, de sentimens d'honneur ;
 Elle daigne m'aimer : votre faveur,
 Votre bonté peut me placer près d'elle.
 Ma belle-mère est avare & cruelle,
 Elle me hait, & je hais malgré moi
 Ce Maturin qui conte sur ma foi.
 Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
 Je ne ferai point heureuse peut-être ;
 Je souffrirai, mais je souffrirai moins,
 En devant tout à vos généreux soins.
 Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
 Je resterai toujours votre sujette.

L E M A R Q U I S.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît ;

Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
 Qui vous chérit, ayant su vous connaître ;
 Serait-ce point Dormène ?

A C A N T E.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être —
 Il est aisé d'ajuster tout cela.

Oui — votre idée est très bonne — oui, voila
 Un vrai moyen de rompre avec décence —
 Ce sot hymen, cette indigne alliance.

J'ai des projets : — en un mot, voulez-vous
 Près de Dormène un destin noble & doux ?

A C A N T E.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
 Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore,
 Manquer de tout, goûter dans leur séjour
 Le seul bonheur de vous faire ma cour,
 Que d'accepter la richesse importune
 De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez, — vous pénétrez mon cœur ;
 Oui, vous pourez, Acante, avec honneur
 Vivre auprès d'elle, — & dans mon château même.

A C A N T E.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS (*s'approche un peu.*)

Elle vous aime,

Elle a raison. — J'ai, vous dis-je, un projet ;
 Mais je ne fais s'il aura son effet.

Et cependant vous voilà fiancée,

Et votre chaine est déjà commencée,
 La nôce prête, & le contrat signé.
 Le ciel voulut que je fusse éloigné,
 Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;
 J'arrive tard, & je m'en fais un crime,

A C A N T E.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah qu'à mes yeux
 Mon mariage en est plus odieux!
 Qu'il le devient chaque instant davantage!

LE MARQUIS. (*Ils s'aprochent.*)

Mais après tout, puisque de l'esclavage
 (*Il s'aproche.*)

Avec décence on pourra vous tirer....

A C A N T E (*s'aprochant un peu.*)

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer.....

Que vos parens, la raison, la loi même,
 Et plus encor votre mérite extrême...

(*Il s'aproche encor.*)

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

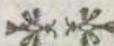
(*Elle s'aproche.*)

Mais.... le tems presse, il faut prendre un parti.
 Ecoutez-moi....

(*Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.*)

A C A N T E.

Juste ciel! si j'écoute!



S C E N E V I I.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF,
MATURIN.

J M A T U R I N (*entrant brusquement.*)
 JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
 Entrons, entrons, le quart d'heure est fini.

A C A N T E.

Eh quoi! si-tôt?

L E M A R Q U I S (*tirant sa montre.*)

Il est vrai, mon ami.

M A T U R I N.

Maître Baillif, ces sièges sont bien proches,
 Est-ce encor un des droits?

L E B A I L L I F.

Point de reproches,

Mais du respect.

M A T U R I N.

Mon Dieu! nous en aurons;

Mais aurons-nous ma femme?

L E M A R Q U I S.

Nous verrons.

Eh!

(*il sonne.*)

U N D O M E S T I Q U E.

Monseigneur!

L E M A R Q U I S.

Que l'on remène Acante

Chez ses parens.

M A T U R I N

MATURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTE (*s'en allant.*)

Ciel! pren pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS (*sortant d'un autre côté.*)

Sortons, cachons le désordre où je suis.

Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCÈNE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

DI-moi, Baillif, ce que cela figure?
 Notre Seigneur est fort bien fournois:
 Il me parlait poliment autrefois;
 J'aimais assez ses honnêtes manières,
 Et même à cœur il prenait mes affaires;
 Je me marie — il s'en va tout pensif!

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATURIN.

Maître Baillif,

Je pense aussi. Ce, *nous verrons*, m'affomme;
 Quand on est prêt, *nous verrons*! Ah quel homme!
 Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis
 Chez mes parens de naïtre en ce pays!
 J'aurais bien dû choisir quelque village,
 Où j'aurais pû contracter mariage
 Tout uniment, comme cela se doit,

360 LE DROIT DU SEIGNEUR,

A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage!

LE BAILLIF.

C'est pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troisième acte.



ACTE

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
 Amoureux! moi! quel conte! ah je m'assure
 Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
 Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
 Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....
 Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle, —
 Et de l'esprit! — quoi, dans le fond des bois!
 Pour avoir vû Dormène quelquefois,
 Que de progrès! qu'il faut peu de culture
 Pour feconder les dons de la nature!
 J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;
 Mais, grace au Ciel, je suis très loin d'aimer.

(Il s'assied à une table.)

Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
 Quel plan de vie enfin je me propose. —
 De ne dépendre en ces lieux que de moi,
 De n'en sortir que pour servir mon Roi,
 De m'attacher, par un sage hyménée,
 Une compagne agréable & bien née,
 Pauvre de bien, mais riche de vertu,
 Dont la noblesse, & le sort abattu,
 A mes bienfaits doivent des jours prospères:

Dor.

362 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Dormène seule a tous ces caractères ;

Le Ciel pour moi la réserve aujourd'hui.

Allons la voir : -- d'abord écrivons-lui

Un compliment : -- mais que puis-je lui dire ?

Acante est là * qui m'empêche d'écrire ;

** En se cognant le front avec la main.*

Oui je la vois ; comment la fuir ? par où ?

(il se relève.)

Qui se croit sage , ô ciel ! est un grand fou.

Achevons donc. -- Je me vaincrai sans doute.

(il finit sa lettre.)

Hola ! quelqu'un. -- Je fais bien qu'il en coute.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, un Domestique.

LE MARQUIS.

TEnez , portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où ?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante , c'est Dormène

A qui j'écris : -- on a bien de la peine

Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux

Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux

Sont remplis d'elle , & brouillent ma mémoire.

SCÈNE

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad.
BERTHE, MATURIN.

MATURIN.

AH! voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATURIN.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur;
On m'a volé ma femme.

Mad. BERTHE.

Oui, votre honneur

Sera honteux de cette vilénie;
Et je n'aurais pas crû cette infamie
D'un grand Seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

Mad. BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,

Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?

Ex-

Explique-toi.

MATURIN.

C'est un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, & vite l'ont conduite
Je ne fais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite. —

Hola! quelqu'un; — ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-jé, & s'il faut ma présence;
J'irai moi-même.

BERTHE (à son mari.)

Il parle tout de bon,
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris sa future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, & vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pô souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DI-

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
C'est mon devoir ; & j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux. —
Non, vous, restez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS (à Dignant.)

Non, vous, vous dis-je.

S C E N E I V.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne fait pas combien j'en suis choqué,

A quel excès ce fou là m'a manqué,
 Jusqu'à quel point son procédé m'offense.
 Il deshonore, il trahit l'innocence ;
 Il perd Acante : & pour percer mon cœur,
 Je n'ai passé que pour son ravisseur !
 Un étourdi, que la débauche anime,
 Me fait porter la peine de son crime !
 Voilà le prix de mon affection
 Pour un parent indigne de mon nom !
 Il est païtri des vices de son père,
 Il a ses traits, ses mœurs, son caractère ;
 Il périra malheureux comme lui.
 Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
 Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
 De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.

Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
 Où votre cœur devant moi s'abandonne,
 Je ne reconnais plus votre personne.
 Vous avez lû ce qu'on vous a porté,
 Ce gros paquet qu'on vous a présenté?...

LE MARQUIS.

Eh mon ami ! suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment !.. j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire

Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh lisons vite. — Une table à l'instant ;

Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître !

Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS (*assis examine le paquet.*)

Mais ce paquet qui n'est pas à mon nom,

Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère

En d'autre tems aurait de quoi vous plaire ;

Mais à présent il devient bien affreux.

LE

LE MARQUIS (*lisant.*)

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
 Je vois d'abord que le ciel la fit naître
 D'un sang illustre : & cela devait être.
 Oui , plus je lis , plus je bénis les cieux.
 Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
 Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?
 Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?
 Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre , & j'ai dû vous prier
 En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
 Arrive ici , tremblante , hors d'haleine ,
 Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

S C E N E V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)
 Pardonnez-moi , j'allais chez vous , Madame,
 Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
 Acante — à peine encor entré chez moi
 J'attendais peu l'honneur que je reçois. —
 Une aventure assez désagréable —

Me

Me trouble un peu. — Que Gernance est coupable !

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur ,
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime ,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison.....

LE MARQUIS.

Comment ? chez vous ?

DORMENE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître !

DORMENE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être. — Hélas ! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche ;
Daignez parler , & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc.....



S C E N E VI.

LE MARQUIS , DORMENE , DIGNANT :
quelques Domestiques entrent précipitamment
 avec MATURIN.

M A T U R I N.

Tout va bien , tout va bien ,
 Tout est en paix , la femme est retrouvée ;
 Votre parent nous l'avait enlevée :
 Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard ;
 Chacun son bien. Tu - dieu quel égrillard !

L E M A R Q U I S (à Dignant.)

Courez soudain recevoir votre fille ,
 Qu'elle demeure au sein de sa famille.
 Veillez sur elle : ayez soin d'empêcher
 Q'aucun mortel ose s'en aprocher.

M A T U R I N.

Excepté moi ?

L E M A R Q U I S.

Non ; l'ordre que je donne
 Est pour vous-même.

M A T U R I N.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

L E M A R Q U I S.

Obéissez...

M A T U R I N.

Par ma foi tous ces Grands
 Sont dans le fond de bien vilaines gens.
 Droit du Seigneur , femme que l'on enlève !

Dé-

Défense à moi de lui parler. — Je crève.
 Mais je l'aurai , car je suis fiancé.
 Consolons-nous , tout le mal est passé.

(*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
 Du Chevalier retombera sur elle ;
 Voila le monde : & de tels attentats
 Faits à l'honneur ne se réparent pas.

(*à Dormène.*)

Eh bien parlez , parlez ; daignez m'apprendre
 Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
 Nous sommes seuls.

DORMÈNE.

Il le faut donc , Monsieur ?

Apprenez donc le comble du malheur :
 C'est peu qu'Acante en secret étant née
 De cette Laure illustre infortunée ,
 Soit sous vos yeux prête à se marier
 Indignement à ce riche fermier ;
 C'est peu qu'au poids de sa triste misère
 On ajoutât ce fardeau nécessaire.
 Votre parent qui voulait l'enlever ,
 Votre parent qui vient de nous prouver
 Combien il tient de son coupable père ,
 Gernance enfin

LE MARQUIS.

Gernance !

DORMÈNE.

Il est son frère.

A a z

LE

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! O Ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre ;
Lisez , voyez combien Laure est à plaindre.

(*Le Marquis lit.*)

C'est ma parente ; & mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ! que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !
De tant de coups mon ame est oppressée ;
Je ne vois rien , je n'ai point de pensée.
Ah pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers ; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux ose chez moi se rendre !
Le voyez-vous ?

DORMENE.

Ah Monsieur , je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe , il vient à moi.
Daignez rentrer , Madame , & que sa vîe
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre , & je crois
Que ce fera pour la dernière fois.

Sachons domter le courroux qui m'anime.

(en regardant de loin.)

Il semble , ô ciel ! qu'il connaisse son crime.

Que dans ses yeux je lis d'égarement !

Ah l'on n'est pas coupable impunément.

Comme il rougit ! comme il pâlit — le traître !

A mes regards il tremble de paraître.

C'est quelque chose.

(Tandis qu'il parle , Dormène se retire en regardant
attentivement Gernance.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (de loin se cachant le visage.)

AH ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?

Vous , malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute , une offense ,

Dont je ressens l'indigne extravagance ,

Qui pour jamais m'a servi de leçon ,

Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,
 Plus que vous ne peulez : mais votre cœur
 Est-il sensible à mes soins , à l'honneur ,
 A l'amitié ? Vous sentez-vous capable
 D'oser me faire un aveu véritable ,
 Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;
 Je suis un libertin , mais point menteur ;
 Et mon esprit que le trouble environne,
 Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétens tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai ,
 Que de débauche & d'ardeur enyvré ,
 Plus que d'amour , j'avais fait la folie
 De dérober une fille jolie
 Au possesseur de ses jeunes apas ,
 (Qu'à mon avis , il ne mérite pas.)
 Je l'ai conduite à la forêt prochaine ,
 Dans ce château de Laure & de Dormène ;
 C'est une faute , il est vrai , j'en convien ,
 Mais j'étais fou , je ne pensais à rien.
 Cette Dormène , & Laure sa compagne ,
 Etaient encor bien loin dans la campagne.

En

En étourdi je n'ai point perdu tems ;
 J'ai commencé par des propos galans.
 Je m'attendais aux communes allarmes ,
 Aux cris perçans , à la colère , aux larmes ;
 Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté , l'honneur ,
 L'air indigné , mais calme avec grandeur.
 Tout ce qui fait respecter l'innocence
 S'armait pour elle , & prenait sa défense.
 J'ai reconnu dans ces premiers momens ,
 A l'art de plaire , aux égards séduifans ,
 Aux doux propos , à cette déférence ,
 Qui fait souvent pardonner la licence.
 Mais pour réponse , Acante à deux genoux
 M'a conjuré de la rendre chez vous ;
 Et c'est alors que ses yeux moins sévères
 Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
 Me les cacher de sa charmante main ;
 Dans cet état , sa grace attendrissante
 Enhardissait mon ardeur imprudente ;
 Et tout honteux de ma stupidité ,
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.
 Ciel ! comme elle a taufé ma hardiesse !
 Oui , j'ai crû voir une chaste Déesse ,
 Qui rejetait de son auguste autel
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire

Qu'ayant vécu presque dans la misère,
 Dans la bassesse, & dans l'obscurité,
 Elle ait cet air & cette dignité,
 Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
 Je ne dis pas au-dessus du village,
 De son état, de son nom, de son sang,
 Mais convenable au plus illustre rang ?
 Non, il n'est point de mère respectable,
 Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
 Le rapellât avec plus de bonté
 A la vertu dont il s'est écarté ;
 N'employant point l'aigreur & la colère,
 Fièrre & décente, & plus sage qu'austère.
 De vous surtout elle a parlé longtems.....

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
 Votre vertu, qui devait, disait-elle,
 Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
 Tout interdit, plein d'un secret respect,
 Que je n'avais senti qu'à son aspect,
 Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
 Dans ce moment les deux Dames arrivent,
 Et me voyant maître de leur logis,
 Avec Acante, & deux ou trois bandits,

D'un

D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;
 La plus âgée en tombe évanouïe.
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;
 Elle revient des portes du trépas.
 Alors sur moi fixant sa triste vuë ,
 Elle retombe , & s'écrie éperduë ,
 Ah ! je crois voir Gernance ; — c'est son fils ;
 C'est lui , — je meurs : — à ces mots je frémis ;
 Et la douleur , l'effroi de cette Dame ,
 Au même instant ont passé dans mon ame.
 Je tombe aux pieds de Dormène , & je fors ;
 Confus , foudris , pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est faïcie ,
 Charme mon cœur , & nous réconcilie.
 Tenez , prenez ce paquet important ,
 Lisez le seul , pesez-le mûrement ;
 Et si pour moi vous conservez , Gernance ,
 Quelque amitié , quelque condescendance ,
 Promettez-moi , lors qu'Acante en ces lieux
 Pourra paraître à vos coupables yeux ,
 D'avoir sur vous un assez grand empire ;
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui , je vous le promets , oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
 L'abime affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

Quel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige.
 La belle Acante est donc de ma maison !
 Mais sa naissance avait flétri son nom ;
 Son noble sang fut souillé par son père ;
 Rien n'est plus beau que le nom de sa mère :
 Mais ce beau nom a perdu tous ses droits,
 Par un himen que reprouvent nos loix.
 La triste Laure, ô pensée accablante !
 Fut criminelle en faisant naître Acante ;
 Je le fais trop, l'himen fut condamné ;
 L'amant de Laure est mort assassiné.
 De maux cruels quel tissu lamentable !
 Acante hélas ! n'en est pas moins aimable,
 Moins vertueuse ; & je fais que son cœur
 Est respectable au sein du deshonneur ;
 Il annoblit la honte de ses pères ;
 Et cependant, ô préjugés sévères !
 O loi du monde ! injuste & dure loi !
 Vous l'emportez



SCENE

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

Madame , instruisez-moi.
Parlez , Madame , avez-vous vû son frère ?

DORMENE.

Oui , je l'ai vû , sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi ; mais entre nous ,
Son cœur est bon , il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi , sa naissance illégitime !

DORMENE.

Hélas

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non , elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS (*relisant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa , son destin fut affreux.

Ah !

380 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Ah ! quelquefois le Ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'est point coupable , & ses parens
Se font conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMÈNE.

Elle sans biens , l'âge , la pauvreté ,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMÈNE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen ,
Ayant si peu , de faire encor du bien.
Riches & grands , que le monde contemple ,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos desirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! pour aider l'amitié , la misère ,
Dormène a pû s'ôter-le nécessaire ;
Et vous n'osez donner le superflu.
O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DOR-

D O R M E N E.

Vous êtes juste & sage.

Votre famille a fait plus d'un outrage
 Au sang de Laure , & ce sang généreux
 Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

L E M A R Q U I S.

Comment ? comment ?

D O R M E N E.

Le Comte votre père ;

Homme inflexible en son humeur sévère ,
 Oprima Laure , & fit par son crédit
 Casser l'hymen ; & c'est lui qui ravit
 A cette Acante , à cette infortunée ,
 Les nobles droits du sang dont elle est née.

L E M A R Q U I S.

Ah ! c'en est trop , — mon cœur est ulcéré.
 Oui , c'est un crime , — il sera réparé ,
 Je vous le jure.

D O R M E N E.

Et que voulez-vous faire ?

L E M A R Q U I S.

Je veux.....

D O R M E N E.

Quoi donc ?

L E M A R Q U I S.

Mais, — lui servir de père.

D O R M E N E.

Elle en est digne.

L E M A R Q U I S.

Oui , — mais je ne dois pas

Aller trop loin.

D O R M

D O R M E N E.

Comment, trop loin?

L E M A R Q U I S.

Hélas!....

Madame, un mot: conseillez-moi de grace;
Que feriez-vous, s'il vous plait, à ma place?

D O R M E N E.

En tous les tems je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

L E M A R Q U I S.

Ah!...

D O R M E N E.

Qu'avez-vous?

L E M A R Q U I S.

Je n'ai rien: — mais Madame,
En quel état est Acante?

D O R M E N E.

Son ame

Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleurs.

L E M A R Q U I S.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti: je vous laisse;
Soyez ici souveraine maitresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
(il sort.)

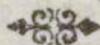


SCENE

SCÈNE X.

DORMENE *seule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un stile assez confus , des mots rayés ,
De l'embarras , d'autres mots oubliés.
J'ai lû pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très sage.
Il veut me voir , me parler , & ne dit
Pas un seul mot surtout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ? — cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ? — demandait-il ma main ?
Le Chevalier jadis m'a courtisée ,
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste , ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrième acte.

ACTE

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.
Faisons la paix, Chevalier, je confesse
 Que tout mortel est paitri de faiblesse,
 Que le sage est peu de chose; entre nous,
 J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.
 Vous avez donc perdu votre gageure?
 Vous aimez donc?

LE MARQUIS.
 Oh non, je vous le jure:
 Mais par l'himen, tout prêt de me lier,
 Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.
 Votre inconstance est étrange & soudaine.
 Passe pour moi: mais que dira Dormène?
 N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
 Où par hazard le mot d'himen se lit?

LE MARQUIS.
 Il est trop vrai; c'est là ce qui me gêne:
 Je prétendais m'imposer cette chaîne;

Mais

Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pû promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
Et tout le monde ici fera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.



S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
COLETTE.

LE MARQUIS.
Venez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, sur ma vie ;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui ;
 Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
 Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !
 Le beau présent ! que Monseigneur est bon !
 Que Maturin va bien changer de ton !
 Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !
 De ce pays je ferai la première.
 Je meurs de joye.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi,
 D'avoir déjà pleinement réuffi ;
 L'une des trois est déjà fort contente.
 Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
 Que devient-elle ? on va la marier,
 A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
 Tout le monde est heureux, j'en suis charmée,
 Ma chère Acante !

LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)

Elle doit être aimée,
 Et le fera.

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

La voici, je ne puis
 La consoler en l'état où je suis.
 Venez, je vais vous dire ma pensée.

(*ils sortent.*)

S C E N E III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.
MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui ?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le Ciel en soit béni.
Et depuis quand ?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par devant Monseigneur.
Ah ! la belle ame ! ah qu'il est plein d'honneur !

ACANTE.

Il l'est, sans doute !

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante ;

El m'a promis une dot opulente,
 Fait ma fortune ; & tout le monde dit
 Qu'il fait la tienne , & l'on s'en réjouit.
 Tu vas, dit-on, devenir chevalière,
 Cela te sied, car ton alltre est fière.
 On te fera Dame de qualité,
 Et tu me recevras avec bonté.

A C A N T E.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
 Que ta fortune ait été si-tôt faite.
 Mon cœur ressent tout ton bonheur. — Hélas !
 Elle est heureuse, & je ne la suis pas !

C O L E T T E.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
 Peut-on souffrir quand on est grande Dame ?

A C A N T E.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oser,
 N'enlèvent point, croi-moi, pour épouser.
 Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
 Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
 Leurs procédés montrent avec éclat
 Tout le mépris qu'ils font de notre état :
 C'est ce dédain qui me met en colère.

C O L E T T E.

Bon, des dédains ! c'est bien tout le contraire ;
 Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;
 On t'aime, Acante, on t'aime assurément.
 Le Chevalier va t'épouser, te dis-je,
 Tout grand Seigneur qu'il est : — cela t'afflige ?

A C A N T E.

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit ?

C O L E T T E.

Lui ? rien du tout.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

C'est un esprit

Tout en dedans, secret, plein de mystère ;
 Mais il parait fort approuver l'affaire.

A C A N T E.

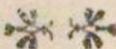
Du Chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E.

Oui, oui, plain-toi de te voir en un jour
 De Maturin pour jamais délivrée,
 D'un beau Seigneur poursuivie, adorée ;
 Un mariage en un moment cassé
 Par Monseigneur, un autre commencé.
 Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
 Tu me parais difficile, ma chère. —
 Tien, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
 Il vient à toi, n'est-ce rien que cela ?
 T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

A C A N T E.

Allons, fuions.

*SCENE*

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.)

LE CHEVALIER.

Demeure sans me craindre.)
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE (à Acante.)

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER (à Acante.)

Eh quoi ! vous me fuiez ?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(à Colette qui veut s'en aller.)

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable. —

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (à Acante.)

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur ?

B b 4

ACANTE

A C A N T E.

Vous devez être en horreur à vous-même.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pû m'abuser.
Je fus surpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

A C A N T E.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je fais l'état où mes parens sont nés.

C O L E T T E.

Madame ! .. oh oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T E.

Cessez, Monsieur, ce titre est un outrage ;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acante, & mon nom doit suffire,
Il est sans tache.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'est cher : allez, vous oublierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très bon que je vous aime.

A C A N T E.

Qui ? moi, Monsieur !

COLETTE (à Acante.)

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétens
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

ACANTE.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;
J'en ferai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le désire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne, & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offendez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure ;
Mais je prétens rester.

COLETTE.

Bon, double injure.

Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire ;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village.

On

On ne m'enlève point, & j'en enrage.
 On vient, adieu, fui ton brillant destin,
 Et je retourné à mon gros Maturin.

(*Elle sort.*)

S C E N E V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE,
 DIGNANT.

A C A N T E.

HElas, Madame, une fille éperduë
 En rougissant parait à votre vuë.
 Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
 Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
 Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
 A ce méchant au lieu de me soustraire,
 Vous m'amenez vous-même dans ces lieux,
 Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
 Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

D I G N A N T.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

A C A N T E.

Que dites-vous?

D I G N A N T.

Non, je ne le fais pas.

D O R -

DORMENE.

Non, mon enfant, de si charmans apas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez - vous au changement insigne
De votre sort ; & furtout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame ?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle ! — Est-il vrai ?

DORMENE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah ! je succombe. Hélas ! est-ce un bonheur ?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille !

Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom ?
D'où peut venir ce fatal abandon ?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître;

Ma

396 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Ma mère ici n'a point osé paraître ?
Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous fera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas !

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ferez dans ses bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la maison
De Monseigneur !

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule ?
Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de son sang ? ah ! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé : — je ne fais quoi l'accable :
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah ! je le vois.

SCÈNE DERNIÈRE.

ACANTE, DORMÈNE, DIGNANT,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS (*au fond.*)

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

IL ne fera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit.
Bientôt l'absence affermira mon ame.

(*apercevant Dormène.*)

Ah pardonnez : vous étiez là, Madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi ! — point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son dessein Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permits, ô ciel! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez!
(à Dormène.)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarément du coupable Gernance?

DORMÈNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas.
Votre grand nom, vos vertueux apas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le fais trop; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se ferait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,

Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?
 Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge ;
 Est une épouse aimable, noble & sage.
 Daignerez-vous accepter un château
 Environné d'un domaine assez beau ?
 Pardonnez-vous cette offre ?

DORMENE.

Ma surprise
 Est si puissante, à tel point me maîtrise,
 Que ne pouvant encor me déclarer,
 Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, Madame ;
 Je vous soumetts l'empire de mon ame.
 A tous les deux je devrai mon bonheur.
 Mais féconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMENE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
 Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et... vous... Acante....

ACANTE.

Eh bien ! mon protecteur....

LE MARQUIS (à part.)

! Pourquoi tremblai-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi, Monsieur....

LE

LE MARQUIS.

Acante — vous — qui venez de naître ,
 Vous qu'une mère ici va reconnaître ,
 Vivez près d'elle ; & de ses tristes jours
 Adoucissez & prolongez le cours.
 Vous commencez une nouvelle vie ,
 Avec un frère , une mère , une amie.
 Je veux — Souffrez qu'à votre mère , à vous ,
 Je fasse un fort indépendant & doux.
 Votre fortune , Acante , est assurée ;
 L'acte est passé , vous vivrez honorée ,
 Riche , — contente , — autant que je le peux.
 J'aurais voulu — mais goûtez toutes deux ,
 Dormène & vous , les douceurs fortunées
 Que l'amitié donne aux ames bien nées. —
 Un autre bien que le cœur peut sentir
 Est dangereux. — Adieu , — je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur , vous n'êtes point contente ?
 Quoi ! vous pleurez ?

ACANTE.

Je suis reconnaissante ,
 Je suis confuse. — Ah c'en est trop pour moi.
 Mais j'ai perdu plus que je ne reçois ; —
 Et ce n'est pas la fortune que j'aime. —
 Mon état change , & mon ame est la même ;
 Elle doit être à vous. — Ah permettez
 Que le cœur plein de vos rares bontés ,
 J'aie oublié ma première misère ,

J'aie

J'aillé pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités ?

Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité , madame ;

La vérité plait à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non , c'en est trop pour mes sens éperdus. —

Acante —

ACANTE.

Hélas !

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent , de Laure elle est la fille ;

Elle retrouve un frère , une famille ;

Et moi je trouve un mariage heureux.

Mais je vois bien que vous en ferez deux.

Vous payerez , la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue , — oui , mon ame est vaincue :

Dormène & Laure , Acante , & vous , & moi ;

(à Acante.)

Soyons heureux. — Oui — recevez ma foi ,

402 LE DROIT DU SEIGNEUR, &c.

Aimable Acante ; allons que je vous mène
Chez votre mère , — elle sera la mienne ,
Elle oubliera pour jamais son malheur.

A C A N T E.

Ah ! je tombe à vos pieds

LE CHEVALIER.

Allons , ma sœur ,
Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin du cinquième & dernier acte.



Poz. ks. Inw. ~~5096/46~~



PIÉ-

PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

<i>Épître dédicatoire pour la Tragédie de TAN-</i>	
<i>CREDE.</i>	<i>pag. 7</i>
<i>TANCREDE , Tragédie.</i>	<i>15</i>
<i>Lettre de l'Auteur à Mr. le Marquis Albergati</i>	
<i>Capacelli Sénateur de Bologne.</i>	<i>96</i>
<i>OLIMPIE , Tragédie.</i>	<i>113</i>
<i>Remarques à l'occasion de cette tragédie.</i>	<i>193</i>
<i>Épître dédicatoire pour la tragédie de ZULI-</i>	
<i>ME.</i>	<i>217</i>
<i>ZULIME , Tragédie.</i>	<i>223</i>
<i>LE DROIT DU SEIGNEUR , Comédie.</i>	<i>295</i>

Fin du Tome cinquième.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE 10

THE HADRONIC COLLIDER

PROFESSOR J. J. HARRIS

WINTER 1988

LECTURE 10

THE HADRONIC COLLIDER

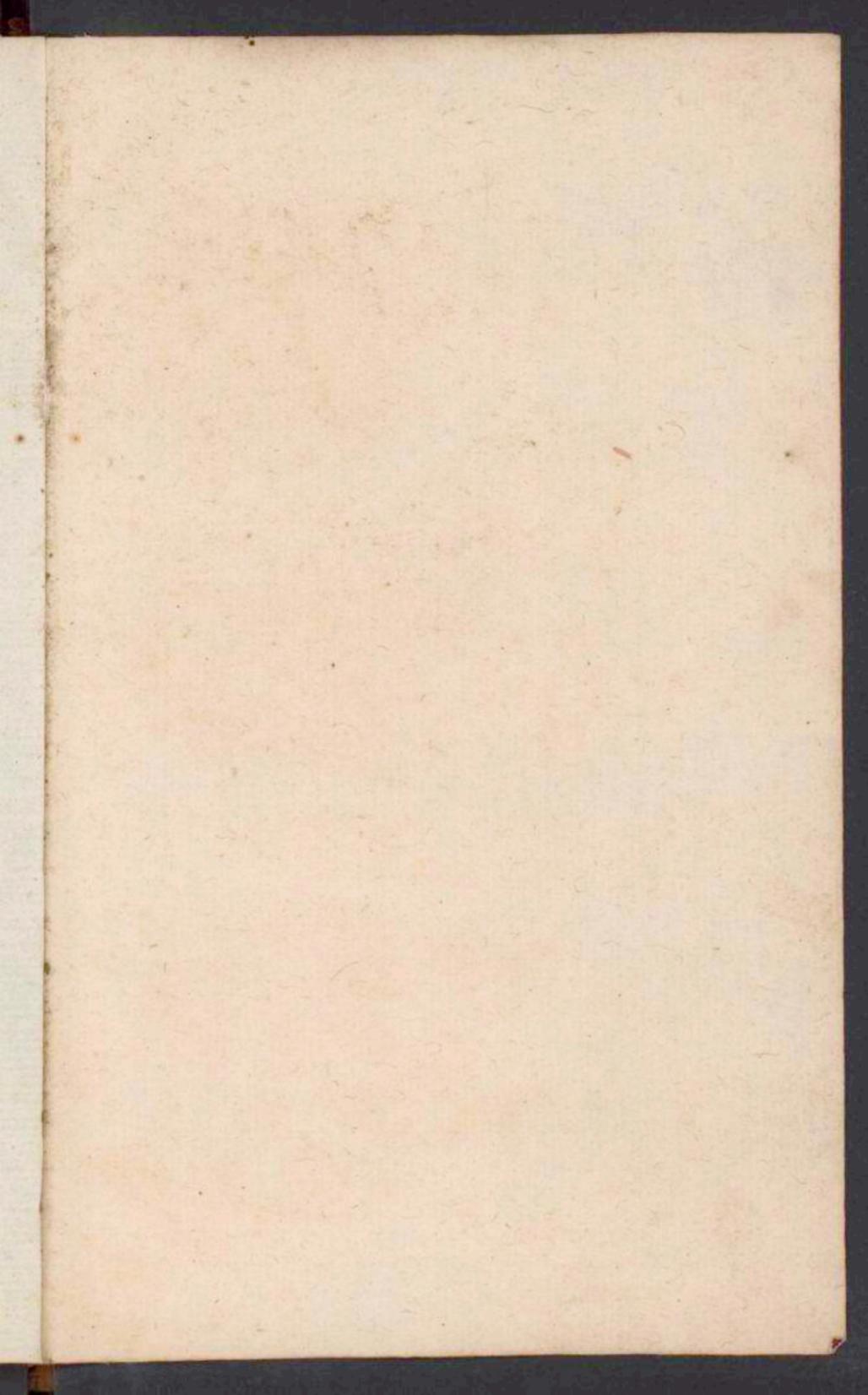
PROFESSOR J. J. HARRIS

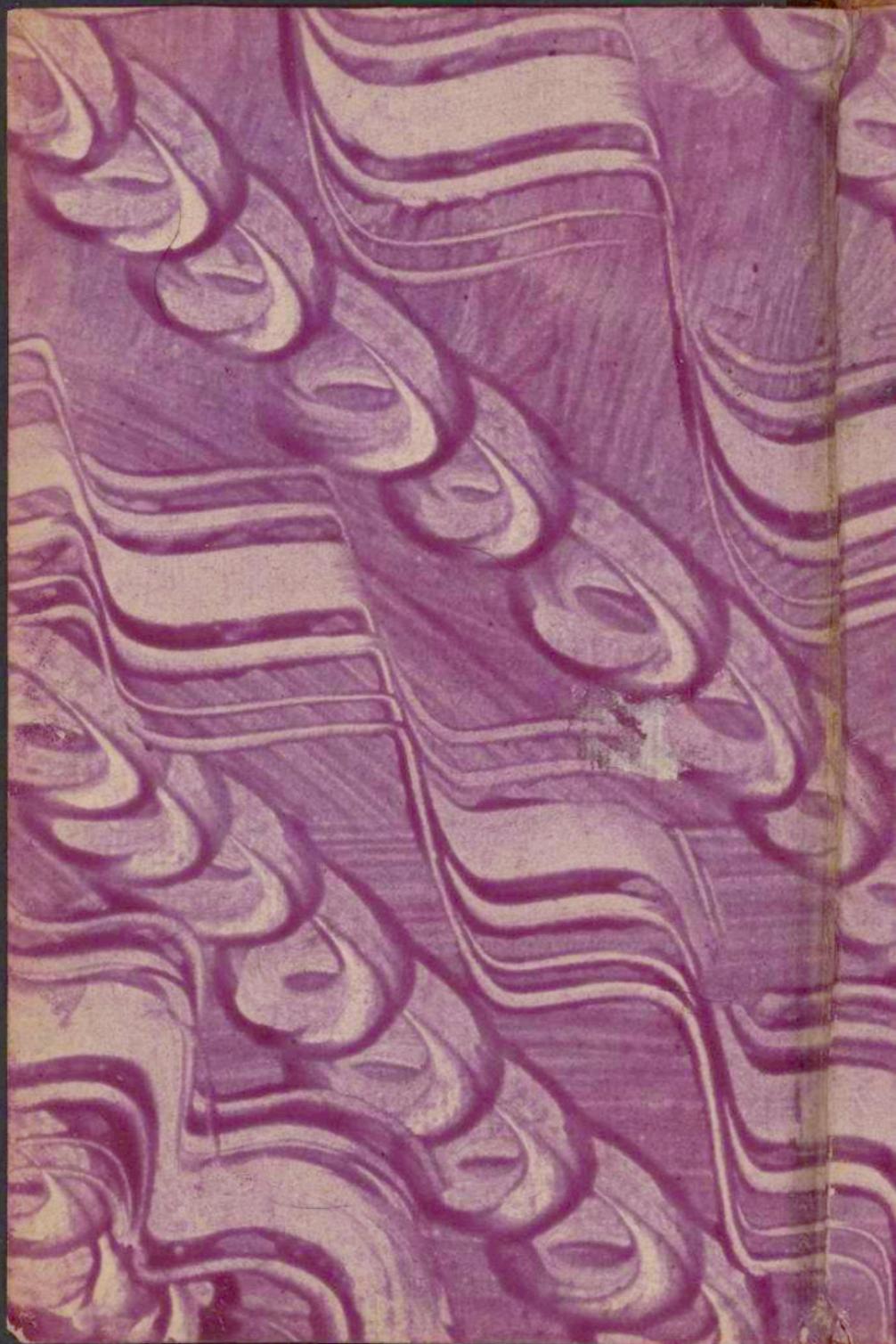
WINTER 1988

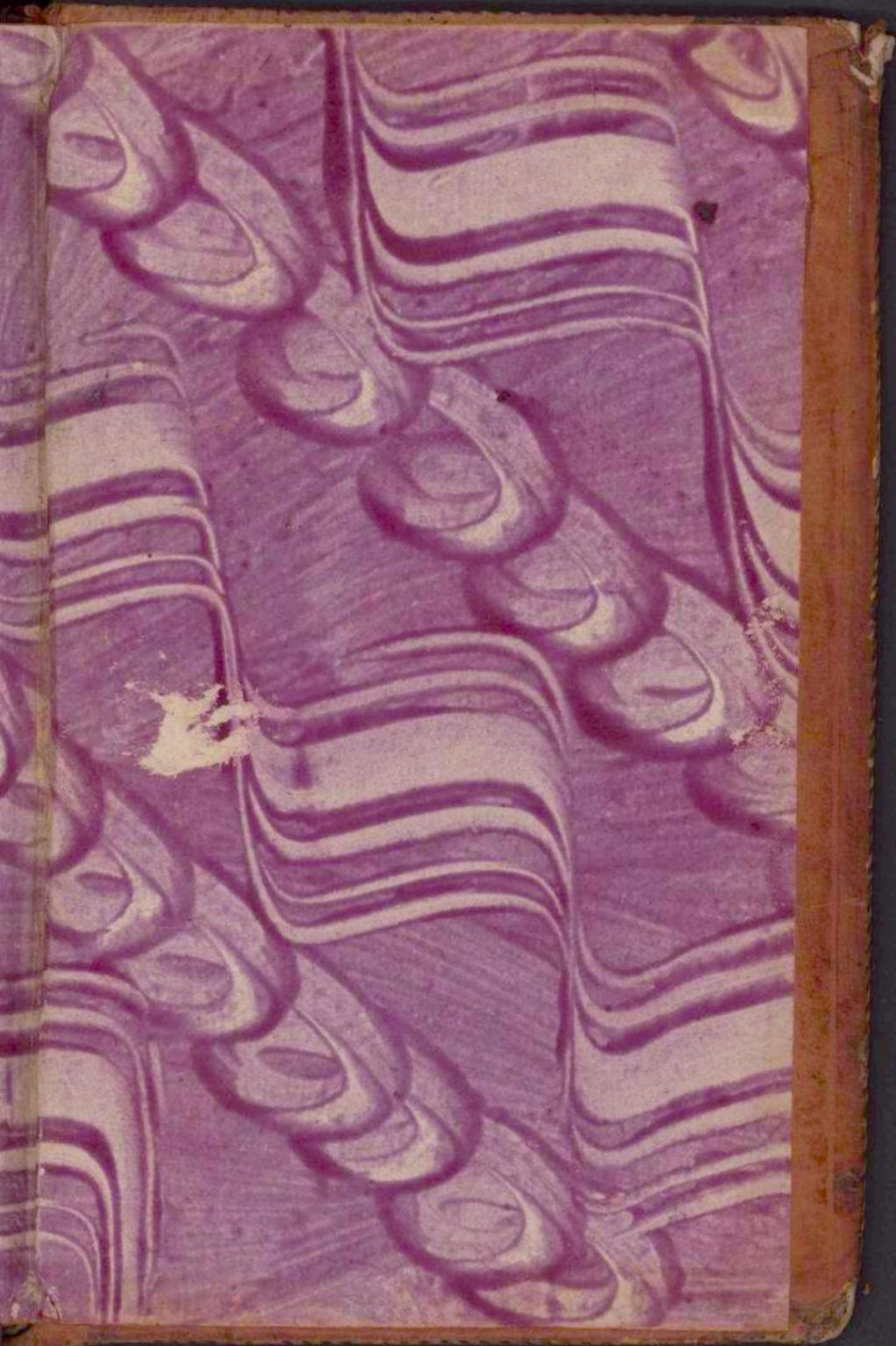
LECTURE 10

THE HADRONIC COLLIDER

PROFESSOR J. J. HARRIS







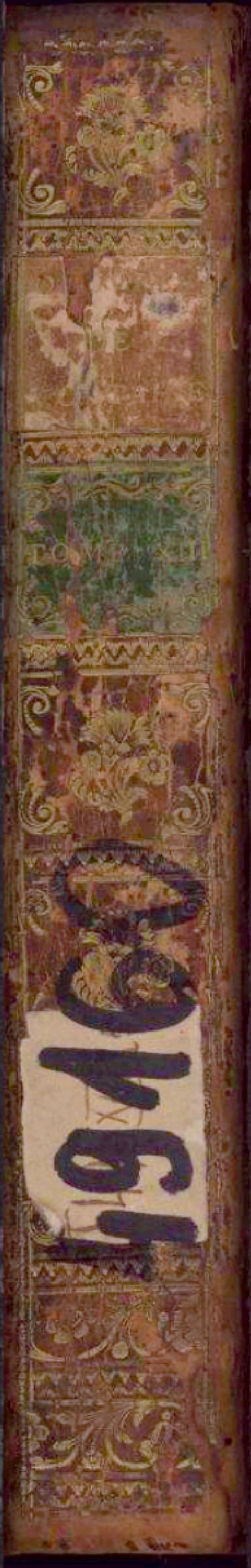
XXVIII

**Wydawnictwa
do 1945 r.**

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach
nr inw.: KG - 49160



49160



1913
MAG